ALLI


· BIBLIOTECA ·
· LVCCHESI · PALLI ·
Grande Sala O. S.
9 - VIII - 21

III 1 IX 1 (21

VOYAGES
IMAGINAIRES,
ROMANESQUES, MERVEILLEUX,
ALLÉGORIQUES, AMUSANS,
COMIQUES ET CRITIQUES.
SUIVIS DES
SONGES ET VISIONS,
ET DES
ROMANS CABALISTIQUES.

CE VOLUME CONTIENT:

La suite de LAMÉKIS, ou les voyages extraordinaires d'un Égyptien dans la terre intérieure, avec la découverte de l'isle des Sylphides; enrichis de notes curieuses & nouvelles, par le chevalier DE MOUHY.

AZOR OU LE PRINCE ENCHANTÉ, histoire nouvelle; pour servir de chronique à celle de la terre des Perroquets; traduite de l'Anglois du savant POPINIAY.

VOYAGES
IMAGINAIRES,
SONGES, VISIONS,
ET
ROMANS CABALISTIQUES.

Ornés de Figures.

TOME VINGT-UNIÈME.

Seconde division de la première classe, contenant les Voyages imaginaires *merveilleux*.



A AMSTERDAM,

Et se trouve à PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXVII.

LAMEKIS
OU LES VOYAGES
EXTRAORDINAIRES
D'UN ÉGYPTIEN
DANS LA TERRE INTÉRIEURE;
AVEC LA DÉCOUVERTE DE L'ISLE DES SYLPHIDES;

Enrichis de notes curieuses & nouvelles.

PAR M. le Chevalier DE MOUHY.

TOME SECOND.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

On trouve dans ce volume, la conclusion de Lamékis ou du Voyage d'un Egyptien dans le monde intérieur ; on n'a rien à ajouter à ce qui a été dit de cet ouvrage & du chevalier de Mouhy, son auteur, dans l'avertissement qui précède le vingtième volume.

Nous imprimons ensuite *Azor* ou *le Prince Enchanté ; histoire pour servir de chronique à celle de la Terre des Perroquets*, cette production a été imprimée pour la première fois en 1750 & donnée comme traduite de l'anglois du savant Popiniai, avec cette épigraphe : *Quis expedivit Psittaco suum.* Pers.

Cet ingénieux ouvrage est en même tems féerie & voyage imaginaire ; nous croyons pourtant qu'il appartient plus particulièrement à la dernière classe. L'idée en est neuve, le cadre agréable & la morale saine. Un jeune prince élevé par un gouverneur qui s'occupoit plus de surcharger sa mémoire que de cultiver son jugement & d'orner son esprit, finit par

être changé en perroquet. Il eſt condamné à courir le monde ſous cette figure, juſqu'à ce qu'il ait acquis par ſes voyages, l'expérience & les qualités de l'eſprit & du cœur dont on avoit négligé la culture; ſon enchantement doit ceſſer, & ceſſe en effet lorſque tranſporté dans la terre des muets, il a ſous la figure d'un perroquet, inſpiré de l'amour à une princeſſe muette de naiſſance & à qui il a appris à parler. A cette heureuſe époque, il doit s'opérer une révolution dans la terre des muets, les habitans doivent recouvrer la faculté de parler dont ils étoient privés.

L'auteur, l'abbé Aunillon, eſt peu connu; il ſe nommoit Pierre-Charles Fabiot-Aunillon, & il eſt mort le 10 Octobre 1760, âgé de ſoixante-ſeize ans; nous ne ſavons aucun détail de ſa vie; ſinon qu'il étoit abbé du Gué de Launai. il eſt auſſi auteur d'une Oraiſon funèbre de Louis XIV, & d'un ouvrage intitulé la Force de l'Éducation, imprimé en 1750.





LAMEKIS
OU LES VOYAGES EXTRAORDINAIRES D'UN ÉGYPTIEN.

SIXIÈME PARTIE.

Le royaume des Amphitéocles jouissoit d'une tranquillité profonde; mon père & moi placés sur le même trône, décidions paisiblement de sa destinée, lorsqu'un évènement aussi extraordinaire, que malheureux, vint altérer le repos dont nous jouissions.

Le Karveder se présenta un jour devant moi avec une émotion qui me présageoit les malheurs auxquels nous devions être bientôt en proie. Deux monstres d'une grandeur énorme & d'une force sans pareille, viennent de s'apparoître à deux lieues

de la capitale, me dit ce ministre, la relation de ce prodige, envoyée par le gouverneur de la ville prochaine, m'a jeté dans la dernière consternation; j'accours, ô reine! vous avertir de cette cruelle nouvelle, afin que vous puissiez prendre de justes mesures pour assurer l'état contre les malheurs que pourroient occasionner une apparition si horrible. La chose me parut si importante, que je passai sur le champ dans l'appartement de mon père pour lui en faire part. Il changea de couleur à la lecture de la relation. O ma fille! me dit-il, les tems de la prophétie sont arrivés, j'en bénis le divin Etre de toutes choses; Fulghane est anéanti par vos coups, le reste suivra infailliblement, je m'y suis attendu. Après ces paroles, cet illustre père m'apprit l'oracle sur lequel il m'avoit pressenti le premier jour que j'avois eu le bonheur de jouir de son auguste présence. Nous adorâmes l'un & l'autre le grand Vilkonhis, & nous nous résignâmes entièrement à ses divins decrets.

Le Karveder qui attendoit le résultat de notre conférence & des ordres en conséquence de la cruelle nouvelle qu'il nous avoit apportée, ne fut pas peu surpris de notre tranquillité, il fit de vains efforts pour nous porter à faire détruire les monstres vers, ou du moins à mettre des obstacles à leur passage; mais notre parti pris de ne point nous opposer à notre destinée, le fit rentrer dans le res-

pect; il baissa la tète en soupirant, & se retira en plaignant sans doute notre aveuglement.

Quelque tems se passa sans qu'il fût question des suites de l'arrivée de ces hôtes terribles, ils ne se rencontroient plus; mais un jour que je me promenois dans les jardins du palais, Za-ra-ouf, ce monstre terrible, dont la valeur de Motacoa m'a défait, s'apparut tout-à-coup à moi, me saisit & m'enleva; mes cris, ceux de mon père & de toute ma suite ne servirent qu'à hâter mon enlèvement. O ciel, quelle rigueur, le vent n'alloit pas plus vîte que mon ravisseur! Un second de son espèce marchoit devant nous, & lui traçoit la voie qu'il devoit suivre. Jamais il ne sera possible de comprendre les bonds prodigieux qu'ils faisoient l'un & l'autre, & la vîtesse dont ils s'éloignoient. Je m'étois évanouie dès les premiers momens, je ne revins qu'après leur arrivée dans le séjour affreux qui m'avoit été destiné.

Za-ra-ouf, roi de ces peuples monstrueux, comme je l'ai déjà dit, ne tarda pas long-tems à me rendre compte de ses sentimens. Belle Tumpingand, me dit-il, dès qu'il me vit en état de l'entendre, je t'aime & veux te rendre la plus heureuse des mortelles; mon royaume est sans bornes, & tu verras jaunir de chagrin les plus aimables Trisoldaïstes de l'honneur insigne où ma prédilection te fera atteindre; mais afin que tu soupires de joie des

faveurs dont je te comble, & que tu ne regrettes point ta patrie & le rang où le grand Ver-fun-verne t'avoit appelé, apprends bien qui je suis, mes qualités suprêmes, & par quels travaux je suis parvenu jusqu'à toi.

De tous les rois qui ont régné dans ces contrées intérieures, je puis t'avouer sans amour propre, que je suis le plus grand, le plus aimable & celui qui ai tenté les choses les plus extraordinaires : une méditation profonde a été le principe de tout ce que j'ai opéré jusqu'ici ; mes prédécesseurs avoient tenté vainement autrefois de pénétrer dans le séjour brillant où la lumière luit sans obstacle, moi seul j'y suis parvenu. Le but de mon voyage n'étoit d'abord qu'une curiosité philosophique, mais ta réputation de sagesse & de beauté arrivée jusqu'à moi par les moyens que tu sauras bientôt, a précipité mes desseins, & les a animés d'un sentiment jusqu'alors inconnu : ta présence toute charmante t'a acquis entièrement mon magnifique cœur : prosterne-toi devant moi, & écoute attentivement.

Un jour que je rêvois profondément dans un lieu où la lumière pénétroit jusqu'à moi, j'entendis un trépignement de Courteaux-vers (1) qui me fit juger qu'ils n'étoient pas éloignés.

(1) Vers monstrueux pour la grosseur, dont les pattes sont courtes & ramassées.

Je me cachai derrière une roche, dans le dessein d'attrapper (1) quelqu'un des monstres qui les montoient. Il y avoit long-tems que j'aspirois à ce bonheur insigne, la tradition de mon royaume m'avoit appris que ces peuples barbares avoient un secret (2) infaillible pour détruire nos cruels ennemis (3), & plus d'un de nos rois avoit employé ses efforts pour trouver leur repaire, afin de les obliger à nous faire part de ce secret précieux; mais tous les efforts qui avoient été tentés jusques-là n'avoient point réussi. Ces peuples ont une si grande horreur de nous, qu'ils nous fuyent avec autant de précaution que nous en apportons à les surprendre; l'on n'en sait point la raison : il faut sans doute qu'une antipathie naturelle en soit le

---

(1) Ces vers sont d'une si grande vîtesse, qu'ils sont d'une difficulté surprenante à attraper : il n'y avoit que les Monstres-crapauds qui eussent le talent de les prendre & de les dompter. Ils en font un grand commerce dans la Terre intérieure, les Monstres-vers les achetant de ces peuples de leurs plus jolies Trisoldaïstes. Les Monstres-crapauds les aiment jusqu'à l'idolatrie, & les regardent comme le bien le plus digne d'être envié. L'ardeur de jouir de ces femmes, a occasionné de sanglantes guerres; mais les Monstres-vers les ont terminées par leur prodigieuse valeur.

(2) Il veut parler de l'ascendant de la Chouette.

(3) Za-ra-ouf entend ici les Bazilics, & il appeloit de ce nom tous les animaux de l'espèce de Falbao.

principe : quoi qu'il en ſoit, nous avons toujours été dans l'ignorance à ce ſujet, & il m'eût été bien doux de pouvoir ajouter à la gloire que je m'étois acquiſe, cette importante diſtinction.

Je ne ſais ſi les monſtres me ſentirent, ou ſi je m'étois figuré fauſſement qu'ils devoient monter ſur leurs chevaux extraordinaires; quoi qu'il en ſoit, je vis arriver, en regardant à travers une crevaſſe de rocher, derrière laquelle je m'étois caché, pluſieurs Courteaux-vers, ſans être conduits par perſonne. Je pris la réſolution d'attraper le premier qui me tomberoit ſous la main, avec l'eſpoir, en réuſſiſſant, qu'il me porteroit vers ceux auxquels il ſervoit. A peine m'étois-je préparé à exécuter mon deſſein, qu'il en parut un dont la marche lente & endormie m'en préſageoit la réuſſite. Je m'élançai de la place où j'étois, & je lui ſautai ſur le dos. Il en fut ſi effrayé qu'il ſe mit à courir de toutes ſes forces. Je m'étois ſi bien cramponé, malgré ſes efforts pour me jeter par terre, & ſa courſe rapide, que j'arrivai au bout de deux jours dans les climats voiſins de votre empire. A peine le monſtre qui m'avoit porté, fut-il ſorti de la bouche de cette terre intérieure, que l'air le ſuffoqua : il en arriva autant à celui de mon premier miniſtre qui m'avoit ſuivi par les mêmes moyens. Nous fûmes long-tems l'un & l'autre dans l'admiration du magnifique ſpectacle qui s'offroit à nos

yeux. A peine nos regards pouvoient-ils soutenir l'aspect de la voûte éternelle. (1) Nous tînmes la première route que notre imagination nous suggera, & après trois jours de marche, elle nous fit aboutir au pied d'une grande muraille dont la hauteur & la majesté surprenoient. Je n'en avois jamais vu de pareille, & j'avois un desir extrême d'apprendre la cause d'un ouvrage aussi prodigieux.

Nous fûmes plus d'un mois à faire le tour de ce mur; son étendue immense me fit penser qu'il servoit de limites à un royaume, qui devoit être bien extraordinaire, puisque les souverains avoient apporté tant de précautions pour en défendre l'entrée. Plus je trouvai d'obstacles à satisfaire au desir pressant & curieux d'y aborder, & plus je me fis une loi d'y parvenir. La chose n'étoit pas aisée, belle Tumpingand, vous ne l'ignorez pas; ainsi je passerai légèrement sur cet article.

Nous ne trouvâmes point de parti plus naturel,

(1) Za-ra-ouf & son ministre furent si éblouis de l'éclat de la lumière à laquelle leurs yeux n'étoient point faits, qu'ils furent aveugles pendant quelques jours. L'histoire porte qu'ils se cachèrent dans un antre où ils en reprirent peu-à-peu l'usage en s'y accoutumant insensiblement. Il n'en est point parlé ici, & il y a apparence que l'amour propre est la cause du silence que le prince garde dans cette occasion.

mon miniſtre & moi pour arriver à notre but, que celui de faire un trou à la muraille, & de pénétrer par la terre (1) dans ce royaume ſurprenant.

Il ne nous manquoit que des outils pour enlever la première pierre. Après un conſeil tenu ſur cette difficulté, il fut convenu que nous irions au premier village en chercher, & que ſi on nous en refuſoit de bonne grace, nous obligerions par la force les habitans à ſe prêter à nos deſirs.

Nous eûmes autre choſe à oppoſer à cette difficulté. A peine eûmes-nous paru dans un gros bourg, que nous rencontrâmes ſur la gauche, que tous les peuples du lieu s'enfuirent avec un air d'effroi qui nous ſurprit. Un ſeul viellard que ſa caducité retint, nous mit en état de pourſuivre nos deſſeins; malgré

(1) Les Monſtres-vers avoient la propriété des taupes; ils fouilloienr les ſouterreins avec une facilité ſi ſurprenante, qu'ils paſſoient d'une terre à une autre ſans ſe fatiguer plus qu'un voyageur. Un ſavant a fait une remarque aſſez ſingulière ſur ce paſſage; il prétend que lorſqu'un Monſtre-ver vouloit entrer dans la terre, il ſe dreſſoit ſur ſa queue, & comme un inſtrumenr pour percer, ſe faiſoit tourner & entroit avec une vîteſſe admirable; ſes mains lui ſervoient à rejeter les combles, & lorſqu'il étoit bien preſſé, il la dévoroit, & la rendoit lorſqu'il étoir paſſé outre, comme on rejette un ſuperflu qui incommode, & preſſe trop l'eſtomach.

sa frayeur extrême, il voulut bien conférer avec nous, nous instruire à faciliter notre entreprise & nous ébaucher la tradition de votre royaume. Ce qu'il nous en dit de surprenant, au lieu de balancer ma résolution, la détermina entièrement. Il faut, me disois-je, que ces peuples soient d'une sagesse extrême, puisqu'ils ont pris des précautions si solides pour rompre avec tout le genre humain.

Le monstre vieillard nous prêta des instrumens de fer avec lesquels nous vînmes à bout de notre dessein; il falloit toute ma fermeté pour n'y point succomber, & jamais trajet de terre n'a tant coûté à un Trisoldaïste. Au bout d'un mois & quelques jours, nous nous trouvâmes enfin dans vos états. L'effet que l'expérience nous avoit appris de l'effroi que notre abord causoit, nous fit prendre la précaution de ne marcher que la nuit : le jour, nous nous tenions cachés dans les bois.

Après quinze jours & plus de marche, sans rencontrer aucune habitation, nous entrevîmes enfin un grand Kou-j-ouf (1) d'une structure si singulière, que nous en rîmes le ministre & moi pendant plus de deux heures; mais nous avions tort,

(1) Palais. Sa facade en étoit magnifique; il n'y avoit ni fenêtres ni portes, l'on y montoit par une échelle fort large, & l'entrée étoit sur le toît.

chaque peuple a ses usages, & ce qui paroît ridicule n'est qu'un effet de l'habitude. Nous décidâmes que nous percerions le mur, & que nous entrerions dans cette habitation au milieu de la nuit, afin de surprendre ceux qui y résidoient & les obliger par-là à satisfaire à beaucoup de questions qu'exigeoit ma curiosité.

Elle rouloit sur trois points, le premier de savoir si l'astre qui vous éclaire, étoit un dieu que vous adorassiez, ou une créature avec laquelle vous eussiez des relations; le second, par quel miracle il étoit possible que vous pussiez vivre avec les excrescences monstrueuses que nous n'avons pas, & le troisième, si vous étiez éclairés des lumières de la raison. Un Trisoldaïste, philosophe, cherche à s'instruire, & risque tout pour y parvenir.

Le vieillard dont j'ai parlé, & auquel j'avois demandé ces choses, m'avoit paru si peu instruit, que je le méprisai comme un monstre tel qu'il étoit. Mon opinion fut que les peuples renfermés par la muraille étoient des sages qui pourroient seuls résoudre ces points embarrassans. En falloit-il davantage pour me porter à les rechercher avec empressement?

La nuit que nous attendions étant arrivée, nous perçâmes la maison. Nous nous trouvâmes bientôt dans un appartement où étoit renfermé dans un

étui (1) une jeune Tumpingand avec un mâle de son espèce; ils dormoient profondément l'un & l'autre. Je m'en approchai de près, les découvris, & ne fus pas peu surpris de ce que je vis : ô Ver-fun-verne, m'écriai-je, se peut-il que ta gloire se manifeste par de pareils secrets? Je recouvris de fureur ces monstres, & las d'attendre leur réveil, je tirai par le nez la jeune Tumpingand, qui se mit à crier comme un serpent. Je ne pus m'empêcher de rire de la promptitude avec laquelle elle fut se cacher dans les bras de son mâle; & pour me donner un moment de plaisir, je les tirai l'un & l'autre par les jambes, en leur disant que s'ils m'étourdissoient davantage de leurs clameurs, je leur arracherois les dents, & les écorcherois tout vifs, comme ils le méritoient.

Ces mots les rendirent souples comme des taupes (2). Je profitai de la docilité de ces jeunes monstres pour satisfaire ma curiosité sur les points dont j'ai parlé. Je ne fus pas peu surpris de l'instinct spirituel avec lequel ils répondirent à mes desirs; mais lorsque le Tumpingand me conta son hist-

(1) Le Monstre appelle un lit un étui, parce que les Amphitéocles se couchent dans des alcoves fermés : mode qui a passé par succession de tems jusqu'à nous.

(2) Comparaison dont se servent les peuples de la terre.

toire, ô belle Afcalis Nafildaé, & qu'il me fit un portrait de tes charmes, que ne reffentis-je point? Une chaleur tumultueufe échauffa fur le champ mon cœur généreux.

Je ne pus entendre la manière dont tu t'étois mife fur le trône, fans émotion, ta fermeté à détruire le culte de ta baroque & fauffe divinité, & la fageffe avec laquelle tu t'y maintenois, tout cela joint au récit de ta beauté & de ta douceur, me captiva : je pris la réfolution fur le champ de t'enlever & de faire ta félicité.

Je ne t'ennuierai pas de tous les pas que j'ai faits pour jouir de ta préfence, avant que d'en venir à l'exécution de ce projet : il fuffira que tu faches que je me procurai le plaifir de te voir fans que tu t'en fois apperçue : je t'avouerai que ta face vermeille me plut & me fit paffer par deffus les excrefcences que nous avons en horreur. Je t'enlevai, tu fais le refte, redouble ton attention, je vais conclure.

Je t'ai choifie pour partager mes très-douces faveurs, l'état a beau en murmurer, j'ai des moyens infaillibles pour le réduire à plier fous mes volontés. Réjouis-toi, que ton orgueil fe dilate, ta cour va être formée des plus belles Trifoldaïftes de mon royaume, & dans peu tu regneras fur les fujets les plus redoutables de cette terre : tu feras fervie par les peuples opiniâtres qui domptent les Cour-

reaux-vers, faveur insigne dont jamais n'a joui aucune reine avant toi : que tes larmes manifestent (1) ta joie, je te quitte, j'ai tout dit.

Mes larmes, il est vrai, suivirent un si triste entretien; mais si ces monstres furent séduits par ces apparences de joie, je n'en souffris pas moins; j'appellois Vilkonhis & mon père à mon secours : mon désespoir me porta vingt fois à me donner la mort, fatiguée de mes plaintes & de mes souffrances : mon corps abbatu se laissa aller au sommeil, un songe flatteur vint enfin charmer mes ennuis. C'est vous, ô maître universel de toutes choses qui le permîtes pour me consoler, & pour m'annoncer par ce présage la fin de mes maux; ce rêve a eu des suites trop bien marquées pour être passé sous silence; le voici.

Je me trouvai dans un appartement superbe, couchée dans un lit environné de plusieurs esprits aériens qui parloient entr'eux un langage inconnu : il me sembla que l'un d'eux me frappa d'une baguette de cristal qui fit un effet si prodigieux sur ma conception, que j'entendis l'idiôme que je ne comprenois pas un moment auparavant. Princesse, (me dit le Spilgis) les tems sont arrivés où tu vas perdre tout ce que tu as de plus cher :

(1) La preuve de la satisfaction la plus pure étoit les pleurs chez ces peuples.

fais-en un facrifice à ce que tu adores : cette perte fera remplacée par celui qui doit te rendre heureufe & la plus puiffante des reines de la terre, il fe nomme Motacoa : imprime bien ce nom dans ta mémoire, fouviens-toi alors que Vilkonhis eft le maître univerfel, & qu'il doit être adoré dans tous les lieux où tu commanderas.

L'efprit, après ces mots, difparut. A fa place un monftre effroyable fe préfenta le zenguis à la main; je jetai un cri d'effroi : il fembloit vouloir me faifir, & il reffembloit au perfide Za-ra-ouf. Un jeune homme dont les traits me frappèrent, s'étant trouvé tout prêt à me fecourir, fut enlevé par un fecond ennemi de mon repos. Je fus fi touchée de cette violence, que je me levai avec empreffement pour m'y oppofer; mais en étendant le bras, ma main en fut féparée, & la douleur du coup fut fi violente & me parut fi réelle, que je me réveillai en furfaut en me plaignant amèrement.

Je ne pus m'empêcher d'interrompre alors Afcalis Nafildaé, continua Motacoa, furpris du parfait rapport qui fe trouvoit entre fon rêve & celui que j'avois fait : la reine ma mère & ceux qui nous écoutoient, parurent émerveillés de cette fingularité : la princeffe, après avoir répondu à quelques queftions qui lui furent faites à ce fujet, reprit ainfi fon difcours.

Si

Si ce rêve me fit des impressions extraordinaires, ce ne fut rien en comparaison de celle que me causa un second entretien de Za-ra-ouf. En effet pouvois-je m'attendre aux nouvelles persécutions qui m'étoient préparées? Quelle preuve de passion! En a-t-on jamais donné de pareilles? Ce tyran, après m'avoir renouvelé que je lui devenois de plus en plus chère, me dit que n'étant point d'usage dans son pays d'y avoir des cuisses & des jambes, il avoit obtenu, pour me prouver son amour, qu'on me les couperoit, afin que cet obstacle ne m'empêchât point d'être reine avec lui. J'eus beau protester avec larmes que je ne voulois être ni reine ni mutilée, il voulut me prouver avec un air de confiance, dont j'enrageois, la nécessité d'être l'un & l'autre, en s'étendant avec une sotte emphase sur la reconnoissance que je conserverois des grands avantages qui en résulteroient.

Tout décidé qu'étoit Za-ra-ouf sur cet article, la passion qu'il avoit pour moi retarda cette barbare opération; mais hélas! que je payai cher cette complaisance de sa part.

Une nuit que je rêvois à ma malheureuse destinée, j'entendis marcher doucement dans une chambre prochaine avec toutes les précautions dont on se sert quand on veut éviter de faire du bruit. Je tressaillis de frayeur & l'exprimai par un cri. Cessez vos clameurs, Ascalis Nasildaé, me dit

une voix qui passa jusqu'à mon cœur, ou vous perdez un père qui prodigue ses jours pour jouir encore une fois de la consolation de vous voir. O Ciel! dans quel ravissement ne me trouvai-je point à cette nouvelle précieuse? Je me levai, je fus à sa rencontre & me jetai entre ses bras; un temps considérable fut employé dans ces doux embrassemens, une réflexion les interrompit: nous pouvions être surpris, une douzaine de *femmes-vers* étoit de garde dans une chambre voisine. Je fis part de ces choses à Lindiagar. Hélas! j'ai tout prévu, me dit-il, & sais qu'il est moralement impossible d'échapper au sort qui m'est annoncé, mais je vous ai vu, ma fille, & je mourrai content. Ah! fuyons, mon père, fuyons, repris-je avec empressement, n'exposons pas des jours si précieux. Il n'est pas impossible d'y parvenir, quand je me représente que vous avez pu vous rendre si secrètement en ces lieux. Plût à dieu, reprit-il, que les moyens extraordinaires qui m'y ont amené, puissent combler nos desirs mutuels! C'est de quoi vous allez être instruite. Mais avant tout, voyez à me cacher dans un endroit où je puisse attendre l'effet d'une conjuration qui peut seule nous faire parvenir au but desiré: si nous pouvons gagner deux jours, Za-ra-ouf périt, & vous êtes libre Voilà ce que j'ai osé tenter pour votre délivrance & qui peut réussir, si le souverain moteur de toutes choses le permet pour sa gloire.

Je ne fus pas peu étonnée de ce discours, mais sans y répondre, je songeai à l'endroit où je pourrois mettre mon auguste père à l'abri des regards curieux. Je ne voulus rien risquer, le hasard anéantit tous les jours les précautions les mieux étudiées : mon lit étoit grand, j'y passois presque les jours & les nuits à y pleurer; je n'étois point contrainte jusqu'à être obligée de sortir. Ce fut-là que je cachai le grand Lindiagar : il convint qu'il ne pouvoit pas être dans un lieu plus sortable. Après s'y être mis le plus à son aise qu'il put, il me fit part en ces termes de la manière dont il étoit venu jusqu'à moi.

Quelqu'affreux que fût l'état où votre enlèvement me réduisit, ô Nasildaé, me dit-il, il ne me fit point perdre le sens-froid : j'ordonnai à mes Froul-bracs (1) de faire leurs efforts pour vous suivre, en promettant à celui qui me rapporteroit où vous étiez, un gouvernement de province pour récompense. Quelques jours après, l'un d'eux reparut, il ne vous avoit point perdue de vue, &

(1) Coureurs. Ils étoient si légers qu'ils faisoient dix karies (c'est-à-dire dix lieues) dans une heure. L'on n'en sera pas surpris, lorsqu'on saura que ces gens ne mangeoient que des plumes, du liège & des toiles d'araignées, alimens légers qui ne contribuoient pas peu à les rendre souples & ingambes.

ne vous avoit quittée que quand il vous avoit vue entrer dans cette capitale. Je fus transporté à cette heureuse nouvelle; au gouvernement promis j'ajoutai des richesses immenses; il en fut si satisfait, qu'il s'offrit de risquer sa vie même pour vous donner de mes nouvelles & en recevoir des vôtres. Je vous aimois trop, ô ma fille, pour confier cette commission à personne! Nous nous arrangeâmes, ce fidèle sujet & moi, pour venir vous trouver & vous enlever, s'il étoit possible. Le dessein étoit hardi, je le concevois, mais je mettois les choses au pis, & cachois toutes les difficultés qui se présentoient à mon imagination.

A peine eus-je conçu ce dessein, que je le mis en exécution. Nous partîmes le Froul-brac & moi, & nous entrâmes dans le sein de la terre, au bout d'un long temps & d'une pénible marche. Je ne vous rapporterai point tous les dangers que j'ai courus, ni les diverses rencontres auxquelles j'ai échappé, trois jours suffiroient à peine pour cette relation, le temps est trop précieux pour l'employer si inutilement, je ne m'attacherai qu'à l'aventure qui nous arriva près de cette capitale, qui m'a mis en état de concevoir l'espoir de votre liberté; le grand Vilkonhis l'a fait naître sans doute pour notre consolation mutuelle: qu'il lui plaise de la mettre à une heureuse fin!

En traversant un lieu rempli de cailloux & de

rocailles, nous entendîmes des hurlemens affreux qui se faisoient près de nous. Je m'arrêtai & cherchai des yeux la cause de ces cris; l'obscurité qu'il faisoit dans cet endroit, nous empêcha de discerner les objets; je me coulai dans un comble où se passoit une scène horrible : plus de vingt monstres en environnoient un, & lui faisoient souffrir le tourment le plus terrible; les plus robustes le tenoient, les uns alloient, venoient, & à chaque voyage rapportoient des paniers remplis de cailloux & de rocailles; les autres fourroient dans la bouche de ce malheureux toutes ces pierres aigues, & les lui faisoient entrer dans le gosier avec des manches de fer, & les fouloient dans son estomac: je frémis d'un tel spectacle; s'il m'avoit été possible de secourir le patient, je l'aurois fait; mais que pouvois-je contre vingt monstres, dont la force d'un seul étoit capable de faire périr une armée toute entière de notre espèce. J'élevai mes vœux à l'Être suprême, afin de le toucher de compassion pour cet Homme-ver, & je ne tardai pas à comprendre qu'ils étoient exaucés.

En effet, peu de temps après, tous les monstres se retirèrent & abandonnèrent le patient; dès que je conjecturai que je pouvois en approcher sans danger, je le fis; quel effroyable supplice! l'Homme-ver étoit étendu, & ne respiroit plus qu'à peine, son estomac étoit rempli de cailloux jusqu'à la

bouche, & l'effort qu'on avoit fait pour y faire entrer le dernier, lui en avoit arraché tous les bords, il étoit plus en état d'être plaint que craint; nous en approchâmes : ô ciel, m'écriai-je, se peut-il que la barbarie puisse être poussée à cet excès entre peuples de même espèce! Ces mots proférés de l'effusion du cœur, firent ouvrir les yeux mourans du monstre, & ils parurent reconnoissans d'un témoignage si naturel; une de ses mains languissantes se porta jusqu'à sa bouche pour en arracher le cruel caillou, mais elle retomba de foiblesse, & ses yeux se refermèrent. Un sentiment d'humanité me saisit : tâchons, dis-je à mon fidèle Froul-brac, d'ôter cette pierre, & s'il se peut, celles qui donnent la mort à ce malheureux; peut-être ce secours ne lui fera-t-il pas inutile. Je ne me trompai point; à peine, après bien des efforts, eûmes-nous ôté le caillou, que le monstre ouvrit les yeux une seconde fois, respira, ou pour mieux dire, renifla; il ne me fut pas difficile de concevoir que si nous pouvions parvenir à fouiller jusques dans son gosier, il reprendroit une vie bientôt à la veille d'être perdue; dans cet esprit nous nous mîmes à travailler de tous nos efforts, nous lui fourrâmes à la fois les bras jusques dans le fond de son gosier; il étoit si large que nous y étions à l'aise. Pendant plus de huit heures consécutives, nous retirâmes des décombres mêlées de

ſang & de ſable, cela ne finiſſoit point, & nous déſeſpérions à la fin de pouvoir ſuffire à le délivrer de cet amas entaſſé & prodigieux. La nature plus habile le ſervit encore mieux; ſoulagée par la reſpiration que nous lui avions procurée, elle fit faire au monſtre un éternuement ſi horrible, que le vent nous enleva & nous jeta à trente pas de-là; nous tombâmes heureuſement ſur un lit de mouſſe préparé par la nature : de cet endroit nous vîmes le monſtre vomir des tas de pierres & de ſable, il tenoit ſes côtés, & faiſoit des efforts ſi prodigieux pour rejeter le reſte des pierres, que tous les antres voiſins en retentiſſoient.

Après une bonne heure d'évacuation, l'Homme-ver frappa de ſes mains ſes feſſes (1) écaillées (2), fit un bond prodigieux, s'eſſuya le viſage avec du ſable, & regarda de tous côtés comme pour chercher quelque choſe; il nous entrevit, ſe frappa une ſeconde fois les feſſes & ſauta juſqu'à nous.

Un mouvement naturel me porta à vouloir imiter Froul-brac qui s'étoit enfui dès qu'il avoit compris que le monſtre venoit à nous, mais une réflexion me retint; il n'eſt pas naturel, penſai-je, que cet

(1) C'étoit une marque de pleine joie.

(2) La peau des Hommes-vers reſſemble à celle des ſerpens.

homme paye d'ingratitude un service aussi essentiel que celui qu'on vient de lui rendre ; je l'attendis : Tumpingand, me dit-il en me léchant (1) le visage avec une langue prodigieuse, ne crains rien, je te dois la vie, j'avois été condamné à la mort par le cruel Za-ra-ouf, pour m'être opposé trop fortement à un mariage qu'il veut contracter, contre lequel les loix de l'état sont formelles ; sans toi je rentrois dans le néant, il n'y a rien dans le monde que tu ne puisses espérer de ma reconnoissance ; sans entrer dans les raisons qui t'ont amené dans ces lieux, je te servirai comme ton esclave ; c'est la (2) règle ici, lorsqu'on doit la vie à quelqu'un : je m'y conforme avec d'autant plus de plaisir, que tu n'avois aucun intérêt à me secourir, tu as risqué tes jours pour sauver les miens. Bourbourouk (3).

Je me félicitai intérieurement de l'obligation où j'avois mis le monstre, de m'être attaché. Je le

(1) Signe de la plus grande reconnoissance.

(2) Cet article est difficile à entendre, & mérite d'être expliqué : il est de loi dans le royaume des Trisoldaïstes de perdre sa liberté, lorsqu'on doit la vie à quelqu'un, & de devenir son esclave. Les gens en place ou riches se rachetoient de cette obligation par de grosses sommes.

(3) Signifie, je suis à toi, commande, j'obéis.

fondai fur l'ufage que je voulois faire de l'obéiffance qu'il me devoit. Jugez, ô ma fille, de ma confolation, en le trouvant non-feulement difpofé à me donner fon appui, mais encore intéreffé lui-même à fe prêter à mes deffeins les plus fecrets. Il m'avoua bien plus, il trouvoit, difoit-il, une fatisfaction entière à me venger de Za-ra-ouf. Il ajouta encore que fon jufte reffentiment l'y portoit; il avoit fon fupplice à cœur, il juroit de ne l'avoir pas mérité, & par cette raifon prétendoit qu'il étoit de fon honneur de renverfer du trône un tyran détefté de tous les peuples par fa barbarie; il m'avoua auffi que la perte de ce prince étoit jurée depuis long-temps; mais il s'étoit rendu fi redoutable, qu'on n'avoit jamais rien ofé entreprendre contre lui. Il n'en étoit pas de même pour lors, l'infraction des loix, en voulant vous époufer, ô ma fille, fert de prérexte à la trame fous laquelle il paroît qu'il périra infailliblement.

Vous ne devez donc pas être furprife, ô Nafildaé! continua mon illuftre père, fi je me fuis introduit fi facilement dans ce palais. Le monftre devenu mon efclave, y étoit tout-puiffant avant fa difgrace, & fa famille actuellement en occupe prefque toutes les dignités; il a revu fecrètement tous les fiens, & ils ont confpiré enfemble pour mettre un frère de Za-ra-ouf à la place du tyran; ils profiteront du temps que ce monftre fera près de vous, pour

lui passer le grangard (1) dans le corps, & l'on me promet de faciliter votre fuite, pourvu que vous donniez le temps aux conjurés d'entrer dans votre appartement, en retenant le tyran le plus long-temps que vous pourrez auprès de vous. Cela ne vous sera pas difficile; il vous aime, dit-on, au-delà de toute expression, sans vous engager à rien, il n'est pas difficile de faciliter l'entreprise; il s'agit de votre liberté, de votre bonheur. Le barbare a mérité la mort par l'outrage que nous avons reçu de lui, & nous sommes trop heureux que le ciel se déclare si ouvertement en notre faveur.

Je n'avois rien à répondre à toutes ces choses, & je promis de me prêter à tout ce qu'on exigeoit de moi. Le monstre, esclave de mon père, reparut sur le point du jour, & apprit que tout étoit prêt pour la conjuration. L'exécution en paroissoit infaillible, mais il semble que le ciel se refuse à de pareils attentats. Za-ra-ouf trop amoureux, ou pressentant son sort, arriva dans un temps où on ne l'attendoit pas. Mon père & son esclave s'entrete-

(1) Fourche fort pointue avec laquelle on empaloit un Homme-ver, en la faisant entrer de force dans sa bouche. Cette mort étoit fort douce & faisoit rendre l'ame assez agréablement. Les Turcs, nation sensuelle & voluptueuse, ont adopté ce supplice, & ils s'en trouvent si bien, que lorsque quelqu'un d'eux y est condamné, il y expire de plaisir.

noient avec le prétendant, des moyens qu'on devoit mettre en usage pour ma liberté. Ce monstre habile, au lieu d'éclater, se retira, manda ses gardes & revint nous surprendre. Le malheureux auteur de la conjuration fut livré une seconde fois au supplice qu'il avoit mérité doublement, & pour mon père il fut étouffé de la propre main du tyran.

Cette sanglante tragédie se passa à côté de moi, mon désespoir fut si grand, que je voulus terminer mes jours. Za-ra-ouf arrêta ma main prête à me plonger un poignard dans le sein. Quelques discours qu'il me tînt pour me ramener à moi-même, je persévérai dans ma douleur; il ignoroit l'intérêt précieux que je prenois à la mort de celui qu'il appeloit un traître de Tumpingand; dès que mes regrets le lui eurent appris, il lui fit élever un mausolée, & prétendit par ces marques extérieures de considération appaiser mes ennuis; mais vains efforts! S'il m'avoit été possible de lui ôter la vie, je m'y serois portée, comme le seul moyen qui pouvoit tranquilliser mes douleurs.

Pendant que ces choses se passoient, le conseil de Za-ra-ouf & les peuples le pressoient avec ardeur de me faire mutiler; il osa m'en parler, & me porter à souffrir ce supplice, en me menaçant de m'y contraindre, si je refusois d'y souscrire de bonne grace. Je crus devoir, dans cette occasion, user de détours, je lui promis de m'y résoudre,

s'il trouvoit deux personnes de mon espèce qui m'en donnassent l'exemple. Cette assurance le combla de joie; il ordonna un tract général, promit des récompenses extraordinaires à ceux de ses sujets qui lui ameneroient des Tumpingands; ils étoient devenus si rares, que je me flattois de n'être jamais mutilée, j'en avois la parole du tyran, & par la connoissance acquise des mœurs (1) du pays. Je ne doutai pas que cette promesse ne me fût tenue exactement.

Pendant que ce roi barbare travailloit de tout son pouvoir à faire réussir ses desseins, il arriva une calamité publique qui aigrit de plus en plus le peuple contre lui. Ce fut l'arrivée de Falbao. L'ascendant fatal que ses semblables avoient toujours conservé sur ces peuples monstrueux, & contre lequel ils s'étoient toujours précautionnés vainement, leur fit penser qu'ils devoient tout sacrifier pour n'en plus être la proie : ils murmuroient hautement contre leur souverain, prétendant que l'infraction des loix leur avoit attiré ce fléau. Za-ra-ouf, sans s'étonner de ces murmures, donna de si bons ordres, que le Basilic, c'est ainsi qu'ils appeloient ce chien

(1) Lorsqu'il étoit prouvé qu'un Trisoldaïste avoit manqué à sa parole, on le livroit aux Monstres-crapauds comme un infame, & il étoit destiné à servir les Troukadors.

fidèle, fut attrappé; tout ce qu'on me dit à son sujet, me donna une curiosité infinie de le voir & d'en être la maîtresse; il me sembloit, si je pouvois me l'attacher, que je me ferois un protecteur de cet animal contre ces monstres que j'abhorrois. Ce fut le motif qui m'engagea à feindre une connoissance que je n'avois pas. Le reste de mon histoire vous est à présent connu, ô Motacoa, poursuivit la belle princesse des Amphitéocles; vous fûtes enlevé, j'appris votre arrivée avec horreur. Je me crus pour le coup perdue, lorsque Za-ra-ouf m'annonça qu'il avoit enfin en sa possession les deux Tumpingands convenus pour être mutilés de compagnie. Afin de rendre la cérémonie plus authentique, il me fit placer sur le trône, où je devois, disoit-il, régner à jamais. Il se cacha pour vérifier des soupçons qui lui avoient été donnés à mon occasion par une Trisoldaïste, jalouse de mon élévation prochaine. Il savoit votre nom, il l'avoit appris par le monstre qui avoit enlevé Boldéon, il vous en rappela; je tressaillis alors, & me souvins du rêve mystérieux où vous aviez si grande part; votre abord acheva de m'en prouver la réalité, mes sens m'abandonnèrent en vous reconnoissant pour le même que le songe m'avoit représenté. Après être revenue de ma foiblesse, je me trouvai près du barbare Za-ra-ouf. Je n'ai plus rien à ajouter, acheva Nasildaé, le prince vous a détaillé ce qui suivit cette heureuse

rencontre, je lui dûs tout, pourrai-je jamais l'effacer de ma mémoire! il faudroit que je fusse la plus ingrate de toutes les créatures.

Nous remerciâmes la belle princesse des Amphitéocles de la complaisance avec laquelle elle nous avoit conté son histoire, nous en admirâmes tous la singularité, & elle fit le reste du jour l'objet de nos réflexions.

Le lendemain à la pointe du jour, Boldéon fut reconnoître les passages par lesquels nous devions sortir de la terre intérieure; il vint le même soir, & nous assura qu'il étoit facile, en tenant la même route, de quitter ces climats monstrueux. Le jour suivant, nous nous mîmes en marche & le troisième jour, nous arrivâmes chez Boldéon, où nous fûmes cachés avec tout le soin qu'exigeoit l'affaire importante qui nous y amenoit.

Boldéon nous apprit le lendemain qu'Houcaïs mon père ayant reconnu par des épreuves faites de sa part, l'innocence de Nasildaé, s'étoit fait descendre dans le puits d'Husaïl, pour la chercher, & que depuis ce temps on n'avoit point entendu parler de lui. Il nous apprit que son premier ministre étoit mort, & que celui qui avoit épousé sa fille Ruraos, dont il a été parlé, étoit plus puissant que jamais. Il avoit fait mourir ou éloigner tous ceux qui pouvoient servir à mon rétablissement sur le trône : non content de cette barbarie, continua

notre ami ſolide, il cherche avec un ſoin extrême tous ceux qui ont été attachés au feu roi. Cette retraite n'eſt plus sûre pour vous, ô prince! ajouta-t-il en me portant la parole; il faut que nous nous réfugions tous à l'autre extrémité du royaume, & que nous y menions une vie privée juſqu'à un temps plus favorable, afin de ne donner aucun ſoupçon de ce que nous ſommes. Là, nous attendrons l'effet des trames ſecrètes que je vais mettre en uſage pour vous faire monter ſur le trône. Je vous formerai un parti; lorſqu'il ſera temps, vous paroîtrez tel que vous êtes, & vous reprendrez une place qui vous eſt due légitimement.

Nous connoiſſions trop bien Boldéon, il étoit trop bien éclairé pour ne pas nous abandonner entièrement à ſa conduite. Trois jours après nous partîmes, & dès que nous fûmes arrivés ici, la princeſſe des Amphitéocles voulut bien unir ſon ſort avec le mien. Il avoit été réſolu qu'elle retourneroit dans ſon royaume, & qu'elle m'aſſocieroit à ſon trône. Mais Boldéon y ayant été envoyé de ſa part, rapporta qu'après le départ du grand Lindiagar, les peuples s'étoient révoltés, avoient rétabli le culte de Fulghane & déclaré la princeſſe incapable de les jamais gouverner. C'étoit à l'inſtigation des prêtres chaſſés que ce cruel évènement étoit arrivé. Si cette nouvelle affligea mon aimable épouſe, ce fut par le chagrin qu'elle reſſentit de ne

point me donner une couronne que son généreux cœur m'avoit destinée; je lui marquai ma reconnoissance, de pareils sentimens étoient dignes d'admiration, & je lui jurai que sa possession m'étoit plus précieuse que tous les trônes de l'univers.

Nous jouissions d'une vie paisible, lorsque la mort de la reine, ma mère, troubla notre tranquillité; nous la regrettâmes sincèrement & elle le méritoit. Celle de Ruraos qui occupoit mon trône, & que je viens d'apprendre, ô Lamekis, continua Motacoa, vient d'apporter bien du changement dans ma situation. Boldéon, depuis qu'il nous a placés ici, étoit resté inconnu à la cour pour mes intérêts; je viens de recevoir de ses nouvelles, il me mande de me tenir prêt à partir au prèmier avis, avec assurance que le parti qu'il m'a formé, est le dominant, & que je me reverrai dans peu sur le trône de mes pères. Voilà, mon cher enfant, me dit Motacoa, en me serrant le genou, quelles ont été les fortunes que j'ai courues jusqu'ici; il n'a pas tenu à moi d'orner ce récit d'un service important que j'ai été à la veille de vous rendre, en sauvant la vie à votre illustre père. Cet endroit vous intéresse de trop près pour ne pas le détailler avec le soin qu'il mérite.

Un jour que je revenois de la pêche avec Falbao; métier que j'ai toujours fait depuis que je suis ici, afin de ne point m'exposer à être découvert, j'entrevis

trevis la barque sur laquelle vous étiez environné de plusieurs autres qui en tiroient ceux qui périssoient. La curiosité & l'humanité me firent presser pour y arriver à tems; il faisoit presque nuit, & à peine les objets pouvoient-ils se distinguer; le tems que je mis à fendre les flots, m'amena malheureusement trop tard; votre barque étoit coulée à fond, & les autres bateaux éloignés. J'allois me retirer, lorsque Falbao se jeta dans la mer, & vous rapporta, ô Lamékis! Sans doute que vous aviez été oublié dans la barque. Je me félicitai d'avoir été assez heureux pour vous sauver, & je vous emportai à mon habitation. Le lendemain j'appris à la ville prochaine qu'on avoit pris des blancs, & qu'on devoit les conduire au roi. Je ne doutai pas qu'ils ne fussent les malheureux qui avoient été enlevés la veille, & ma curiosité me porta à les aller voir dans l'endroit où ils étoient détenus. La majesté d'un viellard fit naître ma compassion; je l'exprimai par quelques mots; mais quelle fut ma surprise d'en être remercié par votre sage père; car c'étoit lui dans mon idiôme qu'il parloit aussi bien que moi. J'étois en ce moment seul avec ce vénérable vieillard, je lui témoignai la douleur que je ressentois de n'être point en situation de lui sauver la vie, & de n'avoir pas été assez heureux pour lui rendre le même office que je vous avois rendu. A ce discours, il m'interrompit

avec vivacité, me pria avec ardeur de lui faire votre portrait, & vous ayant reconnu à mon rapport, il leva les yeux, hurla (1), m'apprit que vous étiez ſon fils, & me dit qu'il mouroit content, puiſque j'étois ſauvé ; il le parut en effet, & me raconta une partie de ſes aventures & des perſécutions qu'il avoit eſſuyées de la part de la barbare Semiramis. Je m'intéreſſai vivement à ce détail, & lui appris par quel moyen je pouvois empêcher que vous ne tombaſſiez entre les mains du roi, en vous teignant le viſage de la couleur des peuples du pays. Il me remercia dans les termes les plus vifs, & me recommanda votre éducation. J'allois le raſſurer ſur le ſeul regret qui lui reſtoit de voir périr ceux qui avoient été enlevés avec lui, en lui faiſant comprendre qu'il n'y avoit que les mâles blancs ſujets à l'ordre cruel de proſcription, lorſque les gardes qui s'inquiétèrent de notre long entretien, nous obligèrent de nous ſéparer : je n'ai rien appris depuis ce tems, de votre auguſte père, mais il y a apparence qu'il a ſubi ſon ſort. Le tyran étoit trop jaloux de la deſtruction des blancs pour lui avoir fait grace, & c'eſt en cet eſprit que je vous ai appris ſa mort. Plaiſe au père de la lumière que je me ſois trompé, & qu'il l'ait conſervé, pour que vous ſoyez un jour ſa conſolation.

(1) Manière de prier Vilkonhis.

Motacoa finit ainsi, & je me mis à pleurer amèrement : consolez-vous, mon fils, reprit-il, on ne peut rien contre les decrets éternels. La soumission est un moyen infaillible pour les rendre favorables. Vous avez retrouvé en moi un père qui ne vous abandonnera jamais, & qui n'aura point de plaisir plus doux que celui de vous donner des preuves continuelles de sa tendresse. En effet, le généreux Motacoa m'a tenu parole, & il n'a pas tenu à lui que je n'aye été le plus heureux de tous les hommes.

Quelques jours après le récit de cette histoire, Boldéon arriva lui-même, suivi des principaux du royaume; ses brigues avoient eu le plus heureux succès; Boldéon avoit obtenu à force de sollicitations, l'assemblée des Etats. Là, il avoit appris l'histoire de la reine Nasildaé, avoit prouvé son innocence & étalé les grandes & royales qualités de son fils, qu'il appeloit le légitime souverain; après cette exorde, il avoit demandé hautement qu'il rentrât dans les droits dont il avoit été injustement dépossédé : après une longue délibération, l'on avoit nommé des sages députés pour vérifier le rapport de Boldéon : ils trouvèrent les choses conformes aux déclarations, en firent leur rapport, & les ordres en conséquence furent de reconnoître Motacoa, Houcaïs; il me l'apprit lui-même, en m'assurant que dans les sujets de joie dont il étoit

comblé, celui de m'élever au plus haut degré de faveur, étoit l'un des principaux. Je remerciai le ciel de tant de faveurs, &, pour m'en rendre digne, je m'attachai de plus en plus à l'aimable souverain qui me les dispensoit avec tant de bonté.

Le nouvel Houcaïs fut reçu dans ses états avec les transports de la joie la plus vive. Son premier soin fut d'élever Boldéon & Lodaï aux premières charges de l'empire. Le second de casser la loi barbare, qui proscrivoit tous les blancs; & le troisième, de me faire donner une éducation digne de remplacer un jour le premier ministre, en cas qu'il vînt à manquer.

Dans les genres d'études qui furent offerts à mon inclination, je m'attachai principalement à la philosophie, & j'y trouvai tant de goût, que j'y fis en peu de tems des progrès considérables; je m'y étois donné tout entier, & excepté les heures où je faisois ma cour à mon aimable souverain, je passois toutes les autres au travail. J'étois au milieu d'une cour brillante dans une solitude perpétuelle; l'on s'en étonnoit d'autant plus, que les plaisirs régnoient & se succédoient tour à tour. Le tendre Houcaïs ne se lassoit point de donner des preuves à sa belle épouse, de sa constance & de sa passion; mais je les évitois ces plaisirs avec soin. Plus j'avançois dans l'étude de la sagesse, & plus ils me sembloient insipides. Peut-on, disois-je, quelquefois, con-

sumer un tems précieux & qui ne revient plus, à des amusemens aussi vains & aussi frivoles ! N'est-ce pas contracter avec le monde des engagemens que la mort détruit? Si nous sommes nés pour les choses du ciel, pourquoi nous occuper des terrestres ? C'étoient-là mes réflexions dans ce tems fortuné; heureux, si j'eusse toujours pensé de même! Mais hélas! nous n'avons qu'une seule raison à opposer à mille passions dont on est obsédé. Est-il surprenant que sa voix soit si souvent étouffée par leurs clameurs tumultueuses, sur-tout lorsqu'on est assez malheureux pour leur avoir permis une fois l'entrée de son cœur?

J'avois choisi l'endroit le plus solitaire & le plus reculé du palais pour vaquer à mes travaux, ma seule dissipation étoit de lever quelquefois les yeux au ciel, de l'admirer & d'adorer l'auteur de sa création; jamais aucun mouvement corporel n'avoit distrait jusques-là cette élévation sublime; j'en remercois quelquefois le ciel du plus profond de mon ame. En étudiant l'homme, j'avois appris les différentes passions dont il est si souvent la proie, & je me regardois comme prédestiné, de n'en connoître encore que le nom. Qui auroit cru, après être venu jusqu'à l'âge où j'étois, muni de sentimens solides & éclairés, que je reçusse aussi aisément les impressions dont je vais parler. Ah! souverain Vilkonhis, vous le permîtes sans doute, pour me prouver le

néant de l'homme & votre grandeur toute ſuprême, à nulle autre comparable. L'amour vint troubler ma tranquillité, renverſa ma philoſophie, & cauſe encore aujourd'hui tous les malheurs de ma vie.

Un jour que j'étudiois avec une application infinie, un paſſage important ſur le principe de l'homme avant ſa création, je fus diſtrait par un chant argentin & tendre qui m'alla juſqu'au cœur. Je levai les yeux avec précipitation, & ils ſe portèrent ſur un appartement ouvert, dans lequel j'entrevis deux femmes, dont la plus jeune chantoit pendant que l'autre plus âgée la coîffoit : elles étoient l'une & l'autre placées de façon à ne pouvoir être vues au viſage, de la place où je les conſidérois; de ma vie je n'avois ſongé à une femme, le moment en étoit venu, je treſſaillis, ſans en pénétrer la cauſe, & cette émotion faiſoit un ravage prodigieux dans mon cœur.

Je rougis intérieurement de cet état, & la réflexion étant ſurvenue, j'augurai que ce trouble étoit l'introduction à un ſentiment dont je devois me défier. Je baiſſai les yeux, & me remis au travail, mais en vain; une diſtraction opiniâtre s'oppoſa à ce deſir; mes idées ſe choquoient & ne vouloient plus rien produire; un aimant trop puiſſant attiroit mes regards; j'avois beau les captiver, ils ſe portoient naturellement vers la fenêtre. Le frein de la raiſon les retint pendant un tems, s'ils s'échap-

pèrent, ils ne virent rien, & jusques-là j'étois encore victorieux de cette tentation.

Mais la voix ayant cessé tout-à-coup de chanter, je ne pus m'empêcher de vouloir en savoir la cause. O ciel, dans quel état devins-je! Un visage plus brillant que l'aurore éblouit mes sens étonnés: une jeune personne faite par les mains des graces, achevoit d'ajuster des cheveux plus noirs que le jais, autour de son front; le bras qu'elle avoit levé d'une rondeur séduisante, paroissoit, par l'attitude qui lui étoit propre, dans toute sa beauté. O Sinoüis, que ne ressentis-je point! que ne fuyois-je!.. Mais pourquoi fuir? Est-ce un crime d'admirer ce que le ciel a créé pour nos plaisirs? Je restai dans l'admiration. En vain l'étude de la morale, en vain la raison me dit que la fuite est un triomphe en pareille occasion, je n'écoutai plus rien, je m'abandonnai au charme d'admirer; hélas! je ressentois trop de plaisir.

Cependant la jeune personne ayant baissé les yeux de mon côté, & surpris mes regards, fit un mouvement, comme lorsqu'on est frappé d'une chose imprévue, rougit & se retira sur le champ; tout cela se fit à la fois. Un instant plus tard, la raison qui me pressoit, reprenoit le dessus, & malgré le charme, je me serois peut-être retiré le premier; mais ce qui venoit d'arriver, me rendit l'empressement dont j'étois à la veille de me défaire; je

ſoupirai de la perte du plaiſir que j'avois reſſenti, je fis des vœux pour qu'il ſe repréſentât; en l'attendant, je ne perdis point de vue l'endroit charmant où il m'étoit apparu.

Plus de deux heures ſe paſsèrent ſans que l'inconnue ſe fît revoir; j'avois recours à l'oreille que je prêtai attentivement, pour écouter ſi quelques mouvemens faits dans l'appartement, m'indiqueroient qu'elle y fût encore; elle ſe remontra une ſeconde fois. Fut-ce deſſein prémédité d'achever ma conquête, ou ſimple haſard? Elle étoit habillée d'une gaſe jonquille, à travers laquelle on voyoit le contour admirable de ſon corps, & cette couleur ſembloit être décidée pour en faire valoir la blancheur. O ciel! de quel raviſſement ne fus-je point tranſporté à la vue de tant d'appas, mais que je payai cher ces douceurs! L'inconnue ſe retire avec le même embarras que la première fois, & je reſtai comme un terme ſans ſentiment.

Plus de huit jours ſe paſsèrent ſans qu'elle reparût à la fenêtre, j'eus la conſtance de reſter à la mienne pendant tout ce tems, dans l'eſpérance qu'elle s'y remontreroit à la fin. Affreuſe impatience, que ne me coutâtes-vous point! En vain je voulus arracher de mon cœur le trait envenimé dont il étoit frappé; plus vainement encore, voulus-je avoir recours à ma raiſon & à la philoſophie, ſemblable au poiſſon ſtupide qui s'eſt laiſſé prendre à

l'appât séduisant, je me débattois vainement, plus je faisois d'efforts, & plus la blessure saignoit, rien n'étoit capable de l'étancher.

Malgré les soins importans dont étoit occupé Motacoa, qui travailloit sérieusement à ménager un parti dans le royaume des Amphitéocles pour remettre sous la puissance de la reine un trône qui lui appartenoit si légitiment; malgré, dis-je, les distractions que ces grands soins devoient lui causer naturellement, son amitié pour moi, le fit appercevoir du changement qui s'étoit fait en ma personne & en mon humeur; mon silence sur l'état où je me trouvois, lui fit penser que la trop grande application produisoit mon abbattement; dans cet esprit, il voulut que je me trouvasse aux assemblées brillantes, où toute la jeunesse imaginoit tous les jours des plaisirs nouveaux, afin qu'en les partageant, je perdisse peu-à-peu l'humeur noire & mélancolique dont j'étois embruni. Je lui devois trop, il s'étoit expliqué de manière à ne pas être désobéi sans être désobligé; je promis de la soumission. Pouvois-je moins pour un prince à qui je devois tant de toutes les façons?

C'étoit toujours avec un regret mortel que je m'éloignois de mon appartement : la crainte de perdre l'occasion desirée avec tant d'ardeur de revoir mon adorable inconnue, en étoit la cause. Il me sembloit qu'à peine en étois-je sorti, elle avoit paru à

ſa fenêtre, & cette idée me mettoit à la gêne partout où je me trouvois.

A peine eus-je quitté l'Houcaïs, que je volai à mon appartement; je treſſaillis en jetant les yeux ſur la croiſée de mon inconnue, j'entrevis une main qui rangeoit un rideau, & il me ſembla voir une ombre qui regardoit à l'un des coins; quelle émotion ne reſſentis-je pas? l'amour rend adroit. Je penſai que la curioſité occaſionnoit ce détour, & qu'en imitant la conduite de l'inconnue, je l'obligerois à ſe montrer tout-à-fait. Mes conjectures ne furent pas vaines; elle fut inquiète ſans doute de cette manœuvre, & parut à découvert, me croyant dans le fond de l'appartement, pour démêler la cauſe d'une retraite à laquelle elle n'étoit pas accoutumée, comme elle me l'a avoué depuis. Je goutai à l'aiſe le plaiſir de la voir. Si le premier coup d'œil lui avoit été ſi favorable, elle ne perdit pas au ſecond; je la trouvai raviſſante. Quels yeux, quelle bouche! Pardonnez ô Sinoüis, ces exclamations, jamais elles n'ont été ſi excuſables! Elle me parut enfin faite pour triompher de tous les cœurs.

Je ne pus reſter plus long-tems dans l'admiration, un tranſport auſſi vif qu'imprudent y ſuccéda, je me remontrai en joignant les mains avec vivacité, & en m'humiliant devant elle, comme devant une divinité. Elle ſe retira bruſquement en rougiſſant

sans doute de ce que je l'avois ainsi surprise; je me repentis de mon imprudence sans en être fâché. Elle jugera par-là, me dis-je à moi-même, que je l'aime; le transport persuade; peut-être prouvera-t-il mieux que la déclaration la plus étudiée. C'est ainsi que je raisonnois : l'amour est un délire perpétuel, il parle toujours.

J'eus bientôt lieu de me flatter que mon action n'avoit point déplu. J'entrevis une seconde fois l'ombre de mon aimable inconnue au rideau, & la main qui le tenoit comme la première fois. Il n'y avoit pas d'apparence de conjecturer de l'indifférence ou du dépit à cette manœuvre. A peine devient-on amoureux qu'on devient comédien; je feignis de ne point être vu, je me mis à parler seul, à lever les yeux au ciel & à le prier tout haut de permettre que l'adorable personne qui m'avoit charmé, fût sensible à mon amour. On ne perdit pas un mot du monologue, on paroissoit écouter avec beaucoup d'attention, du moins j'en jugeai par l'attitude contrainte & continuelle où l'on se tint pendant tout le tems qu'il dura; je fus sans doute éloquent; il n'étoit pas possible de ne pas l'être, l'amour m'inspiroit, c'est un maître bien habile. Hélas! il me fit faire bien du chemin en peu de tems.

Un ordre de la part de l'Houcaïs, de me rendre dans l'appartement de la reine, où il y avoit une

fête appelée Lak-tro-al-dal (1), afin d'en partager le plaisir, interrompit malheureusement pour moi

(1) Il n'y avoit que les rois qui fussent en état de se donner cette fête. Quatre hommes nuds comme la main, débutoient par se dire les injures les plus grossières, & par se faire des défis mutuels; ensuite un cinquième des plus robustes survenoit avec un fouet noueux, & les étrilloit jusqu'à ce qu'il les eût mis en fureur, & que le sang ruisselât de toutes parts : plus ils faisoient de cris & de mines extraordinaires, occasionnés par les douleurs qu'ils ressentoient, & plus ils faisoient rire l'assemblée. Après cette espèce d'entrée, les fustigés tomboient tous à la fois sur l'auteur de leurs souffrances, le saisissoient chacun par l'endroit qu'ils pouvoient l'attraper, & se l'arrachoient mutuellement; bientôt il étoit en sang, & résistoit jusqu'à ce que les forces lui manquassent & qu'il tombât par terre; lorsqu'on en étoit venu là, chacun de ces athlètes tenoit une corde par le bout, qui se trouvoit diagonalement croisée; au point du milieu de cette corde, s'attachoit une espèce de tabouret rond sur lequel on mettoit l'athlète vaincu, & les quatre fustigés, tirant en même tems la corde, le faisoient sauter en l'air, & la beauté du jeu étoit qu'il retombât à chaque fois sur le strapontain. Cet exercice duroit une heure, & causoit un plaisir sans pareil; il étoit terminé par jeter le vaincu par les fenêtres, & l'on attendoit, pour cet effet, que le peuple fût en grand nombre dessous. C'étoit le comble du plaisir, parce que tous les bras étoient prêts à le recevoir & à le rejeter mutuellement de l'un à l'autre, & à se l'arracher vigoureusement. La fête finissoit par l'enterrer jusqu'au col, & pour dédommager le patient de toutes les peines qu'il avoit essuyées pour amuser la cour & le

celui que j'aurois préféré à tous les autres; je veux dire de rester à ma fenêtre, & de recevoir là quelques preuves que mes tendres sentimens avoient été compris. La fête fut admirable & galante, la cour & la ville s'y amusèrent, tout respiroit la joie, moi seul demeurai rêveur & inquiet, & d'autant plus malheureux que la décence m'obligeoit de me contraindre : l'Houcaïs avoit à tous momens les yeux sur moi, & à chaque acclamation du peuple me fourroit un doigt (1) dans les narines, en me disant : eh bien! cela n'est-il pas bien admirable? cette mine ne vous a-t-elle pas plu? & cent autres propos de cette façon, tous propres à me faire tenir sur mes gardes. Le roi avoit une qualité qui rendoit sa grandeur respectable & bien chère, il s'amusoit par complaisance, des plus petites bagatelles, &

---

peuple, le roi, la reine & tous les grands survenoient & lui pissoient l'un après l'autre sur la tête; après quoi le peuple en foule accouroit à qui mieux mieux lui donner cette marque d'amitié & de distinction. Les quatre athlètes, au rapport de Strabon, n'étoient pas honorés d'une si grande faveur; aussi ne la méritoient-ils pas tant. Après la cérémonie on leur faisoit passer la tête au travers d'une planche faite exprès, & le peuple leur arrachoit les cheveux, & ne les quittoit que lorsqu'ils étoient entièrement chauves.

(1) Marque de distinction de la part du Roi, & mépris souverain de celle d'un particulier.

même à force, de s'y être habitué, elles lui devenoient agréables; il sortoit de son palais aussi simplement qu'un particulier, en sautant sur une jambe, & lorsqu'il étoit dans la rue, il faisoit arrêter les passans & sautoit par dessus leur tête, en la leur faisant, il est vrai, un peu baisser, par la crainte de les renverser par terre, ce qui arrivoit souvent.

Après que la fête fut terminée, le roi me proposa de Bil-gou-router (1) avec la reine, tandis qu'il

(1) Ce jeu étoit royal, & il n'y avoit que les grands qui eussent la prérogative de s'en amuser; il se nommoit Bil-gou-ta-ber-ker, & se jouoit de cette façon. Tous ceux qui étoient nommés pour Bil-gou-router, s'asseyoient en rond le ventre à terre, ensuite on apportoit le Bil-gou-rout, rat sauvage d'une grosseur prodigieuse, qu'on lâchoit au milieu du rond; tous les mentons touchoient la terre & les bouches étoient ouvertes, afin de donner au rat la facilité de se sauver dans celle qui lui plairoit le plus. La fin du jeu étoit d'attraper le rat: lorsqu'il vouloit s'y refugier, un esclave debout l'y obligeoit en le fustigeant à coups de fouet, & le rond étoit si exactement fermé, qu'il ne lui étoit pas possible de se mettre à couvert du fouet, à moins d'entrer dans l'une des bouches. Dès que le Bil-gou-rout étoit pris, celui ou celle qui avoit eu ce bonheur, se levoit & le cachoit adroitement dans le sein des joueurs, & il demandoit ensuite à l'un d'eux : où est le rat? Il falloit le deviner, ou obéir à un commandement. L'ordre rouloit sur une chanson ou un baiser, quand on avoit été assez fortuné pour le deviner; si c'étoit un homme, il avoit la prérogative de faire lever

travailleroit avec son premier ministre qui avoit reçu des nouvelles favorables des environs de la grande muraille du royaume des Amphitéocles, dont un pan entier étoit tombé sans qu'on pût pénétrer la cause (1) de cet écroulement; évènement favorable qui ouvroit l'entrée de ce royaume, & dont l'Houcaïs vouloit profiter, afin de remettre la reine sur un trône qui lui appartenoit. Je pensai refuser le roi, je prévoyois que le jeu dureroit long-tems, & il m'étoit bien cruel de penser que j'allois perdre des momens dont j'aurois peut-être fait un meilleur usage. Mais une réflexion me rendit docile à cette faveur; qu'auroit-on pensé de mon refus? La reine n'auroit-elle pas cherché à le pénétrer? Les femmes sont plus sensibles que les hommes, & plus adroites à démêler; je chérissois mon secret, & je ne voulois pas me mettre dans le cas de le risquer.

Mais combien n'eus-je pas lieu de m'applaudir de ma complaisance, lorsque je fus passé dans la salle du jeu! Croiriez-vous, ô Sinoüis, avec qui je

---

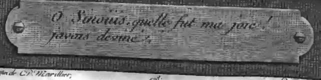
une de celles qui lui plaisoient le plus, & de lui dire dans un cabinet voisin, où il s'enfermoit avec elle, tout ce qu'il lui plaisoit. Il en étoit de même des femmes, le privilège étoit égal.

(1) L'écroulement de cette muraille fut occasionné par un tremblement de terre. *Voyez* Heinsius dans son traité des écroulemens, page 13 de l'édition de Londres.

me trouvai! O ciel! vous ſavez l'excès de mon tranſport, en reconnoiſſant, en entrant mon aimable inconnue. Elle ſe mit à rougir; je ne fus pas moins embarraſſé. La reine qui aimoit à la folie le jeu que nous allions jouer, ne nous laiſſa pas le tems de nous troubler davantage; on prit ſes places. La mienne me mit en face de ma charmante voiſine; je pus la conſidérer ſans obſtacles. Dieu, que j'étois heureux! Le Bil-gou-rout ayant été lâché & fouetté, fit trois tours, & courut enfin ſe cacher dans la bouche de la reine, qui le prit par les dents, elle en fut tranſportée. On regarda alors comme un heureux préſage, ce haſard, & elle en fut complimentée. Après les feintes faites pour bien cacher le rat, la reine me choiſit pour deviner. Je n'avois que l'inconnue en tête, pouvois-je en nommer une autre qu'elle? Je lui jetai le Bul-gil (1). Elle le reçut d'un air honteux, qui fit jeter un cri général. O Sinoüis, quelle fut ma joie! j'avois deviné, il m'étoit permis de la faire lever, de la conduire dans le cabinet, de l'entretenir. Je me conduiſis on ne peut pas mieux d'abord; mais à peine fus-je ſeul avec elle, que je me trouvai

(1) Boule attachée par une ficelle, afin d'avoir la facilité de la retirer à ſoi lorſqu'on s'étoit trompé, & qui ſervoit de preuves pour ſubir le commandement, parce qu'alors on la gardoit juſqu'à ce qu'on y eût obéi.

comme


O Sinouis, quelle fut ma joie ! j'avais deviné !

Dessiné par C. P. Marillier; gravé par R. de Launay.

comme un terme; je n'eus rien à lui dire, mes yeux ſeuls parloient, & il ne me fut pas poſſible de proférer une ſeule parole.

Cependant il falloit finir; la règle du jeu n'accordoit que quatre minutes, leſquelles paſſées, il falloit reparoître; elles étoient plus que ſonnées, le Troukador (1) que la reine battit, nous en avertit. Je ſoupirai de rage d'avoir ſi mal employé un tems précieux; je voulus en ſortant lui demander pardon de mon trouble & de ma ſtupidité; mais je n'avois que l'uſage des réflexions, il ne me fut pas poſſible de m'exprimer. L'inconnue en ſourit, & fut reprendre ſa place en me jetant un ris malin, qui acheva de me rendre le plus ſot de tous les hommes.

L'occaſion perdue ne ſe recouvre guère; du reſte de la ſoirée, il ne me fut pas poſſible de la retrouver. Nous allions quitter le jeu, les treize tours étant achevés, lorſque le roi qui revint du conſeil, en demanda une repriſe: il prit place, le Bil-gou-rout qui fut apporté, & qui étoit frais, donna beaucoup de plaiſir, & fut long-tems fuſtigé ſans prendre ſon parti: c'étoit le comble de l'amuſement. Enfin il ſe fourra dans la bouche du premier miniſtre; l'on en rit beaucoup, parce que l'ayant grande, le rat s'y étoit fourré tout entier, & il eut toutes les peines

(1) Cloche carrée.

du monde à l'en retirer. Le roi, la reine & toute la cour qui aſſiſtoient à cette récréation, en étouffoient de rire. Enfin le Bil-gou-rout fut caché; Clémelis le devina, &, ſelon ſon droit, c'étoit à elle à faire lever un homme; je me flattai un inſtant qu'elle me rendroit la politeſſe que je lui avois faite; mais, ô rigueur ſans pareille! le roi reçut le Bul-gil. Je me trouvai alors dans un état à faire pitié, ſans en bien démêler le ſujet : le prince étoit diſparu avec l'inconnue, les quatre minutes me ſemblèrent un ſiècle. Que l'on ſouffre quand on voit ce que l'on aime au pouvoir d'un autre, il n'y a pas de tourment qui puiſſe égaler celui-là.

Le roi revint avec Clémelis, (c'étoit le nom de cette inconnue) que la reine prononça pendant ſon abſence, en la louant de ſon choix. J'entrevis un air de ſatisfaction ſur ſon viſage, qui m'altéra juſqu'au fond de mon cœur. L'Houcaïs qui s'étoit remis à côté de moi, & qui me trouva prodigieuſement changé, me demanda avec bonté ſi je me trouvois mal; je n'eus pas la force de répondre, cette queſtion avoit achevé de me glacer les ſens, & je tombai en foibleſſe.

Je me retrouvai dans mon appartement, lorſque je revins, environné de mes gens & des docteurs. Pour me délivrer de leurs ſoins, je demandai qu'on me laiſſât repoſer, en aſſurant que c'étoit le ſeul moyen pour me remettre entièrement.

Sous le prétexte de ne pas me mettre dans le cas de souffrir, on me faisoit enrager; je fus obligé de me fâcher pour obtenir la liberté que je desirois.

Lorsqu'on se fut prêté à mes desirs, & que j'eus moi-même mis ma porte en état de ne pas être surpris, je volai à ma fenêtre; ô douceur imprévue, bonheur sans pareil! Clémelis y étoit. Elle me fit un signe obligeant, joignit les mains, en mit une sur sa tête, l'autre sur son cœur, & me laissa entendre qu'elle avoit pris une vraie part à l'accident dont elle avoit été témoin; ma langue se délia alors. Je suis le plus heureux des hommes, lui dis-je, puisque vous semblez vous intéresser à mon sort; que ne puis-je à vos genoux en exprimer la reconnoissance la plus sincère & la plus vive! Un signe de Clémelis me fit comprendre qu'il n'en falloit pas dire davantage. J'obéis sur le champ, en lui marquant par mes gestes mon amour & mes transports : elle sembloit s'y complaire, penchoit la tête de côté, & me regardoit avec des yeux..... mais des yeux..... ô Sinoüis, qu'ai-je perdu, y a-t-il malheur comparable au mien!

Je goutois dans ce rapport mutuel de sentimens un plaisir inexprimable, lorsque Clémelis se retira tout d'un coup en me faisant un signe précipité d'en faire autant : j'obéis en murmurant en moi-même contre la raison qui avoit donné lieu à cet ordre;

une inquiétude extrême suivit ce mouvement; je me plaçai de façon que je ne pouvois être vu; mais il n'en étoit pas de même de mon côté, les fenêtres de Clémelis étoient ouvertes, un vent frais faisoit mouvoir des rideaux d'une finesse & d'une légèreté extrême, & lorsque cela arrivoit, j'entrevoyois jusqu'au fond de l'appartement. Un tems assez considérable se passa sans que mes yeux missent à profit ces faveurs; mais tout-à-coup je vis passer un homme, & je reconnus cet homme pour le roi. Cette vision me rappela ce qui s'étoit passé la veille; qu'en devois-je penser? Clémelis s'étoit retirée brusquement; elle avoit des raisons sans doute pour ménager l'Houcaïs; je me jetai dans un abîme de réflexions.

Elles étoient bien naturelles. Clémelis, la plus belle personne de la cour, ne pouvoit-elle pas avoir fait sur le cœur de ce prince les mêmes impressions que celles dont j'étois agité? L'Houcaïs m'avoit toujours paru aimer tendrement Nasildaé; mais n'étoit-il pas possible que cette tendresse fût usée? Mille réflexions plus cruelles les unes que les autres, me rouloient dans l'esprit à ce sujet. J'étois jaloux, j'avois trop étudié dans la morale les passions pour m'y méprendre. O philosophie, autrefois si chère! à quoi me servîtes-vous alors? Si vous aviez dessein que je vous fusse fidèle, pourquoi ne vous montriez-vous pas sous une figure aussi aimable

que celle de Clémelis, je ne vous aurois jamais changée?

Je fus deux heures dans l'état le plus cruel; j'avois beau me rassurer, & pour y réussir, me rappeler les signes obligeans qui m'avoient été faits; je tremblois; ces signes pouvoient être équivoques, & la visite du roi ne l'étoit pas: ce prince, qui savoit que les vues de mon appartement donnoient sur celui de Clémelis, s'y montra, & parut souhaiter d'appercevoir quelqu'un de mes gens pour leur parler, ou pour me faire dire quelque chose: sans laisser pénétrer ce que j'avois pensé, je le mis dans le cas d'expliquer son dessein, en appelant quelqu'un, & en me remettant dans mon lit. Ce que j'avois conjecturé se trouva vrai, le roi demanda avec bonté ce que je faisois, & si j'étois en état qu'il me vît; à la réponse qui lui fut faite, il traversa une galerie dont il avoit seul la clef, & se rendit dans mon appartement; sans le préjugé cruel que j'avois contre lui, j'aurois été comblé de cet honneur, il étoit insigne & une preuve certaine de l'amitié dont il m'honoroit.

Lamékis, me dit-il, après s'être assis, je me suis enfin apperçu de la cause de votre langueur, vous aimez, & si je ne me trompe, je connois l'objet de votre amour; j'attends un aveu sincère de votre part, pour vous aider à devenir heureux; je vous ai servi jusqu'ici de père, c'est à vous à me

parler en fils, faites-moi part de vos pensées les plus secrètes, j'exige cet aveu, & vous vous en trouverez bien.

Au lieu de répondre avec confiance à des marques de bonté si positives, je niai avec assurance les conjectures tirées sur ma mélancolie; deux raisons me déterminèrent à prendre ce parti. La première, la prévention où j'étois qu'Houcaïs aimoit Clémelis, & qu'un aveu de cette nature étoit capable de nuire à mon amour, pour des motifs aisés à imaginer. La seconde, une fausse honte de démentir les principes d'une philosophie contraire, dont j'avois fait gloire trop hautement, pour oser m'en écarter avec tant de légereté; j'éludai, dis-je, & rejetai sur ma constitution le dérangement de ma santé & de mon humeur. Comme le roi ne m'avoit pressé sur cet article que par l'intérêt qu'il prenoit à ce qui me regardoit, il changea d'entretien, lorsque je l'eus assuré de ce que je viens de dire; il me parla d'une fête qu'il vouloit donner à la reine & à toute sa cour. Deux jours après il eut la complaisance, pour m'amuser, de m'en faire le détail, en m'assurant de la retarder, si je n'étois pas en situation d'en partager les plaisirs. L'idée d'y voir Clémelis, & d'examiner sa conduite, dans le préjugé où j'étois de son intelligence avec le roi, me fit avancer que je me portois assez bien pour profiter du glorieux avantage de faire ma cour à mon prince, en ajoutant, en souriant, que je com-

mençois à penser en homme assez raisonnable, pour ne point me priver des plaisirs qui l'accompagnoient en tous lieux. Ce discours fut bien reçu, & le mit de la meilleure humeur du monde. En faveur, me dit-il, de cette façon nouvelle de penser qui me plaît beaucoup, je veux vous faire faire une connoissance dont vous me saurez un grand gré; vous avez sauvé la vie à une fille de la reine que nous aimons beaucoup, il est juste d'en recevoir de sa part les remerciemens convenables. Adieu, votre air surpris m'annonce votre curiosité, elle est à sa place, j'en conviens; mais je me suis fait une loi de ne la point satisfaire; avec de l'esprit & de la pénétration on doit deviner, & vous y parviendrez sans doute aisément. Après ces mots accompagnés d'un souris malin, le roi se retira & me laissa dans une surprise qui n'a jamais eu d'égale.

J'avois sauvé la vie à une fille de la reine, & quand, grand dieu! en quelle occasion! ma mémoire étoit donc bien mauvaise, ou me servoit bien mal; l'on devoit m'en faire des remerciemens, cette fille n'ignoroit pas sans doute qu'elle m'étoit obligée; d'où vient donc attendoit-elle si long-tems à me marquer cette reconnoissance, par quel canal le roi étoit-il mieux instruit que moi? Toutes ces choses me confondoient; une autre réflexion m'en fit naître mille. Le roi sortoit de chez Clémelis; son premier discours avoit roulé sur une passion qu'il

me ſuppoſoit ; que vouloit dire tout cela? Je m'y perdois ; d'ailleurs, Clémelis avoit d'abord évité de rencontrer mes regards, & puis tout-à-coup elle ſe préſente cent fois à la fenêtre, adoucit les ſiens, me fait des ſignes obligeans ; quels reſſorts ſecrets font donc mouvoir toutes choſes? voilà bien des ſujets de penſer.

Je méditois profondément ſur toutes ces choſes, lorſque la charmante Clémelis reparut à la fenêtre avec une femme d'un âge avancé, à laquelle elle me montra, en s'entretenant ſans doute de moi. Cette remarque m'intimida, me ſurprit & m'empêcha de ſuivre les tranſports que ſa préſence m'avoit rendus. Toutes les fois que mes regards rencontroient ceux de Clémelis, les ſiens me ſourioient & me découvroient un fonds de bonté dont je ne pouvois aſſez m'étonner ; la deſtinée agiſſoit, & elle ne tarda pas à me conduire au but qu'elle me deſtinoit.

Quelques ſeigneurs de la cour, qui s'étoient trouvés préſens lors de ma foibleſſe, ſe firent annoncer, & je ne pus honnêtement leur empêcher l'entrée de mon appartement. C'étoit bien moins à moi qu'à l'Houcaïs qu'ils faiſoient leur cour. L'un de ces courtiſans, homme léger, volage, & qui ne pouvoit ſe tenir en place, fut s'appuyer à la fenêtre, y reſta quelque tems & ſe retourna vers moi en me félicitant du voiſinage de la perſonne, diſoit-il, la

plus aimable du royaume. L'un d'eux qui s'étoit tenu à sa place, & qui ignoroit de qui le petit-maître parloit, lui en demanda le nom, c'est Clémelis, reprit-il : Clémelis, ajouta un troisième, en me portant la parole; que vous êtes heureux! Je ne vois rien dans le monde qui lui soit comparable. Pour moi, je mettrois une couronne à ses pieds, continua-t-il en élevant la voix, & en s'approchant de la fenêtre, afin d'être entendu sans doute, & tout de suite, en feignant de nous parler, lui fit une déclaration dans les formes. J'enrageois, & me taisois, le ton étoit pris, il auroit été inutile de vouloir faire changer d'objets l'entretien. Après beaucoup de galanteries débitées, on entra dans un détail qui ne me déplut point. Nous savons tous qu'elle est étrangère, nous dit le petit-maître; mais aucun de nous n'a pu encore découvrir par quel endroit l'Houcaïs l'a prise sous sa protection; si nous le connoissions moins, nous nous serions imaginé qu'il est blessé de ses charmes; mais la conduite qu'il a tenue envers elle, en la donnant à la reine, a retenu nos jugemens; ce qui nous excède, est le secret gardé sur son origine : elle a beau faire cependant, ajouta-t-il comme par reflexion, nous le saurons, cela ne peut long-tems nous échapper; il en sera de cela comme du secret qu'elle garde précieusement sur les affaires de cœur. Elle l'a touché, elle a beau s'en défendre, on est connoisseur, quel-

qu'adroit que soit le manège, il ne tardera pas à être public; pour moi qui l'adore, & qui suis piqué au vif, je n'aurai aucun repos que je ne sois au fait de tous ces mystères, & j'y travaille actuellement.

Le petit-maître en resta là pour cette fois; un autre fou de son genre releva la conversation, quoique son discours ne décidât rien, il ne servit pas peu à me faire persévérer dans ma première prévention. Il ne faut pas tant se tourmenter, s'écria-t-il, pour deviner le tenant de cette belle personne, vous l'avez nommée sans y faire assez d'attention. Quoi, le roi, interrompit le petit-maître! oui le roi, continua le courtisan; le hasard me l'a fait reconnoître dix fois qui alloit chez elle, ou qui en sortoit; aujourd'hui même, aujourd'hui il y a passé la matinée, & si vous voulez faire une remarque, qui n'est rien en apparence, & qui décide de tout, vous conviendrez au moins qu'elle donne lieu à bien des conjectures.

J'attendis cette demie preuve avec impatience, on l'expliqua. Le roi, depuis quelque tems, convint-on, assistoit assidûment à tous les petits jeux où Clémelis se trouvoit, & on avoit remarqué qu'il n'avoit pas été toujours de même. Ce discours me fit impression, & me causa de la douleur; je n'en témoignai rien; mais il me plongea dans une distraction si grande, qu'elle me délivra de mes fâcheux; ils me crurent sans doute en conséquence

incommodé, & ils prirent enfin congé de moi, en m'assurant d'une amitié dont je les aurois fort volontiers dispensés.

Jugez, ô Sinoüis, de la situation nouvelle & fâcheuse où je me trouvai après leur départ. Quelques jours auparavant j'avois été comblé des signes obligeans que Clémelis me faisoit; dans ce quart-d'heure je les envisageai comme enfantés par une politique inconnue, & qui ne tendoit qu'à me faire tomber dans un piége dont je n'étois pas en état de démêler le principe. Cette idée fit une impression si vive sur mon esprit, que je résolus de combattre ma passion, & de ne plus reparoître à ma fenêtre sans consulter si j'étois assez fort pour rendre ce combat; je le résolus, & pour commencer à me donner à moi-même des preuves de ma fermeté, je passai dans un autre appartement, où je restai dans les mêmes sentimens jusqu'au jour de la fête dont je ne pouvois me dispenser, après la parole que j'avois donnée au roi de m'y trouver.

Cette conduite m'attira un message auquel je je n'avois garde de m'attendre; le troisième jour un esclave inconnu se fit annoncer, & demanda de me remettre en main propre un billet dont il étoit chargé; il ne contenoit que quatre mots, les voici:

LETTRE DE CLÉMELIS.

« On est inquiète de ne plus vous voir; on sait

» que vous n'êtes point assez malade pour ne point » paroître; à quoi pourroit-on attribuer des em» pressemens suivis d'un si grand froid & d'une » conduite si extraordinaire? On voudroit bien » deviner tout cela, on n'ose, on craindroit d'ap» prendre des choses qui déplairoient, on vous est » trop redevable pour risquer de se brouiller avec » vous ». Adieu.

Cette lettre au lieu de me jeter dans le ravissement, ne fit qu'augmenter ma défiance, & redoubler mes embarras : mon premier mouvement fut de renvoyer l'esclave sans réponse, une réflexion politique m'arrêta; l'on doit une certaine considération aux femmes, à laquelle un homme bien élevé ne doit jamais manquer. Je mis la main à la plume, & j'écrivis ces mots :

LETTRE DE LAMEKIS.

« L'ON n'ose se flatter des bontés dont il est » question dans le message qu'on a reçu avec toute » la reconnoissance possible : cette conduite dont » on feint de se plaindre, est naturelle, & la suite » de réflexions judicieuses. On voudroit à son tour » savoir deviner, on seroit moins inquiet d'un dis» cours d'obligation auquel on ne comprend rien. » On seroit trop heureux encore d'y avoir donné » lieu, l'on s'en applaudiroit, mais on ne s'écarte-

» roit point par des sentimens déplacés, du respect
» dû à un souverain auquel on est aussi redevable
» qu'attaché ».

Le brouillon de ma lettre étoit bien plus intelligible, & se sentoit de mes préventions; mais avant que de l'envoyer, je jugeai à propos d'être plus obscur, & mon billet fit l'effet que j'en avois attendu. Clémelis me prouva par la sécheresse de ses regards, lorsque je me trouvai avec elle le jour de la fête donnée par le roi, combien elle étoit sensible à la manière cavalière avec laquelle j'avois répondu à sa lettre. Jusqu'à ce moment je m'étois cru fondé, je m'étois-même applaudi de ma fermeté; je ne l'aime plus, me disois-je, ma raison a percé le nuage, & m'a fait reprendre l'empire sur mes sens étonnés. Qu'osois-je dire! je n'avois jamais tant aimé, je ne tardai pas à m'en appercevoir.

La fête dura trois jours, & pendant ce tems, Clémelis me parut si belle, si sage & si mesurée, que je me reprochai d'avoir pu la soupçonner de manège & d'artifice. La candeur se manifestoit sur son visage adorable; dans toutes les occasions elle eut souvent des conférences avec le roi; je les suivis même dans un bosquet reculé, où sans témoin il étoit facile de juger de la vérité, ou du faux de mes préjugés; mais je ne remarquai rien qui pût les

assurer. Toutes les fois que l'Houcaïs lui parloit, les yeux de cette belle fille étoient baissés, & ses joues relevées d'un rouge annonçant l'innocence & la pudeur ; si elle sourioit, c'étoit avec des graces & une décence qui ne pouvoient être trop admirées.

Lorsque le cœur est blessé, les impressions bonnes ou mauvaises se succèdent rapidement : avant le troisième jour passé, j'étois revenu entièrement sur le compte de la belle Clémelis, & je m'étois déjà reproché mille fois d'avoir manqué des occasions aussi favorables que celles qu'offroit une fête où la liberté régnoit. Je résolus de chercher à réparer une conduite si blâmable ; l'Houcaïs m'en fournit les moyens, en me demandant si ma philosophie & mon indifférence étoient toujours montées sur le même ton : vous m'aviez assuré, me dit-il, que vous étiez plus raisonnable sur le compte des plaisirs ; cependant en vous examinant de près ces jours-ci, je vous ai trouvé rêveur, distrait & mélancolique, & comme un homme qui se livre par la seule complaisance. Mon dessein étoit de vous tenir parole sur un point dont je vous ai parlé chez vous ; mais vous m'avez paru si peu disposé à vous prêter à mes bonnes intentions, que j'en suis resté là. Le roi ajouta à ce discours, que j'étois bien peu curieux, après ce qu'il m'avoit dit : ou vous êtes le plus indifférent de tous les hommes, continua-t-il, ou vous êtes le plus dissi-

mulé; je ne vous passerai ni l'un ni l'autre, conclut-il, en riant, prenez-y garde, j'en ferai éclairci plutôt que vous ne pensez.

Je répondis assez naturellement à cette nouvelle attaque, & j'en profitai fort adroitement pour faire parler l'Houcaïs. Seigneur, je suis rêveur & distrait, j'en conviens, repris-je, mais qui ne ne le seroit pas, après le discours qu'il vous a plu de me tenir? Ma pénétration n'est point assez vive pour deviner des énigmes impénétrables. Depuis que j'ai l'usage de raison je vis sous vos loix, jamais je ne m'en suis écarté, & il ne m'en est rien arrivé d'important, que vous n'en ayez été pleinement informé. Comment donc aurois-je pu sauver la vie à une fille de la reine? & par quel endroit.....? Je vous interromps, repartit l'Houcaïs en souriant, votre excuse est légitime & mérite de la considération: suivez-moi, continua ce prince, je ne veux pas vous faire languir davantage, il est juste de vous éclaircir. En achevant ces mots, il me prit par la main, & me conduisit dans un salon, où la reine jouoit au cheval-fondu (1) avec ses femmes, & la tira en particulier avec Clémelis & une femme dont le regard me remua jusqu'au fond du cœur.

(1) Il n'y avoit que les princes à qui il fût permis de jouer ce beau jeu: & par une bonté toute royale il étoit permis au peuple d'y assister.

Lamékis me fait pitié, leur dit-il, j'avois résolu de lui taire le secret qui l'intéresse, jusqu'au tems convenu entre nous; mais ses inquiétudes & sa langueur m'ont décidé : je vous laisse, ajouta-t-il à la reine, je vais prendre votre place, & continuer votre jeu, comblez-le de la joie la plus pure. Après ces mots, il se retira, & la reine avec un souris gracieux me parla en ces termes :

Ne vous sentez-vous point ému, ô Lamékis, me dit-elle, en observant fixement mes regards? je n'ai qu'un mot à vous dire pour vous rendre le plus heureux des hommes. Je voudrois bien avant de m'expliquer, que la nature vous aidât à me deviner; vous avez devant vous une personne, bien chère, rappelez votre enfance & le jour fatal, où exposé sur la mer, vous perdîtes ce bien précieux. Ah! m'écriai-je, en fixant cette femme qui accompagnoit Clémelis, mes yeux s'ouvrent, mon cœur parle, je vois. . . ah ma mère!... je n'en pus dire davantage, mes genoux plièrent sous moi, je voulus me jeter dans les bras de Milkéa; c'étoit elle-même, le ciel me l'avoit conservée. Mais l'émotion dont je fus agité, m'en ôta la force : elle me serroit de toutes ses forces, m'appeloit du doux nom de fils, j'étois enfin au comble de la joie.

Cette scène fut bien vive & bien intéressante pour moi, la reine & Clémelis en étoient spectatrices, & sembloient partager cet évènement si pré-

cieux.

cieux. A peine eus-je exprimé mes premiers transports, que je demandai avec empressement des nouvelles de mon père : l'embarras & la tristesse qui parurent tout-à-coup sur le visage de Milkéa, m'éclaircirent entièrement sur son sort ; je cessai mes questions. Le silence succéda, & je pleurai aussi amèrement que si la chose eût été nouvelle pour moi, & qu'elle m'eût été apprise dans ce moment.

La reine interrompit ma douleur, en me représentant la soumission que nous devions tous aux décrets éternels. Votre illustre père a trop bien vécu, me dit-elle, pour ne pas être au comble de la gloire : le ciel demande aujourd'hui des actes de reconnoissance & non de douleur ; la faveur extrême qu'il vous accorde en vous rendant une mère chérie, doit faire cesser tout autre sentiment. Ces mots séchèrent mes pleurs, la vue d'une mère si respectable me combla en effet de plaisir & de joie, & je l'exprimai de nouveau par les plus tendres embrassemens.

Milkéa m'apprit alors l'histoire de mon illustre père, que j'ignorois entièrement, & me la rapporta telle que je vous l'ai contée, ô Sinoüis ! mais lorsqu'elle fut à l'article de notre exposition sur les eaux (1) & de l'effroyable extrémité où la faim nous avoit tous réduits, elle s'arrêta. C'est ici,

(1) *Voyez* la première partie.

s'écria-t-elle, en élevant les yeux au ciel, où les resſorts d'une providence ſuprême doivent être à jamais adorés. Tout périt de misère & de faim! je perds une fille chérie, mon illuſtre époux eſt à la veille de ſuccomber; Harouza paye le tribut à la nature; une mère barbare veut dévorer ſa propre fille; un enfant eſt prêt à périr; un inſtant plus tard il rentroit dans la nuit éternelle. Votre ſang, ô mon fils! lui rend la vie. Elle ſuce votre plaie, & cette nourriture affreuſe la conſerve. Ah! que me dites-vous, interrompis-je, en jetant des yeux étonnés ſur Clémelis, voilà donc l'énigme expliquée, & ces obligations dont le roi a bien voulu m'entretenir? Serois-je aſſez heureux, puiſque le ciel a bien voulu me faire l'inſtrument de ſa gloire, que ſon choix fût encore tombé ſur la perſonne du monde qui m'en paroît la plus digne? Cet embraſſement que ma reconnoiſſance autoriſe, interrompit Clémelis en rougiſſant, aſſure entièrement votre conjecture: ſans les ordres qui m'ont retenue juſqu'aujourd'hui, je me ſerois acquittée de cette obligation dès l'inſtant que j'ai appris que vous étiez mon libérateur

Ce diſcours & les graces qui l'accompagnèrent, firent reprendre à mon cœur toute ſa vivacité pour Clémelis, & détruiſirent toutes les idées conçues au ſujet de ſon intelligence avec le roi. Rien n'étoit plus naturel que les entrevues qu'ils avoient eues

ensemble, il m'étoit aisé de penser que je les avois occasionnées; d'ailleurs cette aimable personne n'avoit jamais quitté mon illustre mère; je venois de l'apprendre par l'histoire qui venoit de m'être rapportée: elle avoit remplacé ma sœur, & elle étoit regardée de Milkéa comme une fille chérie que le ciel lui avoit fait adopter: en moins d'un instant toutes ces réflexions se firent à la fois. A ce trouble dévorant dont j'étois agité depuis quelques jours, succéda dans mon cœur une joie pure & sensible; je la témoignai dans les termes les plus vifs; je fis plus, j'avouai tous les sentimens qui m'avoient été inspirés; la reine & ma mère les approuvèrent & m'assurèrent que l'Houcaïs étoit disposé à consentir à mon bonheur. La seule Clémelis se tut; mais son silence étoit favorable & doux: ciel que j'aurois été heureux, si j'avois su mettre à profit les faveurs dont le ciel me combla bientôt! Mais hélas! est-on né pour l'être dans la vie?

Le roi qui sut bientôt ma passion pour Clémelis, me fit d'obligeans reproches de la lui avoir cachée: vous saviez que je vous aime, me dit-il avec bonté, & que pouvant vous rendre heureux, il n'étoit pas possible de me refuser à tous vos desirs. Je n'eus garde de lui avouer les raisons qui m'en avoient empêché; il se contenta de celles auxquelles je recourus, & la fin de la conférence fut une déci-

sion formelle de nous unir au plutôt, Clémelis & moi, par de sacrés liens : en attendant le tems marqué il me fut permis de la voir à toutes les heures du jour.

Si les charmes de cette personne adorable m'avoient séduit dès le premier instant que j'avois eu lieu de les entrevoir, le brillant de son esprit, la douceur de son caractère achevèrent de me faire comprendre que j'allois être le plus fortuné de tous les hommes. En effet, ses grandes qualités étoient au-dessus de l'apologie qu'on en pouvoit faire. O ciel! qui auroit cru que ce qui devoit assurer mon bonheur, dût être la source dans la suite de notre séparation ? Mais permettez, ô Sinoüis, que j'éloigne encore quelque tems ce funeste moment, il doit être prévenu par des circonstances absolument nécessaires pour le mettre dans tout son jour, & pour me rendre, s'il se peut, moins condamnable : voilà l'effet de l'amour propre ; il met tout en usage pour s'empêcher d'être blâmé.

Boldéon avoit un fils qui partageoit avec son père les faveurs de l'Houcaïs ; il m'avoit prévenu de tant de bontés, & sa phisionomie étoit si douce & si flatteuse, que je n'avois pu m'empêcher de l'aimer & de répondre à une amitié dont je me trouvois fort honoré. Cependant quelle que fût ma prévention pour lui, je lui avois caché jusques-là ma passion pour Clémelis. Je crus devoir, dans l'occa-

ſion préſente, être le premier à lui apprendre un évènement qui alloit devenir public; il auroit eu lieu de me faire de juſtes reproches, & de douter d'une amitié dont je l'aſſurois tous les jours. Il me parut ſurpris de cet aveu, me parla des charmes de l'union conjugale, comme d'un joug peſant & pénible dont je me repentirois tôt ou tard : il ajouta que Clémelis étoit trop belle pour me rendre heureux. Vous l'aimez beaucoup, me dit-il, vous l'aimerez encore davantage après la poſſeſſion, la délicateſſe ſervira d'introduction à la jalouſie, & la jalouſie au malheur de vos jours. Les amans que ſa beauté lui attirera, vous tiendront toujours dans l'inquiétude; tant que la délicateſſe ſubſiſtera, cette inquiétude ne tombera que ſur vos rivaux; mais à peine la jalouſie y aura-t-elle ſuccédé, qu'elle changera cruellement d'objet; l'eſtime, la baſe du véritable bonheur s'évanouira; vous croirez votre épouſe capable de vous manquer dans les choſes les plus importantes, & dès que cette prévention aura lieu, vous vous rendrez mutuellement malheureux.

J'ai ſenti dans toute ſon étendue, la vérité de ces maximes, ô Sinoüis; mais ces préjugés cruels étoient bien moins enfantés par l'amitié que par la politique. Zélimon, c'étoit le nom de cet ami, avoit ſes raiſons pour me tenir ce diſcours, vous ne tarderez pas à en être pleinement convaincu.

Le retour de Boldéon du royaume des Amphi-

téocles, où il s'étoit rendu pour menager les intérêts de la reine, apporta des changemens bien flatteurs dans celui de l'Houcaïs. La reine étoit reconnue souveraine de ces climats par les brigues de ce ministre habile, & la conjuration qu'il avoit tramée pour cet effet avec les sujets qui étoient restés fidèles au parti de Nasildaé, avoit réussi au-delà même de ce qu'on en avoit attendu; la joie étoit générale, & les Abdalois la témoignoient par toutes les fêtes que l'usage a consacrées aux évènemens les plus heureux. J'en partageai les douceurs par l'union que je contractai avec Clémelis : l'Houcaïs, la reine & toute la cour assistèrent à ce mariage. Zélimon, le plus cher de mes amis alors, me servit d'Ab-sok-cor (1). L'épreuve ne fit qu'assurer mes préven-

* (1) Il est d'usage dans le royaume des Abdalles d'instruire une fille prête à entrer dans le lit nuptial, des devoirs qu'elle y doit remplir; & celui que l'époux choisit pour endoctriner sa future, répond, en son propre & privé nom, au mari de la virginité de celle qui lui est confiée.

La veille du jour de la cérémonie l'Ab-sok-cor, ou celui qui est chargé de la part du futur de l'instruction des devoirs conjugaux, se rend au coucher du soleil dans la maison de la vierge; il présente son pouvoir au père, à la mère, ou à ceux qui les représentent. Le pouvoir est une chemise du futur, sur laquelle est écrite, en caractères rouges, la procuration. Dès qu'elle a été lue avec des marques de considération, on fait venir la vierge, & on la remet à

tions, je me trouvai le lendemain le plus fortuné de tous les hommes.

Quelques mois se passèrent dans l'ivresse des plaisirs que cause une tendresse mutuelle. L'adorable Clemelis l'étoit toujours à mes yeux; la douceur de son caractère, ses façons séduisantes, tout m'enchantoit en elle; rien ne paroissoit capable d'altérer ma félicité. Mais que je connoissois peu le monde, ou pour mieux dire, que je me connoissois peu moi-même! Je sentis bientôt par une fatale expérience, que plus on se croit heureux, & plus on est à la veille de ne plus l'être; les révolutions de la vie, comme celles des saisons, se suc-

---

l'Ab-sok-cor; il s'enferme avec elle dans un appartement sans lumiere, usage modeste ordonné par la loi, pour ne point trop faire souffrir la pudeur. Là, sur un sofa étendu, la future écoute, sans qu'il lui soit permis de répondre, toutes les obligations que l'hymen va lui faire contracter. Après un sermon fort étendu sur la manière dont elle doit s'attirer les chastes embrassemens d'un époux, il lui demande si elle est pure; elle répond ordinairement oui, (& cela est de tous les pays) alors l'Ab-sok-cor s'écrie sans doute,...... & puis par réflexion, j'en doute; à quoi la vierge doit répondre : prouvez. Le chaste auteur de cette histoire n'en dit pas davantage. L'Ab-sok-cor, au lever du soleil, se retire, se rend chez le mari, l'embrasse & lui dit : l'enfant dort; à quoi le futur répond : allons donc le réveiller. Ensuite l'on va au temple où l'on consomme la cérémonie.

cèdent les unes aux autres ; c'eſt ce qui ne ſera bientôt que trop prouvé.

La reine qui brûloit du deſir de mettre la couronne des Amphitéocles ſur la tête d'un époux aimé le plus tendrement, ſollicitoit de jour en jour inſtamment d'en faire le voyage. L'Houcaïs enfin lui donna cette ſatisfaction ; les ordres du départ furent donnés. Clémelis fut nommée pour accompagner la reine ; pour moi je reſtai près du roi, qui ne devoit ſuivre que quelques jours après. Ce retard étoit un effet de politique, afin de donner le tems aux ſujets de la reine de la recevoir avec la ſolemnité requiſe en une pareille occaſion. Cette cruelle & petite ſéparation fut un préſage funeſte d'une plus grande, & la ſource terrible de tous mes égaremens.

A peine Clémelis fut-elle partie, qu'une inquiétude mortelle s'empara de mon eſprit. Ces rivaux que je n'avois point redoutés tant que je m'étois trouvé en place d'être témoin de leur empreſſement pour ma femme, me parurent alors inſupportables & dangereux ; j'avois beau chercher dans la ſageſſe de Clémelis un antidote certain contre le poiſon fatal qui ſe gliſſoit dans mon cœur, rien ne calmoit mes alarmes : peu-à-peu ces inquiétudes prirent un ſi grand empire ſur ma raiſon troublée, que je n'étois pas le maître d'en dérober les ſymptômes. Zélimon s'en apperçut. Eh bien, me dit-il

un jour après m'avoir considéré avec pitié, ne nous voilà-t-il pas dans l'état que je vous ai prédit? Vous êtes jaloux, vous périssez peu-à-peu, & si cela continue, cette humeur vous mettra aux portes du tombeau; je vois d'autant moins de remède au supplice dont vous êtes accablé, que la cause n'en est pas prête à cesser. Clémelis est jeune, ses charmes ne sont qu'à leur printems, les amans augmenteront de jour en jour, & par conséquent vos tourmens. Heureux, si dans le nombre de ses adorateurs il ne s'en trouve pas d'assez aimables, d'assez puissans, & qui plus est, d'assez constans dans leurs poursuites, pour ne pas vous mettre dans le cas de vous défier de la sagesse de celle qui fait la source de vos peines. C'est alors qu'elles viendroient à leur comble, rien ne seroit capable de les soulager.

Zélimon de jour en jour me tenoit de semblables propos: au lieu de me rassurer, il ne m'entretenoit que de l'inconstance & de la perfidie des femmes; sa morale étoit sans cesse empoisonnée des traits les plus odieux & des exemples les plus outrés; ils me frappoient quelquefois au point, que vingt fois je fus à la veille de partir secrètement, & d'aller moi-même vérifier mes ombrages; la seule honte me retenoit; hélas! pourquoi ne duroit-elle pas toujours?

Le tems fixé où l'Houcaïs devoit aller rejoindre la reine; étant arrivé, il se prépara à partir. Sa cour

étoit leste & brillante, chacun des courtisans à l'envi avoit grossi son cortège, & fait ses efforts pour faire honneur à son monarque puissant; le mien n'étoit pas l'un des moins apparens; j'ose même dire qu'après celui du roi il étoit le mieux ordonné; l'idée de me montrer à ma chère Clémelis avec des dehors qui pussent lui plaire & flatter sa vanité, n'avoit pas peu contribué aux soins que je m'étois donnés pour y réussir. La reine & toute sa cour devoient se trouver sur des tribunes à notre entrée; c'étoit un jour à se faire valoir; quand on aime, on cherche à plaire de plus en plus.

Mais le sort fatal me refusa la consolation après laquelle je soupirois depuis si long-tems; je tombai malade la veille du départ; sans les équipages qui étoient partis, & les couriers envoyés à la reine, l'Houcaïs, qui eut la bonté de me voir, m'assura qu'il auroit différé le voyage; mais l'inquiétude qu'il prévoyoit qu'un second courier auroit occasionnée à la reine, empêcha cette bonne volonté. Malgré le transport dont j'étois agité, je montrai toute la sensibilité due à ces témoignages d'une distinction si marquée. Hélas! pouvois-je prévoir que j'en serois bientôt si méconnoissant! Est-il possible, ô ciel! que notre raison tienne à de si foibles endroits, & qu'elle s'évanouisse au premier choc de nos funestes passions? Ma maladie dégé-

néra en langueur, & me laissa une si grande foiblesse, qu'il me fut impossible de me mettre en chemin. Si quelque chose fut capable de distraire la mélancolie qui me dévoroit, ce fut les lettres de Clémelis, où l'amour le plus sincère & le plus tendre étoit naturellement exprimé. Il sembloit que cette femme adorable prévît le sort dont j'étois menacé, ou qu'elle eût entrevu dans mon caractère cette pente cruelle que j'avois à la jalousie : elle me rendoit un compte fidèle des effets de sa beauté, badinoit sur ses conquêtes, tournoit en ridicule ses amans, & me mettoit enfin dans le cas de me faire rougir de mes soupçons ridicules & déplacés. Mais malgré des moyens si propres à me calmer, je ne me corrigeois point de mes défiances : Zélimon qui m'écrivoit aussi souvent que Clémelis, les entretenoit par des histoires anonymes, débitées avec tant d'art & de malignité, qu'elles me sembloient toujours signifier des choses qui avoient rapport à ma façon de penser; ma défiante jalousie s'occupoit incessamment de ces traits. J'attendois le retour de ma santé avec impatience, dans l'idée que je me faisois d'aller moi-même examiner ma Clémelis; j'imaginois à chaque instant des moyens différens pour sonder jusques dans le sein de ses secrets, & cette passion soupçonneuse me gagnoit à un tel point, que je ressentois ce qui s'appelle du plaisir, lorsque mon imagination échauffée, me

mettoit devant les yeux les preuves de mon deshonneur. L'égarement pouvoit-il être poussé plus loin? Oui sans doute, la passion me mena aux dernières extrémités, c'est ce qui sera rapporté dans son lieu.

J'ai dit que Clémelis m'écrivoit souvent. Cette exactitude sembloit servir de frein aux mouvemens impétueux dont j'étois sans cesse agité; mais que ne devins-je point, lorsque je fus sevré tout-à-coup d'une nourriture si nécessaire à ma situation présente? Je m'en figurai à la fois mille causes plus cruelles les unes que les autres; la moindre étoit que Clémelis ne m'aimoit plus, & qu'elle étoit si occupée de ses nouveaux sentimens, qu'elle en oublioit jusqu'à une politique bienséance; je suspendis cependant encore quelques jours mes extrêmes conjectures; un fonds d'estime & de vénération, qui me parloit sans cesse en sa faveur, m'empêchoit de me livrer aux fougues de la jalousie dont j'étois obsédé; je remettois de couriers en couriers à me déterminer sur le parti convenable en une pareille occasion; mais une lettre de Zélimon détermina mes idées: elle a trop de part aux évènemens qui suivront, pour ne pas vous la rapporter; d'ailleurs, elle servira à vous faire connoître le caractère de cet indigne ami: elle étoit conçue en ces termes:

LETTRE DE ZELIMON A LAMEKIS.

« JE vous mentirois, mon cher Lamékis, si je

» voulois vous insinuer que votre absence nous » plonge dans la tristesse & dans la douleur; rien » moins que cela. Jamais la cour n'a été plus bril- » lante, & jamais on n'a pris tant de plaisirs; ils se » succèdent tour à tour : ceux dont vous avez été » témoin, ne sont rien en comparaison des présens. » On dit à l'oreille que l'Houcaïs est amoureux, » & que les fêtes brillantes qu'il donne sans cesse, » ont un objet reconnoissant & digne de tant de » soins; mais je me tais, & ce silence est prudent. » Toutes nos femmes se portent à l'envi les unes » des autres aux plaisirs, & je n'en excepte aucune. » Jugez avec ces dispositions si l'amour languit? » Non, Lamékis; il échauffe de ses flammes » voluptueuses tous nos courtisans, l'on ne vit » plus ici que par lui.

» Le roi vous aime toujours beaucoup, il dit » souvent qu'il lui manque quelque chose, & c'est » vous qu'il désigne; vous devez avoir reçu avant » hier un courier de sa part; il est surpris, comme » tout le monde, de la continuation de votre mala- » die. S'il se trouve de l'indifférence dans quelques » cœurs, on ne les irrite pas. On vous desire, on » vous aime, & l'on sera comblé de votre retour; » pressez-le donc, pour moi, il ne peut rien m'arri- » ver de plus heureux ».

Cette lettre décida toutes mes irrésolutions;

ſans rien me dire de poſitif, ne me diſoit-elle pas tout? Je la relus cent fois, & plus j'en fis l'analyſe, & plus elle me perſuada que Clémelis m'étoit infidelle. Ce paſſage ſur-tout me plongeoit dans un abîme de penſées : l'on dit à l'oreille que l'Hocaïs eſt amoureux, & que les fêtes brillantes qu'il donne ſans ceſſe, ont un objet reconnoiſſant & digne de tant de ſoins; mais je me tais, & le ſilence eſt prudent. Que devois-je augurer de ce ſilence & de cette diſcrétion déplacée? Sans raiſonner davantage, je pris ma réſolution, malgré ma foibleſſe, je voulus partir, & je le fis incognito. En paſſant dans un village, où je fus obligé de relayer, & où je me repoſai quelques heures à cauſe de ma foibleſſe, j'appris qu'une femme de la cour en ſortoit accompagnée d'un ſeul homme qui alloit devant ſa chaiſe; je m'informai ſans deſſein de ſon nom, on ne put me le dire; mais on me la déſigna ſi belle, & le portait qu'on m'en fit, avoit tant de reſſemblance avec celui de Clémelis, que ſans la prévention où j'étois qu'elle ne pouvoit être ſortie de la cour, je n'aurois pas héſité à la reconnoître. Lorſque je fus arrivé, je me rendis ſecrètement chez Zélimon; il me fit attendre long-tems, & ne vint que bien avant dans la nuit; il recula deux pas en me trouvant dans ſon appartement, devint pâle, & parut interdit. Ah! Lamékis, me dit-il, que venez-vous faire ici? & d'où vient le myſtère

que vous affectez en y arrivant? Il auroit bien mieux valu que vous euffiez annoncé votre voyage quinze jours plutôt, & puis il fe tut, comme un homme qui fe repent d'en avoir trop dit. Je le preffai de s'expliquer, mais ce fut inutilement; il me défefpéra par fon filence, & j'en fus fi piqué, que je me retirai dans un appartement qui m'avoit été préparé, avec le parti pris de changer de logement dès qu'il feroit jour.

Quelque befoin que j'euffe de repos, il ne me fut pas poffible d'en prendre, j'étois à bout, je ne favois quelles conjectures tirer de la réception de Zélimon & de fes procédés. L'un & l'autre cachoient des myftères dont l'obfcurité faifoit mon fupplice. Que vouloit dire cette précaution d'annoncer mon voyage; il étoit donc dangereux de furprendre Clémelis O ciel! que l'incertitude eft cruelle lorfque le cœur eft agité par des endroits auffi fenfibles! J'étois au fupplice, & s'il avoit continué, je n'étois pas en état d'y pouvoir réfifter.

J'étois prêt à fortir de chez Zélimon, je donnois mes ordres à un affranchi pour me chercher une maifon où je puffes continuer à garder l'incognito, lorfque cet ami fatal entra dans mon appartement. J'étois fi piqué contre lui, que je continuai à me faire habiller, fans daigner répondre à un compliment ordinaire. Il ne me dit rien qu'au moment qu'on vint m'apprendre que mon loge-

ment étoit prêt, & que je me diſpoſai à ſortir. Que veut dire cette conduite, s'écria-t-il en me retenant? vous figurez-vous que je vous ſouffre ailleurs que chez moi? Je répondis à ce diſcours avec froideur, & je voulus ſortir. Non, me dit-il, je croyois vous obliger en gardant un ſilence convenable avec vous; mais puiſque vous prenez les choſes avec une prévention auſſi injuſte, je le romprai; remettez-vous au lit, Lamékis, continua Zélimon avec un air plus ouvert, votre ſituation le demande, là vous ſerez inſtruit de ce que votre imprudente curioſité vous force à ſavoir. L'idée de ſortir de mon incertitude, me rendit ma ſérénité; je fus docile à tout ce qu'il voulut, je me mis au lit, en effet j'en avois bien beſoin. Lorſque je fus en état de l'écouter, il ordonna à un eſclave de dire à ſa porte qu'il n'y étoit pour perſonne, & après cette précaution pour ne point être interrompu, il me parla en ces termes:



SEPTIÈME

SEPTIÈME PARTIE.

IL ne falloit pas moins pour me faire parler, ô Lamékis, que la crainte de perdre une amitié qui m'est chère, & dont je fais le plus grand cas. Souvenez-vous que vous me contraignez à rompre le silence, & que vous exigez une sincérité dont je tremble pour vous. Après ce préambule je commence; vous regretterez, mais trop tard un aveu qui va faire votre infortune. Plût au père de la lumière que je ne vous eusse jamais connu! Je ne me trouverois pas dans le cas de vous apprendre les choses les plus cruelles, votre trop tendre & trop crédule amour vous amène en ces lieux, vous venez en mari tendre & fidèle surprendre une épouse inconstante & volage, & lui donner sans doute des preuves d'un attachement qu'elle ne mérite pas. O malheureux Lamékis, que je vous plains! Clémelis est disparue depuis quelques jours, son voyage est un secret profond, à peine est-il permis de le pénétrer; n'est-ce pas même trop risquer de prétendre avoir trouvé le nœud d'une intrigue conduite avec toute la prudence & l'habileté possibles? Mais que dis-je! Ne m'en croyez pas, ce ne sont peut-être ici que des conjectures; il faudroit des preuves convaincantes, & je n'ai à vous rap-

porter que des soupçons; ils me séduisent peut-être; ce sera à vous d'en juger.

Ce début me fit tressaillir jusqu'au fond du cœur; mais je dévorai mon émotion par la crainte qu'elle ne me dérobât quelques circonstances de de mon malheur. Zélimon qui m'observoit, me voyant prêt à l'écouter reprit ainsi son discours.

Il y a quelques jours qu'étant enfermé avec le roi, auquel je rendois compte d'affaires importantes, je fus témoin de la réception d'un billet lu avec des marques d'embarras & d'émotion; je feignis de ne pas m'en appercevoir, & je continuai mon travail. Le porteur de cette lettre me parut être un des officiers de Clémelis; il attendoit les ordres de l'Houcaïs, & j'eus le tems de l'examiner. Plus je le considérai, & plus je me persuadai que je ne me trompois pas. Cette idée fit naître ma curiosité, votre épouse adorable avoit des occasions perpétuelles de voir l'Houcaïs chez la reine, & je ne pouvois m'empêcher d'être étonné qu'elle eût recours à des lettres pour lui faire part de choses indifférentes. J'observai adroitement si je pourrois éclaircir les soupçons d'une intelligence marquée depuis long-tems, & dont j'avois cependant rejeté l'idée jusques-là. Le roi me donna bientôt lieu de m'en convaincre; il conduisit l'officier de Clémelis dans un cabinet voisin, & oublia la lettre qu'il en venoit de recevoir, sur un marbre où il s'étoit appuyé

pour la lire; j'y jetai les yeux le plus promptement que je pus; le billet étoit ſigné de Clémelis, & en le parcourant, j'entrevis qu'il contenoit des mots d'amour, d'impatience & de voyages, qui ne me donnèrent pas lieu de douter qu'il s'agiſſoit d'un commerce réglé entre le prince & cette charmante femme. Le roi que j'entendis rentrer, m'empêcha de m'éclaircir davantage, & me fit remettre promptement à ma place; il parut quelque tems rêver profondément, enſuite il ſe remit à travailler. Je ne doutai pas que Clémis n'eût part à ce que je venois d'obſerver, & je ne tardai pas à en être parfaitement convaincu.

Environ une heure après ce qui venoit de ſe paſſer, j'entendis ſiffler (1) dans la ſerrure du petit cabinet, je voulus me lever pour épargner au ſouverain la peine d'aller ſavoir qui demandoit à y entrer; mais il m'ordonna de reſter & de continuer à travailler juſqu'à ſon retour; il ferma enſuite la porte après lui.

Cette précaution me ſembla ſuſpecte; je me rendis à cette porte, & au travers de la ſerrure j'examinai ſi je ne pourrois point parvenir à démêler

(1) Il n'y avoit que chez le roi où il fût permis de ſiffler. C'étoit la marque du plus profond reſpect; avant que d'avoir l'honneur de lui parler, il falloit le ſiffler, & c'étoit lui en demander permiſſion.

la personne qui étoit enfermée avec le roi : le hasard & mon industrie me servirent le plus heureusement du monde ; j'entrevis l'Houcaïs qui donnoit son genoux (1) à baiser à Clémelis : elle lui parla ensuite avec beaucoup d'action, & puis l'Houcaïs la prit & la conduisit plus loin ; quelque chose que je fîs pour en voir davantage je ne pus y réussir ; je tentai d'entr'ouvrir la porte le plus doucement qu'il me fût possible, mais elle étoit fermée en-dedans ; cette précaution me fit penser bien des choses : ô Lamékis, n'en auriez-vous pas pensé autant à ma place ? Mais on peut se tromper, je vous l'ai déjà dit, les apparences ne doivent pas être légèrement crues.

Je rêvois à toutes ces choses en plaignant en moi-même le sort fatal attaché à l'union conjugale, & en faisant en moi-même de bons sermens de ne jamais me mettre dans le cas que pareille chose m'arrivât. Lorsque la porte s'ouvrit, le roi me fit signe de me retirer. Il avoit un air d'émotion dont je ne pouvois pas deviner la cause ; j'obéis. Le même jour ce prince tint un conseil secret, à l'issue duquel il nous apprit qu'il feroit quelques jours sans nous voir, devant s'enfermer, assuroit-il, pour des affaires d'importance, avec son premier ministre.

(1) Faveur que les rois n'accordoient qu'aux princes de leur sang, ou à leur favori.

Tout le monde le crut, pour moi j'en doutai. Je pensai que cette conduite renfermoit un mystère, & qu'elle étoit une suite de son entrevue avec Clémelis. J'avois les yeux trop ouverts pour ne pas voir clair, & je compris bientôt que je ne m'étois pas trompé.

Je fus chez la reine à l'assemblée qui se tenoit toutes les après-dîner; quoique je dusse m'attendre à n'y pas rencontrer Clémelis, j'en fus aussi surpris que si je n'eusse eu aucun lieu de m'en défier; je m'informai adroitement de la cause de cette absence : on me répondit qu'elle étoit incommodée, & que la reine lui avoit défendu de sortir de son appartement, qu'elle ne fût entièrement rétablie. Ce prétexte m'a semblé d'autant plus singulier, ô Lamékis! qu'il semble que la reine en soit de moitié. Je n'ai pu rien comprendre à cette conduite, mes conjectures ont toujours varié jusqu'ici; en effet, sur quoi les asseoir? L'Houcaïs continue d'être absent, ne voit personne; Clémelis est enfermée, assure-t-on, dans son appartement; je n'ai rien de plus à vous dire. C'est à vous, ô Lamékis! à pénétrer, si vous pouvez, un mystère si obscur, pour moi je n'ose en dire davantage; mais qu'ai-je fait, n'en ai-je pas trop dit pour votre tranquillité? Mon imprudence en ce cas seroit extrême, & je m'en repentirois le reste de mes jours.

  A

Je fus assez maître de moi-même pour dérober à Zélimon une partie de la fureur dont j'étois transporté; pendant qu'il me plongeoit un poignard dans le sein par ses conjectures cruelles, je méditois la plus terrible vengeance; elle n'alloit pas moins qu'à faire périr les criminels auteurs de mon deshonneur. Ma réponse à Zélimon fut concise, je lui dis qu'après ce qu'il m'avoit rapporté, le seul parti qui me restoit, c'étoit de m'éloigner pour jamais. Le traître combattit par politique ce dessein supposé; mais que ses moyens pour me retenir, étoient exposés avec malignité! combien n'avois-je pas de compagnons de mon infortune, me disoit-il? la cour même n'en faisoit-elle pas voir un nombre considérable? Si quelques maris par brutalité plûtôt que par honneur avoient recourus à des partis violens, ajoutoit-il, qu'avoient produit les effets cruels de leur vengeance? La perte de leur fortune & le blâme universel: aux malheurs sans retour la patience est le seul remède; il y en a même qui les ont fait servir à monter au plus haut degré de fortune; & tout considéré, si ce parti n'est pas le plus estimable, du moins est-il le plus sûr & le moins dangereux. Je contins encore l'horreur que j'avois pour ces cruelles maximes, aussi bien que celle que me causoit sa présence; on ne peut aimer ceux qui nous portent des coups aussi sensibles; je pris en aversion

Zélimon, & dans la crainte de ne pouvoir la contenir, je prétextai ne pouvoir plus vivre dans des lieux où mon honneur étoit déchiré par d'aussi sensibles endroits. Il me demanda ce que je voulois devenir? Fuir à l'autre extrémité de la terre, supposai-je, rompre commerce avec tout le genre humain, & ne me remontrer jamais. Helas! je ne croyois pas dire si vrai; l'expérience m'a fait connoître que j'avois su prévoir tout ce qui m'est arrivé.

Au sortir de chez Zélimon, je fus me cacher dans la maison qui m'avoit été arrêtée, j'attendis là l'occasion favorable pour remplir le dessein de vengeance que j'avois conçu. Je voulois surprendre l'Houcaïs avec ma femme, & laver dans leur sang criminel les taches de mon déshonneur; mais je ne voulois rien risquer. Il n'étoit pas facile de s'introduire dans l'appartement de Clémelis, à cause qu'il n'étoit pas éloigné de celui de la reine, & selon les apparences, il devoit être confondu avec celui de ses autres femmes; il falloit s'introduire adroitement, & pour y parvenir reconnoître les lieux. J'étois encore si foible, que je désespérois quelquefois de venir à bout de mon dessein.

La fureur suppléa à la force; elle étoit d'autant plus redoutable, qu'elle raisonnoit & pesoit avec tranquillité l'importance des coups qu'elle vouloit

porter. Je me rendis à l'appartement de Clémelis déguisé en Bour-rouk (1), & j'avois fais prendre le même habit a un esclave dont je connoissois le zèle, la bravoure & la fidélité. Les appartemens des rois sont toujours ouverts, excepté aux heures indues; j'espérai, sous mon habillement respectable, m'introduire jusqu'à l'appartement de ma femme perfide, en faisant croire aux gens inquiets & curieux de la cause de mes informations, que j'avois des lettres de crédit à lui remettre, pour me protéger auprès de la reine, & qu'ignorant l'heure où je devois me présenter, je faisois les perquisitions requises en pareilles occasions.

Il fut heureux pour les coupables qu'ils ne se fussent pas trouvés sous ma main. Nous pénétrâmes jusques dans l'appartement de Clémelis : il y régnoit par tout une solitude qui me surprit; un seul cabinet vitré étoit fermé à clef; l'idée que j'eus qu'elle y étoit renfermée, (car un jaloux se persuade les choses les moins vraisemblables) me

(1) Bour-rouk, espèce d'hermites qui avoient la prérogative d'entrer par-tout, en criant ab-da-kak, qui signifie gloire au très-Haut. Ces personnages étoient vêtus d'une robe de fer-blanc, avoient une toque de cuir de Roussi, le visage teint de couleur de merde d'oison & des sandales d'osier, un sur-tout de peau de vache passée à l'urine de bouc, leur servoit de manteau & leur donnoit un air de majesté qui inspiroit beaucoup de respect.

fit desirer d'y entrer ; après beaucoup d'efforts pour y parvenir, nous enfonçâmes la porte. Tout étoit fait sans doute pour confirmer mes préventions, je reconnus à la lumière d'une bougie portée dans une lanterne sourde un portrait en porphire (1) de l'Houcaïs, qui alluma à un tel point ma fureur, que je le brisai en morceaux.

L'agitation que me causa cette expédition, à laquelle je prenois un singulier plaisir, me fit trouver mal ; je me jetai sur un sopha, à côté duquel étoit une table sur laquelle je m'appuyai. Mais ayant touché de la main quelque chose, qui fit du bruit, je fis approcher la lumière ; c'étoit un papier écrit, où étoit le brouillon d'une lettre, chose que je reconnus telle au nombre de ratures dont il étoit rempli, le caractère en étoit de Clémelis. Je lus, ou pour mieux dire, je déchiffrai avec emportement ce qui suit.

LETTRE DE CLÉMELIS.

« Si je vous aime, ingrat, en avez-vous

(1) La peinture n'étoit point en usage dans ce tems ; & l'on tiroit le portrait d'une façon très-singuliere. L'on avoit le secret de fondre le porphire ; lorsqu'il étoit liquide, on vous couvroit le visage d'un mastique avec lequel on attrapoit tous vos traits, ensuite on jetoit ce porphire fondu dans ce mastique réfroidi, ce qui rendoit un visage traits pour traits.

» jamais pu douter? A peine vous ai-je connu
» que mon cœur vous a été attaché par les liens
» les plus doux. Si je vous aime, hélas! il n'y a
» point d'inſtans dans ma vie qui ne vous ſoient
» conſacrés; je vous vois en tous lieux; je vous
» cherche par-tout, & je vous demande à tout ce
» que je vois; après cela demandez-moi ſi je
» vous aime »?

Que peut la prévention lorſqu'on eſt aveuglé par la jalouſie! Je frémis de rage à la vue d'une paſſion ſi légitimement exprimée. Je conſervai cette lettre comme une preuve de la juſtice de mon reſſentiment, & je me cachai dans ce même cabinet, dans l'eſpérance que la perfide viendroit tôt ou tard ſe livrer à ma juſte fureur.

Je me trompai, je paſſai la nuit & le jour ſuivant ſans que perſonne parût: mon étonnement fut ſans égal, je ne doutai pas que je ne fuſſe trahi; mais ce qui me confondoit, étoit de ſavoir par qui; je n'avois confié mon ſecret à perſonne; mon eſclave même ignoroit les raiſons qui m'avoient amené dans ces lieux; pour Zélimon, à moins qu'il ne s'entendît avec Clémelis, ce qui ne paroiſſoit pas naturel, perſonne ne pouvoit m'avoir découvert. Le réſultat de ces obſervations fut de penſer que ma femme étoit avec l'Houcaïs dans quelqu'une de ſes maiſons de campagne:

cela certain, il n'y avoit pas lieu de pouvoir me satisfaire, & encore moins de m'y acheminer sans risquer mon projet; je l'avois trop à cœur pour le rendre incertain, mon parti fut d'attendre. Je me tins caché dans une maison écartée jusqu'au retour de Clémelis; j'envoyois mon esclave tous les jours à la cour, afin d'en être informé sur le champ. La perfide, me disois-je, ne sera pas toujours dans les bras de son amant, elle reviendra tôt ou tard, ma vengeance la poursuit, il faudra bien qu'elle y succombe à la fin.

Huit jours étoient déjà passés sans avoir aucune nouvelle de Clémelis, je commençois à m'en impatienter & à prendre des mesures pour en faire une recherche nouvelle, lorsque l'esclave dont je me servois pour m'en rendre compte, arriva tout essouflé & la joie peinte dans les yeux. Je lui avois donné ordre de m'avertir dès que l'Houcaïs ou ma femme seroient de retour; il s'imaginoit sans doute, à cause de mes inquiétudes, dont il étoit souvent le témoin, que l'une & l'autre de ces choses me tenoient également à cœur. Il m'apprit que le roi venoit de paroître en public; j'en tressaillis de joie, selon mes préjugés, Clémelis ne devoit pas tarder de revenir à la cour. O trop funeste hasard!.... ma conjecture ne fut que trop juste, elle y revint dès le même soir.

A peine m'en fus-je assuré, que je me rendis au Palais, sous le déguisement dont j'ai parlé. Mais quelle fut ma surprise & ma douleur en approchant de l'appartement de Clémelis, de le voir environné d'une foule de monde, qui annonçoit qu'il s'y étoit passé des choses extraordinaires. Lorsque je m'en fus informé, je n'en fus pas surpris, j'aurois bien dû m'y attendre, & par conséquent les prévoir. Le cabinet de Clémelis que j'avois ouvert de force, & le buste du roi cassé, occasionnoient la rumeur. Ma femme qui n'en avoit pu pénétrer la cause, & qui en avoit été effrayée, s'étoit plainte de cette violence. Le roi en étoit averti, & s'étoit rendu lui-même dans cet appartement, afin d'être mieux au fait d'une aventure aussi singulière. On répandoit sourdement le bruit d'une conjuration secrète : aux évènemens les plus simples on attribue dans les cours les principes les plus importans.

Le roi resta plus de trois heures chez Clémelis, & en sortit avec un air distrait & rêveur. Je profitai de l'instant que la foule le suivoit, pour m'introduire dans l'appartement de ma femme; je me jetai dans le premier endroit où je pus me cacher : c'étoit une garde-robe, elle avoit une porte qui rendoit à la chambre à coucher de Clémelis; je la reconnus à travers de la serrure, pouvois-je être mieux placé?

J'attendois avec une impatience qui ne peut s'exprimer, que le calme de la nuit favorisât mon dessein. La zenguis à la main, & collé à la porte du cabinet, j'écoutois attentivement, afin de me glisser dans l'appartement de Clémelis quand le tems me paroîtroit favorable, lorsqu'un cri perçant m'émut & redoubla mon attention; la porte que j'avois entr'ouverte, me fit entendre ce qui y avoit donné lieu; un homme se trouvoit caché comme moi dans sa chambre, & avoit voulu se porter sans doute à quelque violence. Quelle fut ma surprise! c'étoit Zélimon, je l'appris aux premiers reproches de Clémelis; quel étoit son dessein? Jugez, ô Sinoüis, si je fus attentif; j'appris dans ce moment qu'il étoit un traître & le plus fourbe de tous les hommes, vous en allez juger.

Clémelis après l'avoir traité de tous les noms qu'il méritoit, lui dit avec une hauteur imposante de se retirer, ou qu'elle alloit le perdre: sans la considération extrême que j'ai pour votre père, ajouta-t-elle, le roi seroit informé dans le moment de votre extravagance.... Vous m'aimez, dites-vous? plaisante excuse, & beaux moyens pour me le persuader! Je vous avois cru jusqu'ici un homme raisonnable, mais je ne vous connoissois pas, vous avez sans doute perdu l'esprit, & le mieux qui pourroit vous arriver, seroit qu'on vous mît dans un lieu de sûreté; sortez, vous dis-je, & ne

me répliquez pas, vous devriez déjà m'avoir obéi.

Zélimon, au lieu de ſe retirer, demanda un moment d'entretien, non pour donner des couleurs, diſoit-il, à ſa faute, mais pour en obtenir le pardon par un ſervice important, d'où dépendoit le repos des jours de Clémelis. A peine voulut-elle l'entendre, mais mon nom qu'il prononça, la fit changer de conduite. Elle lui demanda avec empreſſement s'il ſavoit ce que j'étois devenu, & la raiſon pour laquelle il en étoit mieux informé qu'elle.

Cette queſtion embarraſſa Zélimon, tout préparé qu'il étoit à répondre, il ſe coupa dix fois; il débuta d'abord par dire que l'amour que j'avois pour une jeune phénicienne, étoit la cauſe de mon éloignement. Un inſtant après, que j'étois jaloux, & que ſans lui, je me ſerois porté aux dernières extrémités contr'elle : il n'avouoit pas que c'étoit lui qui m'avoit appris tout ce que je croyois. Ce que je conjecturai dans toutes ces choſes, fut qu'il étoit un fourbe, un séducteur, & que, comme tel, je devois m'en venger.

Il n'en fut pas de même de Clémelis; non-ſeulement elle crut tout ce qu'il lui plut de lui dire, mais même elle lui pardonna, pourvu, diſoit-elle, qu'il lui rendît un compte ſincère de mon intrigue avec la jeune maîtreſſe qu'il m'avoit ſuppoſée, &

qu'il lui aidât à me retrouver. Zélimon qui étoit le plus amoureux de tous les hommes, & qui se crut alors le plus heureux, me peignit avec les couleurs les plus noires, & détailla de moi des aventures aussi éloignées du vrai, qu'il étoit faux lui-même. Je n'y pus pas tenir davantage; j'entre tout-à-coup : malgré mon déguisement, Clémelis me reconnoît, elle me tend les bras, un coup de zenguis répond à des caresses que je crois supposées. Zélimon qui se voit convaincu de perfidie, veut en vain s'échapper, il demeure comme un terme, & reçoit la punition qu'il mérite.

A peine eus-je satisfait à une vengeance que je croyois légitime, qu'une réflexion cruelle vint en empoisonner la douceur. Si Clémelis étoit innocente, me dis-je, & que le traître que je viens de punir m'en eût imposé sur son compte comme il a fait sur le mien, ne serois-je pas le plus barbare & le plus cruel de tous les hommes? Cet égard enfanta mille remords. Je jetai les yeux sur l'infortunée Clémelis, la paleur de la mort couvroit son visage adorable, elle étoit tombée les bras étendus & dans la même situation qu'ils s'étoient présentés pour m'embrasser. Mes yeux se mouillèrent de pleurs à ce cruel aspect : ô ciel, m'écriai-je, qu'ai-je fait! Je n'en pus dire davantage, le sentiment du remords & de la douleur me saisit avec tant de force, que je m'évanouis.

Lorſque je revins de mon ſaiſiſſement, je me trouvai dans les chaînes & dans un cachot ténébreux, environné de gens qui faiſoient leurs efforts pour me faire revenir, & qui n'attendoient que ce moment pour me faire parler. A peine eus-je ouvert les yeux, qu'une voix s'écria, qu'on avertiſſe Boldéon. Je frémis; il devoit m'interroger ſans doute; qu'avois-je à lui répondre? Quelles preuves pouvois-je lui donner de mon déshonneur, pour excuſer les crimes qu'il m'avoit fait commettre? De ſimples conjectures, une lettre qui pouvoit s'interpréter différemment, les diſcours d'un traître qui n'étoit peut-être plus, ou qui ſauroit les nier avec autant d'impudence qu'il me les avoit tenus. Bien loin de me prévaloir de ces choſes, j'en eus horreur; j'aimois mieux mille fois périr ſur un échaffaut, que de chercher à me ſauver par l'aveu d'une hiſtoire ſi honteuſe; il me ſembloit que c'étoit être déshonoré doublement.

Boldéon ſurvint comme je ſongeois à ces triſtes choſes; je m'attendois à être accablé des reproches les plus cruels, je me trompai; s'il m'aborda avec un air triſte, il étoit mélé de douceur; il me demanda par quelle raiſon je m'étois porté à d'auſſi cruelles extrémités, & ce qu'avoit pu faire ſon fils pour s'attirer le traitement horrible dont je l'avois accablé. Je viens moins ici, me dit-il,

en

en pere qui doit solliciter votre supplice, qu'en juge qui cherche autant à l'excuser qu'à le punir. Le roi, tout irrité qu'il est contre vous, veut bien entrer dans le détail de votre justification; répondez-moi sans fard, votre sincérité trouvera peut-être grace : pour moi je ne puis me persuader que vous vous soyez porté à de tels excès de cruauté sans des raisons aussi extraordinaires que légitimes; parlez, je suis prêt à vous écouter.

Je persévérai à garder le silence : Boldéon qui en fut surpris, se servit de toute sa politique pour me faire changer de résolution; connoissant, après de vains efforts, que ces soins étoient inutiles, il se leva en m'avertissant sérieusement de changer de conduite, ou que je me mettrois dans le cas de périr indubitablement. Je ne répondis pas plus à ces menaces qu'aux promesses qu'il m'avoit faites un moment auparavant, & il me quitta en plaignant, disoit-il, mon aveuglement & le sort que je me préparois.

Une heure après, la porte de mon cachot s'ouvrit, on y ramenoit le malheureux esclave qui m'étoit attaché, il venoit d'essuyer la gil-gan-gis (1) & on

(1) La question : les peuples de ce pays la donnoient fort extraordinairement : on livroit celui qu'on vouloit faire parler, à quatre bourreaux qui épuisoient le patient à force de coups de fouets garnis de pointes de fer. Alors on lui faisoit

lui servit le repas conforme à ce supplice. A peine fut-il entré, qu'il se jeta à mes pieds & me supplia avec un torrent de larmes de lui épargner le second assaut auquel il alloit être livré, si je m'obstinois à ne rien déclarer. Si vous saviez, seigneur, me dit-il, tout ce que je viens de souffrir, vous auriez pitié de votre esclave infortuné; la mort la plus cruelle seroit préférable à de pareils tourmens. Je le plaignis intérieurement; mais ma résolution étoit prise. Je lui ordonnai sans répondre à sa prière, de me rendre compte de ce qui s'étoit passé depuis l'instant où j'avois perdu connoissance. Il m'apprit que les femmes de Clémelis ayant été éveillées au cri que Zélimon avoit fait quelques momens après le coup que je lui avois porté, elles étoient entrées suivies des gardes du palais, & avoient jeté des cris si effroyables à la vue du sang répandu, que le roi, la reine & toute la cour en avoient été éveillés, & étoient survenus en foule à l'appartement de Clémelis pour en apprendre la cause; que l'Houcaïs en avoit paru furieux, & avoit juré par son sacré ventre (1) de punir du dernier supplice, le coupable auteur de cette tragédie; qu'il avoit paru d'une surprise extrême,

servir la chère la plus exquise, & on le remettoit à ce supplice jusqu'à ce qu'il mourût entièrement.

(1) Serment si terrible pour les rois, qu'ils ne pouvoient y manquer qu'en se faisant faire la ponction.

en apprenant de Zélimon qui avoit repris connoiſſance, que j'étois le criminel contre lequel il venoit de jurer; que la reine non-ſeulement avoit approuvé ſon reſſentiment, mais confirmé le ſerment de l'Houcaïs de me perdre :

Qu'après ces choſes, on avoit examiné la bleſſure de Clémelis, & que les docteurs, d'une voix unanime, convenoient qu'elle ne pouvoit en réchapper ſans miracle; ce qui avoit redoublé l'indignation générale contre moi; que lui malheureux eſclave, ſur le refus d'avouer, avoit été condamné à la gil-gan-gis, où il perdroit la vie ſans miséricorde dans le tourment des quatre (1), ſi je n'avois pitié de ſon ſort malheureux.

Deux heures après ce détail, Boldéon reparut, il venoit ſavoir ma dernière réſolution; & ſur ma perſévérance à me taire, me déclara que j'étois condamné. Je reçus cet arrêt ſans parler, & avec une tranquillité qui le ſurprit.

Le ſouper ſervant d'introduction à la gil-gangis qu'on m'apporta vers le milieu de la nuit, ébranla ma conſtance; je ne pouvois me réſoudre à l'eſſuyer, il n'y avoit cependant point de miséricorde, il falloit parler ou être livré aux quatre avant deux heures; l'Houcaïs vouloit abſolument

(1) C'eſt-à-dire des quatre bourreaux prépoſés à lui donner la queſtion.

ſavoir les raiſons qui m'avoient porté à commettre les violences dont on a parlé. La gil-gan-gis en étoit un moyen qu'il croyoit infaillible; il l'avoit ordonnée, perſonne n'avoit oſé s'intéreſſer pour moi, tout étoit également irrité, que ſerois-je devenu, grand Vilkonhis, ſi tu n'avois pas eu pitié de ma misère!

Le Goulu-grand-gak (1) commençoit à m'ôter ma tunique pour me livrer enſuite aux quatre, lorſque le grand Tok-ha-dor ſe fit entendre. A ce ſon reſpectable, nous nous mîmes tous ventre à terre, juſqu'à ce que les crieurs publics euſſent publié la cauſe de cette annonce reſpectable; ils ne tardèrent pas à paſſer. L'Houcaïs & la reine alloient ſe faire faire la ponction pour ſe relever du ferment prononcé contre moi. J'en bénis Vilkonhis; le goulu-grand-gak me remit ma tunique, & l'on me reconduiſit dans mon cachot, juſqu'à ce qu'on m'eût déclaré le ſort qui m'étoit deſtiné.

Boldéon vint me trouver deux heures après: la ponction royale eſt faite, s'écria-t-il, & le roi dégagé de ſon ferment, m'envoye ici pour la der-

(1) Chef des bourreaux. Il avoit le privilège de deſhabiller les patiens, & lorſqu'ils mouroient, il avoit les émolumens de leurs peaux: on les paſſoit à l'urine, & elles ſe vendoient chèrement; elles ſervoient à faire des habits aux femmes de diſtinction.

nière fois; votre grace eſt accordée, à condition que vous déclarerez les vraies raiſons qui vous ont porté à vouloir faire périr la charmante Clémelis & mon malheureux fils. Malgré toutes celles qu'il me dit pour m'engager à répondre à ce deſir, je perſévérai à me taire. Il ſortit avec un air d'indignation, qui ne me laiſſa pas lieu de me flatter qu'on en reſteroit-là; en effet, quelques jours après on vint me chercher, on me fit faire une route fort longue, eſcorté d'une garde nombreuſe, & dès que nous fûmes aux bords de l'Océan, deux hommes me firent entrer dans une barque, prirent le large, m'enfermèrent dans un tonneau, & me jetèrent au milieu de la mer.

O ciel! que me dites-vous, interrompit Sinoüis? Voilà donc quel fut le fruit de cette ponction ſalutaire. Comment eſt-il poſſible que vous ſoyez échappé à un péril ſi éminent? J'allois répondre à cette exclamation en contant mon hiſtoire, lorſque je me ſentis frotter le corps par quelque choſe de froid & de gluant; je tournai la tête avec frayeur; un ſerpent beaucoup plus gros que moi, s'étoit coulé à mes côtés; ſa tête, ſon corps & ſa queue ſe replioient tour à tour. Mon inſtinct d'animal me fit connoître que c'étoit une femelle de l'eſpèce dont je paroiſſois, qui s'étoit laiſſé toucher de mes charmes monſtrueux. Je me retirai avec horreur, & me fourrai ſous une roche qui ſe trouva près de

moi; ma précaution fut vaine, la femelle amoureuse m'y suivit; lorsque je voulus en sortir, je me trouvai tellement entrelassé de son horrible corps, que je n'imaginois aucun moyen pour faire cesser un supplice si odieux.

A moi! Sinoüis, à moi! m'écriai-je, de toutes mes forces, délivrez-moi de la cruelle horreur qui m'environne. Eh! que puis-je, reprit-il tristement du haut d'une branche sèche, sur laquelle il s'étoit enfui & perché: avez-vous oublié mon impuissance & la rigueur de mon triste sort? Ah! vous m'abandonnez, continuai je, que ne tentez-vous au moins de me secourir? Ressemblerez-vous à ces amis trompeurs qui vous abandonnent dans les momens où ils pourroient vous être utiles? Sinoüis fut sans doute sensible à ces reproches, il descendit, sans trop savoir de quelle manière il m'obligeroit; il osa même s'approcher jusqu'à l'entrée de la crevasse du rocher; sa vue, toute triste qu'elle étoit, me rendit le courage, je fis un effort de fureur, il ne fut pas impuissant, puisqu'il me dégagea des liens dont j'étois environné. Je ne fus pas plutôt libre, que je sortis le plus promptement que je pus du trou fatal. Sinoüis qui ne me reconnut pas, & qui crut que c'étoit mon ennemie qui se pressoit de l'atteindre pour se délivrer des tristes cris qu'il faisoit de mon sort, s'envola sur la roche; la frayeur l'avoit saisi au point qu'il se laissa tomber dans

l'inſtant prècis où le ſerpent ſortoit pour me ſuivre. Heureux haſard! il me délivra de mon implacable femelle. A peine, Sinoüis l'eut-il touché (1) de ſon corps, qu'elle ſiffla trois fois, s'étendit, ouvrit la bouche, & expira à nos yeux.

Ce ſpectacle fut enchanteur pour moi, j'en ſifflai de joie à mon tour, Sinoüis en reprit courage. Je ſentis dans ce moment tout ce qu'avoit dû ſentir mon triſte ami, & au lieu d'en rire intérieurement comme j'avois fait, je jurai, ſi l'occaſion ſe retrouvoit, de faire périr l'ennemi de ſon repos.

Après nous être entretenus quelque tems ſur la rigueur de notre deſtinée, nous convînmes de choiſir un autre aſyle que celui où nous étions, juſqu'à ce qu'il plût au ciel de terminer nos malheurs. La nuit prochaine fut choiſie pour nous mettre en chemin, & mon deſſein que je communiquai à Sinoüis, étoit de me rendre en quelque habitation, & de tâcher adroitement de ſavoir le climat où nous nous trouvions, & la route qu'il falloit tenir pour retourner dans le royaume des Abdalles, où je voulois chercher cette femme divine, qui devoit nous rendre la première forme. Si Clémelis, me diſois-je, vit encore, je trouverai peut-être les moyens de jouir de ſon adorable préſence; une

(1) *Voyez* Pline dans le chapitre des ſerpens, page 135 chapitre IX.

lueur d'efpoir me faifoit quelquefois imaginer que ma vengeance avoit été injufte, & que ce feroit à elle à qui je devrois un jour le bonheur auquel j'afpirois.

En attendant l'heure décidée pour commencer le voyage projeté, Sinoüis me preffa de fatisfaire à la curiofité de favoir par quel miracle j'étois forti du tonneau ; je continuai de cette forte.

Le roulis du tonneau me tourmenta fi vivement, qu'un feu dévorant s'empara bientôt de mes fens ; j'invoquai mon créateur, & je lui fis un facrifice de la mort cruelle à laquelle je me voyois condamné. L'on dit qu'un rayon d'efpoir luit toujours dans notre ame en quelqu'extrémité qu'on fe voye réduit ; je ne l'éprouvai point dans cette occafion, je ne me flattai aucunement ; je me crus réellement perdu & rempli de cette terrible idée, je ne cherchai ma confolation que dans l'efpoir d'être bientôt anéanti, & de ne plus fouffrir.

L'on a beau fe croire fort, qu'on eft foible quand on voit la mort approcher ! Un accident qui arriva à mon tonneau, ébranla non-feulement une réfignation apparente, mais même me fit trembler du péril cruel que je courois. Je m'apperçus que l'eau entroit dans mon vaiffeau roulant, j'en treffaillis d'horreur, je cherchai avec empreffement à remédier à cette effroyable aventure, je découvris enfin après bien des recherches l'endroit fatal par où la mort entroit peu-à-peu ; c'étoit un trou, j'y mis le

doigt pour le boucher. A chaque flot, le mouvement du roulis me faisoit quitter prise; l'eau saisissoit ces momens, & entroit peu-à-peu; que pouvois-je alors pour ma conservation? O Vilkonhis, m'écriai-je avec fureur, pourquoi me fais-tu tant languir? achève ma perte, tu l'as jurée, je le vois; mais quel plaisir trouve-tu à me jeter dans le désespoir? Je ne te demande plus de grace que celle de me faire mourir dans le moment; serois-tu assez cruel pour me refuser?

J'achevois à peine ces mots, qu'une agitation cent fois plus forte que je ne puis l'exprimer; me fit penser que j'allois être exaucé. Il ne me fut pas difficile de démeler qu'une horrible tempête soulevoit les flots jusqu'aux nues, un gémissement affreux accompagnoit les secousses les plus violentes. O ciel! comment pus-je soutenir ces terribles instans? Il me sembloit que l'univers se bouleversoit; je croyois à chaque minute que toutes les planches de mon frêle vaisseau alloient s'enfoncer; le choc perpétuel des vagues faisoit le même effet sur mon tonneau que les coups redoublés des forgerons sur l'enclume. O Sinoüis! quel état étoit le mien? Il étoit incompréhensible; ce sont de ces situations indéfinissables, en vain m'efforcerois-je à vous la bien exprimer.

Cet état épouventable dura un tems considérable, encore quelques heures c'en étoit fait, les forces

commençoient à me manquer, je ne ſongeois plus au trou par lequel la mer étoit libre d'entrer, le tonneau ſe rempliſſoit inſenſiblement, il étoit preſqu'à moitié. Enfin j'allois périr par mille endroits, lorſqu'une ſecouſſe, plus terrible encore que toutes celles que j'avois eſſuyées, fracaſſa mon aſyle en mille pièces, & me mit en pleine eau. En vain, un reſte de courage, ou pour mieux dire, l'approche de la mort me firent-ils remuer les bras pour conſerver une vie contre laquelle tout s'acharnoit; il falloit couler à fond, le poids de mon propre corps m'entraînoit, déjà la mer entroit dans ma bouche & dans mes oreilles, quand, par un miracle, auquel je n'avois garde de m'attendre, je fus arraché au ſort qui me perſécutoit. Un oiſeau d'une groſſeur énorme m'enleva dans les airs; ſon vol rapide & la manière cruelle dont il me ſerroit, me firent ouvrir les yeux : ô ciel! d'un péril inévitable je paſſois dans un autre. J'étois au plus haut des cieux, il ſembloit que tous les élémens ſe fuſſent ligués contre moi; ô Sinouïs! ne vous laſſez-vous point de me voir en proie à des événemens ſi prodigieux? Nous ne ſommes pas cependant encore à la fin, à peine, pour ainſi-dire, ai-je commencé.

Après avoir traverſé un eſpace immenſe, l'oiſeau deſcendit tout-à-coup vers des rochers eſcarpés voiſins de la mer. Que l'homme eſt foible & extravagant! Je n'aurois pas couru moins de riſques,

en tombant dans la mer que ſur les rochers : cependant mon effroi fut terrible, à leur aſpect mes cheveux ſe dreſsèrent d'horreur à ce nouveau danger, je mourois mille fois avant que de mourir (1).

Mon ſupplice changea bientôt de nature, je ne m'attendois pas au genre de mort qui m'étoit deſtiné, il n'étoit pas moins que d'être avalé tout vif. L'oiſeau m'avoit enlevé pour ſervir de pâture à ſes petits, mais quels petits, Sinoüis! nos bœufs ne ſont pas plus grands. Ils battirent des aîles, & à l'approche de leur mère, leurs têtes ſortirent du nid avec un bec ouvert & un gazouillis de joie qui reſſembloit aux plaintes d'un lion rugiſſant. Voici donc le tombeau qui m'eſt préparé, m'écriai-je avec fureur, & en jetant des hurlemens affreux! Soit, mais je rougis pour le ciel d'une barbarie ſi manifeſte. Ces blaſphêmes vomis par le déſeſpoir effrayèrent ſans doute mon raviſſeur; juſques-là je n'avois pas ouvert la bouche, il n'étoit pas fait au langage des hommes, ou leurs cris avoient un aſcendant inconnu. Quoi qu'il en ſoit, à peine euſ-je parlé, que l'oiſeau me lâcha tout-à-coup; j'étois

(1) La mort eſt la moindre des douleurs auxquelles nous ſommes ſujets dans cette vie; il n'y a que les approches qui en ſont terribles, & l'idée de ce que deviendra l'ame après être ſortie de ſon corps.

au-dessus du nid, & je tombai rudement sur les petits qui se mirent à jeter de grands cris.

Je me fis moins de mal que j'aurois dû en attendre, les petits aiglons (car je n'ai jamais vu d'oiseau de cette espèce, & je n'ai point d'autre nom à leur donner) étoient si gras & si doux, que le duvet dont ils étoient abondamment couverts, me préserva du froissement auquel j'aurois été sujet sans cela. Au lieu de me dévorer, comme je le présumois, ils fermèrent leur bec, baissèrent la tête & me regardèrent avec des yeux qui me faisoient connoître qu'ils n'étoient point accoutumés à une pâture comme la mienne. La crainte d'être leur proie, me tint éveillé pendant quelque tems; mais enfin tant de lassitude essuyée, le froid que je perdois peu-à-peu par la chaleur de ces animaux, & la douceur avec laquelle j'étois couché, tout cela, dis-je, m'assoupit insensiblement; j'eus beau vouloir réfléchir au nouveau péril que je courois, prendre un parti & lutter contre le sommeil, il fallut succomber, je m'endormis, mais d'un sommeil aussi doux & aussi paisible que si j'eusse été couché dans le meilleur lit.

A mon réveil je me trouvai aussi frais que si je n'eusse point essuyé toutes les fatigues dont je viens de vous faire le détail. Les petits aiglons, en se remuant, m'avoient fait une place bien commode, j'étois coulé au fond du nid où j'étois à

mon aise. J'examinai de-là ma ſituation préſente, & je commençai à croire que le ciel ne m'avoit pas préſervé de tant de dangers horribles, pour me faire périr. Je repris courage & ſongeai aux moyens dont je devois uſer pour me retirer d'un aſyle qui n'en ſeroit plus un pour moi lorſque la mère des aiglons reparoîtroit : d'ailleurs, il falloit manger, je ne l'avois pas fait depuis long-tems, & je me trouvois extrêmement exténué.

Je m'occupois ſérieuſement de ces réflexions, lorſque le même bruit, qu'avoient fait les petits à mon approche, me fit penſer que leur mère revenoit. Je me cachai le mieux qu'il me fut poſſible pour ne point en être entrevu. En effet, je la vis à travers les petites buchettes qui ſervoient à la ſtructure du nid; je fus auſſi étonné & auſſi effrayé en la voyant, que ſi elle me fût apparue pour la première fois. Sa grandeur étoit énorme, elle portoit dans ſon bec un gros mouton, & lorſqu'elle fut ſur le nid, elle le dépeça, avec ſes ſerres, en petits morceaux qu'elle préſenta aux petits qui les dévorèrent en moins de rien.

Heureux effet d'une providence admirable! Un de ces morceaux échappa du bec d'un des aiglons, j'avois ſi faim, il avoit ſi bonne mine & me parut ſi propre, que j'en mangeai, il étoit d'un goût exquis : en vérité, Sinoüis, je n'ai jamais fait un repas de ſi bon appétit.

A peine les petits furent-ils repus, que la mère s'envola; je la fuivis des yeux, & lorfque je ne la vis plus, je paffai ma tête par une ouverture que je pratiquai entre les buchettes, & j'examinai les environs. Je treffaillis de la fituation où j'allois me trouver; le rocher fur lequel le nid étoit placé, étoit fait en aiguille & fi efcarpé & fi élevé de terre, qu'à moins de vouloir abfolument périr, il n'étoit pas poffible de fonger à le defcendre. La mer d'un côté baignoit le rocher, & il tenoit de l'autre à une chaîne de montagnes dont les cîmes fe confondoient dans les nues.

Cet examen me jeta dans une confternation fans égale; de quelque côté que je me tournaffe, je n'entrevoyois que le défefpoir & la mort; je me remis à murmurer contre ma deftinée, n'étoit-elle pas auffi bien horrible? La patience fe prend jufqu'à un certain point, mais elle dégénère à la fin en fureur.

Sur la fin du jour, lorfque je commençois à m'endormir, le gazouillis des aiglons m'apprit le retour de leur mère; je regardai à travers ma lucarne, deux oifeaux venoient de compagnie; lorfqu'ils furent à ma portée, je jugeai que le fecond étoit le père des aiglons; il avoit fur la tête une efpèce de couronne de toutes fortes de couleurs, étoit plus gros & fendoit l'air avec un vol plus majeftueux, & que j'aurois admiré en toute autre

occasion : ils apportoient l'un & l'autre de quoi manger. Le mâle tenoit dans ses serres une vache plus blanche que la neige, & la femelle, son veau; ils déposèrent le tout dans le nid, ils travaillèrent l'un & l'autre à qui mieux mieux à dépecer ces viandes. O miracle des decrets divins! je mourois de soif, ô Sinoüis, il étoit infaillible que la chaleur dont j'étois dévoré, auroit fait ce que tant de périls n'avoient pu faire. Le pis de la vache étoit plein de lait, sans doute que cet endroit n'étoit pas de la compétence des aiglons, il fut coupé entier & vint jusqu'à moi; il étoit rempli de lait, je le suçai avec une avidité extrême, il étancha abondamment ma soif, & le soulagement que j'en reçus fut si grand, que je me rendormis avec une douceur inexprimable.

Je passai quelques jours à mener une vie aussi extraordinaire qu'elle se puisse; j'avois beau rêver de quelle manière je pourrois sortir de cette prison bisarre, mon imagination ne m'offroit rien de satisfaisant; des réflexions plus cruelles les unes que les autres se succédoient tour à tour & n'aboutissoient enfin qu'à me convaincre de la nécessité où j'étois de ne rien espérer que du ciel.

Un jour que j'étois absorbé dans ces idées, j'entendis tout-à-coup des bruits & des hurlemens horribles, il sembloit qu'on ébranloit le nid, &

qu'il alloit être renversé; je frémis d'effroi, & je regardai à travers ma lucarne : deux oiséaux d'une espèce différente de celle de mes hôtes, & encore plus gros, attaquoient le nid avec une vigueur incroyable; il paroissoit qu'ils vouloient les en chasser & s'en emparer. Le choc étoit furieux, insensiblement nous avions du dessous, le mâle & la femelle, malgré leur courage, étoient déjà tout en sang, & n'avoient pu empêcher qu'un des aiglons n'eût été précipité du rocher en bas; sans ses aîles il n'étoit pas douteux qu'il ne se fût tué : mes hôtes jetoient des cris terribles en cédant peu-à-peu le terrein. La pitié & la reconnoissance m'émurent jusqu'au fond du cœur, je résolus de faire mes efforts pour empêcher la destruction d'un asyle où j'avois sauvé mes malheureux jours. De quelque manière que j'envisageasse les choses, il n'étoit pas moins vrai que je devois la vie à un des aigles. Ces considérations me firent arracher un gros bâton qui tenoit au nid; je sors à demi de mon asyle secret, je lève le bras, & le coup que je porte sur la tête à l'un des oiseaux ennemis, est si violent, que je lui fais sauter les deux yeux; la force lui manque, il lâche prise & se précipite du haut en bas. Son second effrayé, mais furieux, se lève sur ses deux pattes, étend les aîles, ouvre le bec & vient pour me punir de ma témérité & pour me dévorer; un second coup de mon

mon levier lui casse une patte & une aîle, (sa tête avoit esquivé le coup) il se traîne jusqu'à moi, le combat recommence, il y va de mes jours, je les défends avec fureur, & profite avec tant d'adresse de mes premiers avantages, que ne pouvant soutenir la fureur de mes coups, il s'envole & s'enfuit en jetant des hurlemens affreux.

Mes hôtes étonnés d'un secours auquel ils n'avoient garde de s'attendre, jetèrent les yeux sur moi, & semblèrent irrésolus du parti qu'ils avoient à prendre; le résultat de leur instinct fut de s'envoler. Le mâle suivit l'ennemi que je venois d'obliger à s'éloigner, & la femelle descendit vers la terre; je jugeai que la tendresse de mère la portoit à chercher ce qu'étoit devenu son aiglon; je ne me trompai pas, mais il me fut impossible d'être témoin de la manière dont elle le retrouva; outre que j'étois si élevé, qu'à peine pouvois-je discerner les objets, je la perdis de vue & mes regards se portèrent ailleurs.

J'entrevis dans les nues un spectacle qui m'auroit enchanté d'un autre lieu. L'aigle mâle avoit joint son adversaire, ils combattoient dans les airs, l'ennemi tout blessé qu'il étoit, se défendoit avec un courage qui rendit pendant quelque tems le combat incertain. Effet de cette reconnoissance qui intéresse pour ceux à qui l'on est redevable. Je tremblois que l'aigle ne fût vaincu, sans observer

le danger où son retour pouvoit me jeter, sans prévoir, dis-je, ce péril, je ressentis un mouvement de joie en voyant tomber l'adversaire. L'aigle s'abaissa pour le suivre & pour achever sans doute sa vengeance. Je n'en pus voir davantage, l'éloignement & la foiblesse de ma vue ne le permettoient plus.

Quelques instans après j'entendis le bruit du vol ordinaire de mes hôtes, je m'étois remis dans mon petit coin, & j'entrevis, par l'endroit ordinaire, l'aigle femelle qui rapportoit, entre ses serres, l'aiglon qui avoit été précipité; elle faisoit des cris lamentables de l'état où il étoit, il paroissoit tout fracassé. Le mâle, attiré par ses clameurs, reparut de son côté, & ils arrivèrent presqu'en même-tems; il se fit un concert affreux de hurlemens; le petit déposé sur le nid les occasionnoit; le mâle le regardoit tristement; sa patte étoit cassée, son col démis, & il sembloit n'en pouvoir plus. La femelle rangeoit les autres aiglons avec ses pattes, & sembloit, en accommodant le duvet, vouloir faire un lit commode au blessé. La nature est admirable dans toutes ses productions.

J'étois combattu entre le desir de soulager l'aiglon, & la crainte d'être mal payé de mon humanité. Sa triste mère faisoit tous ses efforts pour étancher le sang de la patte cassée, il ruisseloit & affoiblissoit peu-à-peu l'oiseau. Je ne pus tenir.

contre ce ſpectacle touchant, je ſortis la tête & les bras de mon trou, dans l'intention de ſoulager l'aiglon malade. A peine parus-je, que le mâle & la femelle ſe retirèrent, & ſe perchèrent ſur le bord du nid en étendant le col, en battant des aîles & en me regardant avec des yeux étonnés. Cette tranquillité me raſſura: j'arrachai un morceau de ma chemiſe, & quelques buchettes voiſines, j'eſſuyai la plaie, & la lavai avec mon urine, enſuite je remis les os dans leur ſituation convenable, & je fis de petites bandelettes dont je les ſerrai; je les environnai de buchettes pour contenir les os, afin qu'ils ne ſe déplaçaſſent point, & je les recouvris avec de nouvelles bandes, afin d'aſſurer les choſes de ſorte qu'elles puſſent reſter dans la ſituation où je les avois miſes.

Après avoir fait ces choſes, qui étoient regardées par les aigles avec un étonnement qui ne peut être défini, j'examinai s'il étoit poſſible de remettre le col au malheureux aiglon: par un bonheur inexprimable j'y réuſſis. A peine fut-il en place, que l'oiſeau ſoulagé ouvrit les yeux, battit les aîles, & demanda, avec ſon langage ordinaire, à manger. La mère accourut avec empreſſement, battit auſſi les aîles & marqua ſa joie par tous les ſignes qui lui étoient propres. Je m'étois retiré, elle appela le mâle, en ſon langage, comme pour lui faire admirer le miracle qui ſauvoit ſon petit; la fin

de tout cela fut de dépecer un morceau de viande, de le broyer dans leur bec & d'en donner tour-à-tour au petit; après quoi la mère le couva, & le mâle se percha sur le nid en alongeant le col & en regardant de tous les côtés.

J'étois dans le fond de mon asyle où j'observois toutes ces choses avec une consolation singulière. En effet, ne sembloit-il pas que la douceur de mes hôtes fût un heureux présage d'un avenir moins cruel?

L'aigle mâle après avoir cherché des yeux pendant long-tems, sortit de sa place, & fit le tour de son nid. Quels regards perçans! l'on auroit pu les comparer à ceux du père de la lumière, ils pénétroient par tout. J'eus beau les éviter, ils me fixèrent sans doute; mon aspect redoubla l'inquiétude du mâle, il se mit à gratter avec ses pattes, & rangea avec son bec tous les obstacles qui se trouvoient entre lui & moi. Je ne savois que penser de ce travail inquiet, la frayeur s'empara de moi : se pourroit-il, me disois-je intérieurement, après le service rendu à ces oiseaux, qu'ils fussent assez ingrats pour songer à me dévorer? Belle conséquence! comme si la raison leur eût été propre; comment osois-je exiger de la reconnoissance de ces bêtes, sachant qu'on a tant de peines à en trouver chez les hommes mêmes, dont les cœurs semblent les mieux faits? En vain

feroit-on des parallèles, l'homme y perdroit toujours.

Plus le travail de l'aigle l'approchoit de moi, & plus mon inquiétude augmentoit. Je ne crus pas devoir prendre d'autre parti que celui de me tenir sur mes gardes; je me saisis de mon bâton, mais à quoi bon tant de précautions? cet aimable animal ne me cherchoit que pour me témoigner sa gratitude. En effet, à peine fut-il libre de s'approcher, qu'il le fit avec un air timide qui me rassura; mais quelle fut ma surprise quand il fut près de moi, il baissa la tête jusqu'à terre, hérissa ses plumes, appuya son col sur mes genoux & soupira avec douleur. Je lui passai la main sur les plumes pour lui témoigner de l'amitié, je crus qu'il m'entendoit, & qu'il y répondoit, car il battoit doucement les aîles comme les petits oiseaux qui ont faim, à l'approche du manger. Mais je me trompois, une cause bien solide étoit le principe de tout ce que l'aigle venoit de faire; que la nature est admirable, & que ce qu'on appelle instinct, approche de la raison! L'oiseau étoit blessé, il avoit compris par ce que j'avois fait à son petit, que je pouvois le soulager, & il venoit chercher mon secours.

Je m'en apperçus en le flattant, je sentis quelque chose de mouillé, c'étoit du sang sortant d'une blessure faite au col. Je me gouvernai de la

même façon que j'avois fait dans le pansement de l'aiglon, j'y ajoutai de la charpie, j'en fis une tente & je bandai la plaie. Après l'avoir étuvée, je cherchai s'il y avoit encore quelqu'autre blessure; il y en avoit une légère sur la tête, elle ne me parut pas assez considérable pour y faire autre chose que la sucer. Tant que je travaillai après cet aimable animal, il ne se remua point; mais dès que je cessai, il se releva, me regarda fixément, battit des aîles & s'en retourna avec la même gravité qu'il s'étoit approché près de sa femelle, qui n'avoit cessé de me regarder pendant tout le tems que j'avois été occupé de son mâle; il sembloit qu'elle eût compris mon dessein par la conduite qu'elle tint bientôt après.

Le mâle & elle furent quelque tems en présence l'un de l'autre, ils se regardoient mutuellement, entr'ouvroient le bec, & il en sortoit un ramage singulier qui avoit l'air d'un raisonnement. Apres quelques minutes la femelle se leva, & vint me trouver avec la même démarche de son mâle. Je jugeai que des causes égales m'attiroient cette visite; en effet elle étoit blessée au jabot. Le pansement fut plus difficile, le coup de bec avoit emporté la chair, la plaie étoit large, & ce ne fut pas sans peine que je parvins à en étancher le sang; le reste de ma chemise y fut employé.

La femelle, après le soulagement que je lui donnai, fut retrouver son mâle, & de concert ils se mirent à dépecer un morceau de viande. Je n'avois garde d'imaginer quelle étoit leur intention : toutes les fois que j'y songe, je ne puis m'empêcher d'en rire. Croiriez-vous, ô Sinoüis! qu'ils m'apportèrent l'un & l'autre de cette viande dans leur bec? Je la pris avec la main, & j'en mangeai pour leur complaire; ils m'examinoient avec une attention extrême, & ils n'eurent pas plutôt connu que ce service m'étoit utile, qu'ils me rapportèrent d'autres viandes : il y en auroit eu pour faire repaître trente hommes comme moi. Je m'étois enhardi avec ces aimables animaux, je ramassai la chair qu'ils avoient mise à mes pieds; je me levai, & j'en fus porter aux aiglons; ils la reçurent de ma main avec autant de joie, que de la part de ceux dont ils tenoient le jour. Le mâle & la femelle me regardoient de tous leurs yeux, & me laissoient faire avec une complaisance qui prouvoit la justesse & la bonté de leur instinct.

La nuit qui survint, nous fit prendre à tous du repos. A peine fut-il jour, que l'aigle & la femelle nettoyèrent le nid, & c'est ce qui me réveilla; ils jetèrent en bas du rocher les ordures des petits, la viande & tout ce qui pouvoit nuire à la propreté. Quand les petits furent retournés

les uns après les autres, épluchés avec le bec & remis dans une place nouvelle, tout cela fait, le mâle & la femelle vinrent à moi, me firent ranger avec leur bec, remuèrent le duvet sur lequel j'étois, raccommodèrent les buchettes, les rendirent solides, & me laissèrent ensuite libre de m'arranger comme il me plairoit. A mon tour je travaillai à mon office nouveau de Chirurgien, je commençai par le petit aiglon; tout alloit à merveille, le col étoit parfaitement remis, & la patte n'avoit pas saigné davantage; la cuisse étoit un peu enflée, mais les extrémités me parurent en assez bon état pour juger que cette cure auroit un heureux succès.

Je pansai aussi le mâle & la femelle; tout alloit on ne peut pas mieux, & je ne pouvois m'empêcher d'en remercier le ciel. Après avoir satisfait à toutes ces choses, le mâle s'envola, & fut, comme je le vis bientôt après, songer aux besoins de la vie. La femelle resta, elle ne quittoit point l'aiglon blessé; elle passoit les jours entiers à l'éplucher & à le caresser en sa façon. Je n'étois pas oublié, & si j'avois eu des plumes, elle m'auroit fait la même grace; à ce défaut elle me mordilloit les mains & les doigts, & quelquefois elle me faisoit payer cher cette faveur, en me serrant un peu plus que je ne l'aurois desiré.

Quelque tems après le mâle revint chargé de

plusieurs sortes d'animaux d'une espèce qui m'étoit inconnue : la femelle & lui travaillèrent à les dépecer & à donner à manger à leurs petits. Pour moi devenu familier avec mes hôtes, je me mêlai de cet office, & ce qui étoit admirable, c'est que les aiglons recevoient avec plus de plaisir les morceaux de ma main, sur-tout le blessé, qui me témoignoit sa joie par des cris & un battement d'aîles perpétuel. Croiriez-vous, ô Sinoüis! que je pris en amitié ces animaux, au point que je ne m'ennuyois presque plus avec eux ? Il est vrai qu'un rêve que je fis, servit à me consoler & à me faire imaginer un moyen de sortir d'esclavage, aussi singulier qu'il étoit hardi. J'avois songé que l'aigle mâle me reportoit sur la terre de la même manière que j'en avois été enlevé. A mon réveil j'avois fait des réflexions à ce sujet, la chose ne me paroissoit pas impossible, il ne s'agissoit que de la hasarder ; les oiseaux étoient forts, & il étoit tout simple qu'ils me rendroient aisément cet office, pour peu que je fusse assez hardi pour m'y risquer.

Je fus huit jours à y songer; la soif affreuse que j'endurois, me faisoit souffrir le supplice le plus horrible; je dépérissois à vue d'œil : sans le sang de ces animaux apporté au nid que je suçois pour l'étancher, je serois mort de rage ou de fureur. Mais ce breuvage funeste, au lieu de me rafraî-

chir, m'échauffoit à l'excès; j'étois tout couvert de boutons, & je n'avois pas de peine à me persuader que si cela duroit plus long-tems, il falloit absolument me résoudre à mourir.

Après bien des combats entre la crainte & l'espérance, je pris mon parti, & résolus de profiter du premier voyage que le mâle feroit, pour m'attacher à ses pattes, & descendre à terre. J'étois devenu si familier avec lui, qu'il me laissoit faire tout ce que je voulois. Après avoir bien examiné le péril, je le trouvai moins grand que je me l'étois figuré. L'extrémité de ses pattes étoit si large, qu'elles pouvoient servir d'appui à mes pieds; & en embrassant comme un pilier, ses deux pattes, je n'avois pas à craindre de tomber; j'en fis l'expérience sur le champ; elles sembloient faites exprès pour me rendre cet office, & je jugeai que mon projet réussiroit infailliblement.

A peine eus-je pris mon parti, qu'un égard m'affligea; je m'étois attaché à ces animaux, & particulièrement à mon petit aiglon, au point, que l'idée de cette séparation m'attrista véritablement. Si je n'avois pas été pressé de la soif extrême qui me dévoroit, j'aurois attendu sûrement la guérison entière du petit aigle que j'avois affectionné; son attachement pour moi m'avoit fait imaginer que je pourrois un jour m'en servir pour voler dans les airs, & qu'il ne me seroit pas diffi-

cile de le dreſſer à m'y porter; il étoit jeune, il m'aimoit, & la choſe me paroiſſoit poſſible. Mais cette malheureuſe ſoif me décida ; il falloit boire ou périr; d'ailleurs, les alimens m'étoient contraires, je craignois de tomber tout-à-fait malade, ou de mourir; tout cela n'étoit-il pas bien naturel, & capable de me faire prendre mon parti?

Quelques jours auparavant, j'accoutumai l'aigle mâle à me ſouffrir ſur ſes pieds; & la veille de celui que j'avois réſolu de le ſuivre, je m'y tins tant qu'il fut au nid. Le lendemain, je ne le quittai pas; lorſqu'il voulut s'envoler pour aller à la quête ordinaire, il voulut ſe défaire de moi; mais je tins bon, & il s'envola. A peine la femelle ſe fut-elle apperçue de mon éloignement, qu'elle jetta un cri, & vint après nous. Il fut heureux que la grandeur des aîles de l'aigle qui me portoit me ſervît de paravent ; cette femelle alongeoit le bec, & vouloit m'arracher de ma place; mais je tenois bon. L'aigle mâle s'abbattit après un vol aſſez long, dans un bois, près d'une rivière qui couloit rapidement, où il fut boire. Je profitai de cet inſtant pour étancher ma ſoif ardente; je ſortis de ma place, je me mis à genoux, & mis la bouche dans l'eau. O ciel, quel plaiſir! J'avalois à longs traits cette boiſſon délicieuſe; le mâle & la femelle me conſidéroient avec une attention extrême, & s'embloient étonnés de ce que je faiſois

Je me trouvois si bien au bord de cette aimable rivière, que je ne songeois pas à en sortir; je me lavai le visage, les mains; & je trouvai tant de douceur à cet exercice, que je me deshabillai & m'y baignai. Je crus devoir aussi laver mes habits, ils avoient contracté un goût qui me déplaisoit; mais à peine fus-je deshabillé, que les aigles, témoins de toutes ces choses, s'éloignèrent & se mirent à hurler effroyablement; sans doute qu'ils crurent que mon habit étoit de mon être; & qu'en le dépouillant, je dépérissois. Mais ils furent bien plus étonnés, lorsqu'après avoir lavé mes habits, & les avoir étendus sur les cailloux pour les faire sécher, ils me virent dans la rivière jusqu'au col; leurs cris redoublèrent; ils volèrent au-dessus de ma tête, & sembloient vouloir me secourir & m'empêcher de périr. Je leur parlai comme je faisois dans le tems que j'étois avec eux, & ils parurent remis à ces signes donnés que j'étois encore existant. Je m'étois trop bien accoutumé avec eux, & les avois trop étudiés pour m'y méprendre; ces aimables animaux m'aimoient, & plus ils m'en donnoient des marques, & plus je souffrois d'être obligé de m'en séparer.

Mon dessein étoit d'attendre qu'ils s'éloignassent pour sortir de la rivière, j'avois trop lieu de craindre qu'ils ne voulussent se resaisir de moi; mais mon attente fut vaine; le mâle s'envola, mais la fe-

melle resta. Je démêlois dans ses manœuvres l'impatience qu'elle avoit de ne point me voir sortir de la rivière; tantôt elle voloit au-dessus de moi; une autre fois elle s'approchoit de mes habits, alongeoit le col, les considéroit, & puis elle revenoit au bord de l'eau où elle ne me perdoit pas de vue.

Quelque tems après, j'entendis un bruit dans les airs, qui m'anonça le retour du mâle: j'y levai les yeux; mais quel fut mon étonnement! Il étoit chargé de l'aiglon blessé, & me l'apportoit. O Sinoüis! Cette manœuvre m'attendrit; je jugeai avec raison, que ces aimables animaux avoient leur confiance en moi pour la guérison de leur cher petit. La mère étoit allée au-devant de lui, & revint de compagnie avec son mâle. Je ne pus tenir à ce spectacle, je sortis de l'eau; & après m'être habillé, je courus à mes chèrs hôtes qui s'étoient retirés comme la première fois lorsqu'ils m'avoient vu nud. Mais quelle fut leur joie, lorsqu'ils me revirent tels que je leur avois toujours paru; ils l'exprimèrent par des battemens d'aîles & des gazouillis qui ne finissoient point, ils m'environnèrent, me mordillèrent, & me donnèrent enfin tous les signes d'une véritable affection.

Après avoir répondu de mon mieux, & c'étoit ordinairement en leur grattant le col qu'ils me

tendoient en roupillant, je retournai vers la rivière, dans l'intention qu'ils m'y amenassent l'aiglon qu'il m'étoit impossible de porter, à cause de sa grosseur; ils comprirent sans doute mon idée, & m'y suivirent. Là, j'entrai deux pas dans l'eau, je lavai l'aiglon, & j'humectai sa patte blessée; je jugeai, au mouvement que firent ses serres après ce bain, que la patte étoit reprise, & effectivement le petit commença à s'appuyer dessus. Je le fis boire, & il y trouva tant de goût, qu'il ne pouvoit s'en lasser. Le père & la mère alongèrent le col, & regardoient tout ce que je faisois, avec beaucoup d'attention.

Tandis que je faisois à l'aiglon tout ce que j'imaginois propre à lui faire du bien, je méditois sur le parti que j'avois à prendre. S'il étoit possible, me disois-je, de me soustraire aux regards clair-voyans du père & de la mère de mon petit aiglon, & de me sauver avec lui, je m'en servirois pour voyager commodément, & pour me venger du barbare Houcaïs. Cette pensée délectoit mon imagination; mais comment m'y prendre? L'aiglon ne pouvoit pas encore marcher, ses aîles étoient trop foibles, & pour le porter, il n'y falloit pas songer. Pour ce qui regardoit le père & la mère, ils faisoient une garde si soigneuse, que je ne devois pas me flatter d'échapper à leurs pénétrans regards. Quand la femelle partoit, le mâle

restoit ; ensuite celui-ci étoit relevé par la première, & demeuroit près de moi jusqu'au retour de la femelle. La nuit étoit bien avancée, que ce manège duroit toujours ; je ne savois quel parti prendre, je me trouvois extrêmement embarrassé.

En promenant mes regards de tous les côtés, avec la distraction d'un homme incertain du parti qu'il a à prendre ; j'entrevis un arbre chargé de fruits, j'y courus, ils étoient délicieux, j'en mangai avec une avidité surprenante. Après ce repas charmant, mes yeux se portèrent sur un taillis qui étoit à ma droite ; son épaisseur me fit naître une idée : s'il m'étoit possible, me disois-je, de le gagner, & d'y attirer l'aiglon, il seroit impossible au père & à la mère, à cause de leur grosseur, d'y entrer ; je m'y cacherois, j'y éleverois le petit jusqu'à ce qu'il fût guéri, & en état de me porter, & ensuite je prendrois le parti qui me conviendroit. Ces idées ne me parurent point déplacées, je tentai de les mettre en exécution ; pour cet effet, je fus droit au taillis. Je ne sais si le mâle se défia de mon dessein, ou, si las d'attendre, il prit son parti ; quoi qu'il en soit, il s'approcha, me flatta de son bec, me prit entre ses serres, s'envola & me porta au nid, où il fut bientôt suivi de la mère & de l'aiglon.

Je m'en consolai par l'espoir que l'occasion d'en sortir se retrouveroit quand je le voudrois. Mais

je ne m'attendois pas à la ruse diabolique dont les aigles se servirent pour me retenir; elle est si surprenante que je n'y songe jamais sans un étonnement prodigieux. O Sinoüis, que l'instinct des animaux est parfait! Vous en allez voir une preuve bien sensible & bien convaincante, & qui ne s'imagineroit jamais.

Je m'étois si bien trouvé du plaisir que j'avois ressenti à la rivière, & le bain m'avoit si parfaitement rafraîchi, que dès que je fus dans le nid, je m'y endormis d'un profond sommeil; il fut si long & si ferme, que mes hôtes eurent le tems de faire un ouvrage le plus extraordinaire qu'on puisse imaginer. Croiriez-vous, ô Sinoüis! qu'en me réveillant je me trouvai enfermé comme dans une cage? Plus de mille branches, entrelassées les unes dans les autres, formoient un contour autour du nid, & l'enfermoient si exactement, qu'il n'étoit pas possible d'en sortir, & encore moins d'y entrer; le tout étoit construit avec tant de solidité, qu'il n'y avoit pas d'apparence de pouvoir arracher la moindre branche. J'ouvrois de grands yeux, & je restois immobile : les aigles étoient perchés sur une roche voisine, ils étendoient le col & m'examinoient avec beaucoup d'attention.

Un instant de réflexion calma les inquiétudes mortelles qui commençoient à s'élever dans mon cœur. J'ai pris patience jusqu'aujourd'hui, me disois-je,

disois-je, poussons-la jusqu'à ce que mon aiglon soit assez fort pour voler; il me connoît, il obéit à ma voix, dès qu'il sera en état de me porter, je trouverai le secret de forcer ma prison, & profiterai de l'absence des aigles; si l'instinct qui les a portés à prendre des précautions si positives, doit son principe à la crainte que je ne les quitte, ils ne seront pas si défians, & m'observeront par conséquent beaucoup moins.

Voilà de quel espoir je me flattois, & ce qui servit à ma consolation; mais si je ne pouvois revenir de la surprise où me jetoit ma situation présente, occasionnée par un raisonnement qu'il étoit impossible de refuser à ces animaux, elle fut bien plus grande à la connoissance qu'ils me donnèrent bientôt, que ce raisonnement étoit accompagné de mémoire, d'égard & de prévoyance.

Sur la fin du jour j'entrevis le mâle qui revenoit avec une grosse branche dans le bec, & qui étoit chargé de plusieurs autres; je crus d'abord que c'étoit pour assurer de plus en plus ma prison. Mais quel fut mon étonnement lorsque l'aigle me les apporta; ces branches étoient chargées de ce même fruit qu'il m'avoit vu manger si avidement; je reçus ce présent avec plaisir; malgré ma situation cruelle je ne pouvois m'empêcher d'être reconnoissant.

Cette attention ne se borna pas-là. La femelle qui étoit partie dès que son mâle avoit reparu,

revint quelque tems après avec une coquille d'une grandeur surprenante qu'elle tenoit dans ses serres. O Vilkonhis! fut-ce vous qui me fit ce nouveau présent? ou l'instinct de ces animaux est-il assez parfait pour les porter à ce point de raison? La grande coquille étoit pleine d'eau, & il y en avoit plus qu'il n'en falloit pour me désaltérer pendant plusieurs jours.

J'étois dans l'admiration extraordinaire de ces choses, lorsque les deux aigles jetèrent de grands cris, levèrent de force une branche que quatre hommes n'auroient pu ébranler, & se fourrèrent avec précipitation dans le nid. Je ne savois que penser d'un effroi si extraordinaire; il étoit cependant bien fondé, & ce qui suivit, m'apprit la cause des précautions extraordinaires qu'ils avoient prises, & auxquelles j'avois cru avoir part. Trois oiseaux de l'espèce de ceux dont j'ai parlé plus haut, parurent dans les airs; ils tiroient droit au nid, & fondirent dessus avec un bruit si épouvantable, que je crus que le nid en alloit être bouleversé.

Mes hôtes redoublèrent leurs cris alors, & se dressèrent sur leurs pattes avec l'air de résister de toute leur puissance à leurs ennemis. Sans l'heureuse précaution qu'ils avoient prise, nous étions tous perdus; les terribles oiseaux livroient le plus cruel combat. Je crus, dans cette extrémité, devoir faire mes efforts pour soutenir l'assaut; je pris mon

bâton, je m'en escrimai, & je ne portai point de coup qui ne fatiguât extrêmement nos ennemis; leurs pattes s'en ressentirent, & je leur donnai tant de coups, qu'ils furent obligés de combattre en volant; d'abord qu'ils appuyoient le pied sur les branches, je les obligeois à les quitter sur le champ, cela les fatiguoit, je m'en appercevois, & j'en augurois bien.

En effet, ils furent obligés de mettre un intervale à leurs attaques, ils ne pouvoient plus se soutenir, ils furent sur une roche voisine reprendre haleine. Pendant ce tems mes hôtes travaillèrent à raccommoder les branches qui avoient été déplacées. Je fus témoin de l'adresse avec laquelle ils les entrelaçoient. Le combat précédent & cet exercice paroissoient les avoir beaucoup fatigués, je le reconnus à leurs aîles, ils ne pouvoient plus les soutenir, & je m'étois apperçu que ce symptôme étoit une preuve de lassitude ou de maladie parmi eux.

Cependant la crainte qu'ils ne fussent pas en état de soutenir une seconde attaque, me fit imaginer de les faire boire pour les rafraîchir; je leur portai de l'eau dans le creux de ma main, & je ne leur en eus pas plutôt fait avaler, qu'ils vinrent à la coquille s'y désaltérer à longs traits; ils s'en trouvèrent si bien, qu'ils parurent aussi frais qu'avant le combat. Il ne manquoit que la parole à

ces animaux, leur inſtinct étoit parfait, il n'y avoit pas juſqu'aux aiglons qui ne donnaſſent des marques de courage & de ſentimens; ils avoient beaucoup aidé dans le combat, en donnant de grands coups de bec dans le ventre de l'ennemi commun; ils en avoient été fort incommodés, & cela n'avoit pas peu contribué à les faire retirer.

Cependant les oiſeaux ennemis ne s'étoient éloignés que pour reprendre haleine; ils revinrent bientôt à la charge. Leurs efforts prodigieux n'auroient cependant pas mieux réuſſi que la première fois, ſans un ſecours qui leur arriva. Deux autres oiſeaux de la même eſpèce ſurvinrent; pendant que les autres combattoient, ils arrachèrent, avec leurs terribles becs, les branches. Dans un inſtant le paſſage fut ouvert, alors le combat devint cruel; mes malheureux hôtes furent bientôt en ſang, & ſe défendirent vainement pendant un combat que toutes les plumes du monde ne pourroient rendre dignement. La valeur la plus engagée déploya toutes ſes fureurs. Me voyant inutile & incapable de ſecourir mes hôtes malheureux, je crus devoir ſonger à ma conſervation, ſans me flatter cependant d'y pouvoir réuſſir; je me coulai au fond du nid ſous les malheureux aiglons, & me couvris de tout ce qui m'environna, afin d'empêcher au moins que je ne viſſe en face la mort qui m'alloit moiſſonner.

Ce combat dura encore deux heures, après quoi les cris cefsèrent, & le calme ſuccéda. Je m'haſardai à lever les yeux & à regarder au haut du nid, je ne vis rien que mon aiglon ſeul couvert de ſang & de bleſſures, & le nid ou arraché ou emporté; j'haſardai à ſortir de ma place & à examiner de plus près le champ de bataille, il étoit couvert de ſang & de plumes; je jetai les yeux aux environs; quelle fut ma douleur, & pour bien dire, mon déſeſpoir, en voyant ſur la roche prochaine les corps de mes chers hôtes, que les oiſeaux ennemis dévoroient à mes yeux! O ciel! m'écriai-je tout éperdu, que vais-je devenir? qui aura ſoin de moi & de mon cher petit aiglon? Par quel miracle pourrai-je deſcendre de cette roche eſcarpée? Malgré les pleurs que je répandois abondamment, je prévis ce qui pouvoit arriver. Je ramaſſai le duvet, j'en couvris l'aiglon, afin que s'il arrivoit que les ennemis revinſſent, ils n'achevaſſent pas de lui ôter la vie. Je me recachai dans mon trou, où je reſtai juſqu'au jour ſuivant. Les cris de l'aiglon qui ſe plaignoit ſans doute ou de ſes bleſſures, ou de la faim, m'éveillèrent en ſurſaut; je me levai avec empreſſement pour jouir de la conſolation de voir ce cher animal. Hélas! en quel état le trouvai-je? Il avoit preſque perdu tout ſon ſang; ſes aîles traînantes, ſon bec ouvert & ſes yeux fermés dénotoient les approches de la mort; je l'appelai du

nom d'amitié, dont je me fervois ordinairement, il tourna foiblement la tête, & me regarda avec un air qui m'attendrit jufqu'aux larmes. Il étoit froid, je l'embraffai & fis mon poffible pour le réchauffer, je ne favois qu'imaginer pour le tirer de fa langueur.

Après l'avoir ferré long-tems dans mes bras & m'être apperçu qu'il revenoit peu-à-peu, je vifitai fes bleffûres; elles n'étoient pas dangereufes, je les lavai & les bandai le mieux qu'il me fut poffible; tout cela fait, je cherchai de quoi lui donner à manger, il me reftoit heureufement la moitié d'une vache & quelques morceaux qui avoient été dépecés, je les lui préfentai. Son plus grand mal étoit la faim : à peine eut-il fenti l'odeur de cette viande, qu'il battit les aîles de joie, & en mangea avec avidité; j'augurai bien de cet appétit, il me prouvoit qu'il n'y avoit point de caufes mortelles dans fa langueur. En effet, au bout de trois jours il reprit toutes fes forces, & ce qui me confola le plus, fut qu'il s'appuyoit fur la patte qu'il avoit eu caffée. Cet oifeau étoit d'une beauté parfaite, il avoit une couronne fur la tête comme fon père, fes aîles s'alongeoient à vue d'œil, & il paroiffoit qu'il ne feroit pas long-tems fans être en état de prendre l'effor & de fe promener dans les airs.

Dès le lendemain j'effayai de monter fur lui,

afin de l'y accoutumer insensiblement; & pour qu'il m'y souffrît avec plus de complaisance, je lui donnois de-là à manger, ce qui le rendoit souple & doux comme un mouton.

La provision de fruit que mes malheureux hôtes m'avoient apportée, me fut alors d'une grande consolation : je la ménageai si bien, que j'en eus jusqu'au jour de mon départ; il arriva quinze jours après, dans un moment où je m'y attendois le moins. Je m'étois mis, à mon ordinaire, sur le col de mon cher oiseau, lorsqu'il prit tout-à-coup son vol, & sortit de son nid; j'en fus d'abord effrayé à cause de l'irrégularité avec laquelle il fendoit les airs; tantôt il me portoit jusqu'aux nues, & un moment après il se laissoit descendre avec une pesanteur qui me faisoit frémir d'effroi. Mais je m'inquiétois sans fondement; mon aiglon ravi de se sentir en état d'aller tout seul, se laissoit emporter aux charmes de la liberté, il me le fit connoître par le tems qu'il resta dans le ciel; il ne s'en lassoit point; & ce ne fut qu'à l'entrée de la nuit qu'il descendit enfin sur le sommet d'une montagne.

Je mis pied à terre & la baisai : après tant d'infortunes pouvois-je espérer un pareil bonheur? Je remerciai, avec des larmes sincères, le grand Vilkonhis, à qui j'en étois redevable. En effet, le miracle étoit évident, & méritoit une reconnoissance & une admiration perpétuelles.

Si mes malheurs avoient été d'une nature à recevoir une consolation, j'en aurois eu une entiere alors, je me voyois libre après le plus cruel esclavage, je possédois en mon petit, (c'étoit le nom d'amitié que j'avois donné à mon aiglon; un trésor précieux, dont le zèle & l'affection pouvoient répondre à tous mes desirs. Le principal étoit de me venger de l'Houcaïs, & de savoir si Clémelis avoit eu part au supplice cruel auquel j'avois été condamné. Mon cher petit me devenoit d'une utilité extrême dans ce projet, & j'imaginois des moyens infaillibles pour y parvenir; il ne s'agissoit plus que de savoir le nom de la terre où j'étois, & de m'informer de la route qu'il falloit tenir pour arriver dans le royaume des Abdalles; la chose n'étoit pas bien difficile. Il me parut, en examinant les lieux, que j'étois aux environs d'une grande ville : là il m'étoit facile de m'instruire & de prendre ensuite toutes les mesures convenables pour remplir mon dessein.

Je cherchai dans un bois voisin un asyle pour y passer la nuit. Une ferme abandonnée sur la lisière de la forêt, me parut aussi sûre que commode; nous nous y arrangeâmes, mon petit & moi, le mieux qu'il nous fut possible; je me mis sous une de ses aîles pour y reposer, & j'y étois aussi doucement que dans un lit. La possession d'un bien entraîne une inquiétude naturelle; je fus long-tems

ſans repoſer, par la crainte qui me ſurvint de ce que je ferois de mon petit, tandis que je deſcendrois à la ville; je n'avois aucun lieu où je pus l'enfermer; j'avois reſolu de lui attacher une chaîne au pied pour en être ſûr dorénavant, mais je ne la tenois pas alors cette chaîne, & juſqu'à ce que j'en eus acquis une, je ne ſavois comment m'aſſurer de mon précieux oiſeau; il n'étoit pas naturel auſſi que je le conduiſiſſe avec moi à la ville, je me ſerois mis dans le cas de perdre le ſeul bien qui me reſtoit, & qui m'étoit bien cher, puiſqu'il étoit dû à la grandeur de mes ſouffrances. Une agitation extrême à ce ſujet, m'empêcha de fermer les yeux, & il étoit déjà grand jour que je n'étois pas encore décidé ſur les moyens dont je devois uſer dans cette délicate occaſion.

Après avoir preſſé de nouveau mon imagination, je me remis entièrement entre les bras de la providence; elle m'avoit ſi bien gouverné juſqu'alors, que je ne doutai pas qu'elle n'achevât ſon ouvrage. Je réſolus, en attendant, de me faire porter par mon petit ſur une haute tour que je découvrois; je montai ſur lui, & le flatant du col, & le pouſſant avec la main, je lui fis prendre ſon vol droit à la ville : elle me parut grande & fort peuplée; les places & les rues étoient remplies de monde ; leurs habillemens étoient ſi ſinguliers, que je jugeai par-là que j'étois bien éloigné du

royaume des Abdales. Cette idée m'affligea ; comment apprendre cette route que je voulois tenir, si ma langue différoit de la leur? Je descendis sur la tour en faisant cette réflexion. Je fus surpris, en jetant les yeux sur la ville, de la quantité de peuple qui m'examinoit; à chaque minute il augmentoit, vous eussiez dit un essain d'abeilles. Je jugeai que j'avois été apperçu dans les airs, & que la manière singulière dont j'étois arrivé sur la tour, étoit l'objet de cette admiration publique. Cela étoit tout simple; mais je ne m'attendois pas à ce qui arriva. Ces peuples superstitieux passèrent de cette admiration, au culte superstitieux; ils me prirent pour une divinité (1). Je ne pus en douter par leur conduite; les uns étendoient les bras, les autres rampoient à terre, & presque tous hurloient effroyablement. L'aiglon surpris de ces clameurs & de cette quantité de peuple, fut vingt fois à la veille de s'envoler de frayeur : sans cette docilité qu'il avoit pour

(1) Si les anciens avoient été assez heureux pour que cette histoire eût paru de leur tems, ils ne seroient pas tombés dans les ténèbres du paganisme : il est évident que ce passage dévoile bien des obscurités. L'allégorie de Jupiter, sur un aigle, n'est autre chose que cette aventure de Lamékis. Les Egyptiens qui le virent porté dans les cieux par son aiglon, le prirent, comme il est fort bien dit, pour une divinité; & c'est de-là qu'on a tiré toute la fable.

mes volontés, je n'aurois pu le retenir, il n'étoit pas accoutumé à voir si bonne compagnie; cependant il s'y habitua peu-à-peu.

Les habitans de cette grande ville ne s'en tinrent pas long-tems aux marques extérieures de la vénération qu'ils croyoient me devoir, ils s'empressèrent d'arriver à la tour sur laquelle j'étois, & dans un instant elle fut environnée d'une foule innombrable. Cette tour avoit un escalier extérieur fait en coquille de limaçon, fort large, par lequel une vingtaine de personnages, mis d'une façon singulière (1), portant des animaux en vie au bout d'un bâton, le montoient en sautant sur un pied & en chantant un air, dont le refrein répété à tous les instans, avoit quelque chose de merveilleux & de fou. A leur vue l'aiglon alongea le col, battit des aîles comme un petit à qui on va donner à manger, & puis vola tout d'un coup à cet escalier. Je ne savois quelle étoit son idée, mais j'en fus bientôt éclairci; il avoit faim sans doute, il voyoit au bout de ces bâtons des viandes auxquelles il étoit accoutumé, & crut qu'on venoit humainement lui porter à déjeûner; il se jeta sur un mouton porté par deux hommes, il le saisit & l'enleva en jetant un cri de joie & de faim.

---

(1) *Voyez* la descente de Sémiramis dans les Catacombes, première partie, page 75.

L'un de ceux qui portoient le bâton, ne voulut point le lâcher par superstition, & fut emporté avec son mouton. A cette vue un cri général jeté par le peuple, fit retentir tous les environs. En effet le spectacle étoit singulier, & devoit donner une grande idée de ma puissance, si j'étois regardé comme l'auteur de ce qui venoit de se passer.

L'aiglon fut se percher sur une autre tour à l'extrémité de la ville, où dès qu'il fut, il déchira en pièces le mouton. Le malheureux qui avoit été enlevé & qui avoit tenu bon, malgré la frayeur dont il devoit être saisi, ne fut pas plutôt à terre, qu'il se jeta à mes pieds en coignant son front sur la pierre & en me parlant un idiome (1) dur & barbare, que je jugeai être une prière fervente par les gestes (2) dont il accompagnoit chaque période. Il se tournoit de tems en tems vers mon petit, auquel il adressoit à son tour des paroles.

---

(1) Strabon prétend que c'étoit de l'hebreu, Scaliger assure cet idiome syriaque, pour moi, après bien des recherches, j'ai trouvé que ce n'étoit ni l'une ni l'autre de ces langues, & qu'il faut être fou pour s'arrêter à tout ce que disent les savans en pareille matière. Après vingt volumes lus, l'on est moins éclairé qu'on ne l'étoit auparavant.

(2) Les Égyptiens mettoient les doigts dans les oreilles, & tapoient du pied pour prier. Les Juifs ont retenu d'eux cette manière impatiente d'adresser leurs vœux au ciel.

Mais l'aiglon, sans s'en embarrasser, croquoit le mouton avec un appétit qui me faisoit songer au besoin que j'aurois bientôt de l'imiter.

J'aurois bien voulu pouvoir profiter de l'occasion favorable qui s'offroit pour entretenir le barbare; mais l'idée que j'avois de n'en être pas entendu, m'empêcha de lui adresser la parole: je l'examinois avec beaucoup d'attention, & je souffrois de l'erreur dans laquelle je le voyois; ses agitations me faisoient autant de pitié que l'état cruel où il se réduisoit par sa piété ridicule; son front étoit tout en sang à force de me donner des marques de son respect, & il n'étoit pas possible qu'il ne se cassât entièrement la tête, pour peu que cela eût duré plus long-tems

L'humanité dont je me suis toujours piqué, m'emut & me fit descendre de dessus mon petit. A peine l'inconnu me vit-il, qu'il se mit le ventre à terre, & se débattit comme un possédé. J'accourus à lui & fis mes efforts pour le relever, afin d'empêcher ces mouvemens convulsifs; je ne trouvai pas d'autres moyens que de le saisir de toutes mes forces par les cheveux. L'aiglon qui m'avoit observé, & qui crut sans doute que ce malheureux homme en vouloit à ma vie, accourut & lui donna vingt coups de bec qui lui auroient arraché mille vies s'il en avoit eu autant, & le jeta ensuite de la tour en bas. Si je fus au

défespoir de cette barbarie, je n'en jugeai pas moins que j'avois en cet animal un défenseur bien puissant, & qu'il falloit que son inclination pour moi fût bien grande. En effet, à peine eut-il précipité le barbare, qu'il vint à moi, me caressa en sa manière, en me passant son bec sur le visage, & en me le mordillant, & puis en se couchant comme pour m'inviter à remonter sur lui. Je le flattai & me rendis au desir qu'il exprimoit si intelligiblement. Dès qu'il me sentit sur lui, il battit les aîles de joie, & retourna dévorer le reste de son mouton avec autant de sang froid, que s'il ne se fût porté à aucune extrémité.

Cependant ce qui venoit de se passer, avoit occasionné une rumeur épouvantable parmi les habitans de la ville; ils ne nous avoient pas perdus de vue, & nous avoient suivis jusqu'à la tour; ils avoient jeté des clameurs horribles en voyant précipiter leur compatriote. Il paroissoit, à la manière dont ils s'étoient assemblés, qu'ils tenoient un grand conseil, autant que j'en pus juger du lieu où j'étois. Il se termina par une nouvelle ambassade, j'en frémis de frayeur pour les députés. En effet, à peine parurent une trentaine de ces barbares habillés comme celui qui avoit péri, que mon petit sortit de sa place, & voulut aller à eux. Je le retins par la tête & le flattai; il comprit sans doute ce que je voulois

lui dire, & s'arrêta tout court. Je continuai à le flatter, & fis un ſigne de la main aux députés montés ſur la tour, comme quand on veut renvoyer quelqu'un. Apparemment que ce ſigne ſignifioit tout le contraire parmi ces peuples. A peine l'eurent-ils entrevu, qu'ils ſe mirent tous à ſauter à pieds joints, & ſe proſternèrent à terre en ſe coignant la tête avec le même bruit & la même meſure que les marteaux de forgerons ſur une enclume. J'enrageois de ces marques cruelles & ridicules de reſpect; l'aiglon lui-même en paroiſſoit étonné, & ſembloit s'en amuſer. O ciel! m'écriai-je hautement, ſe peut il que les hommes créés par toi ſoient capables de tels égaremens?

A peine eus-je prononcé ces mots, que ces malheureux ſe mirent à faire la culbute, & à danſer ſur la tête. Pendant ce tems-là l'un d'eux, vieillard auſſi reſpectable par la blancheur de ſes cheveux, qu'il étoit extravagant par ſa danſe ſur un pied, m'adreſſa ces mots dans ma propre langue, dont je treſſaillis de plaiſir & d'horreur; de plaiſir, par la conſolation de pouvoir l'entretenir, & d'horreur, par les promeſſes affreuſes qu'il me faiſoit de verſer le ſang d'un nombre de victimes humaines, pour appaiſer, diſoit-il, mon courroux.

» Lan-douil-loc, (1) s'écria le vieillard (en » dansant toujours sur un pied) daigne écouter » nos timides voix. Depuis le lever de ton fils (2) » jusqu'à son coucher, nous t'adorons sans cesse; » ton temple est pur & tes filles perpétuellement » purifiées. Tu te montres aujourd'hui, que ta » présence nous comble des biens dont nous avons » besoin! Cent garçons des plus beaux & des » plus frais vont être sacrifiés sur ton autel, & » tant que tu paroîtras, on y en immolera le » même nombre tous les jours. Kat-ka-la (3) ».

Ma réponse fut simple : renvoyez ces peuples, lui dis-je, & restez. A peine eus-je prononcé ces mots, que le vieillard s'arracha un œil & me le présenta : je détournai la tête à cette horrible offrande, & le ministre la retira. Les autres personnages apportèrent un bassin de cristal, reçurent l'œil & l'emportèrent avec cérémonie, en sautant à pieds joints.

Lorsque je fus seul avec le vieillard, je commençai par ce qui m'intéressoit le plus, & lui demandai la route qu'il falloit tenir pour se rendre dans le royaume des Abdalles; mais au lieu de me

(1) Seigneur de toutes choses.
(2) Ils prenoient Lamékis pour le père du soleil.
(3) Miséricorde.

répondre,

répondre, il danſoit ſur ſa tête. J'enrageois, jamais vieillard ne fut plus extravagant & plus têtu; il n'étoit pas poſſible de le mettre à la raiſon, il ſautoit toujours.

Je pris le parti de le laiſſer faire & d'attendre que la laſſitude le contraignît à ceſſer de ſauter; mais ſa vigueur n'étoit pas à bout, il cabrioloit de mieux en mieux. L'aiglon, qui étoit jeune, trouva ſans doute cette manœuvre amuſante, & ſe mit auſſi à ſauter : je ne pus m'empêcher d'en rire, & d'en ſauter à mon tour.

Enfin ce maudit vieillard ſe laiſſa tomber à la renverſe; j'en bénis le ciel. Je puis donc enfin vous parler, lui dis-je? Puis-je eſpérer que vous me répondrez, & que vous m'apprendrez la route que je dois tenir pour me rendre dans le royaume des Abdalles? Lan-douil-loc, reprit le viellard, en pouvant à peine parler de fatigne, tu ſais tout, & tu me queſtionne! Si cela étoit, repris-je, je ne vous interrogerois pas : au nom de ce que vous avez de plus cher, répondez-moi. Soit, Lan-douil-loc, reprit-il, tu badines, mais qu'importe : le royaume des Abdalles eſt à ta gauche : en ſuis-je bien éloigné? A mille baldaillak (1). Quel eſt le nom

(1) Journées : elles étoient meſurées ſur la courſe d'un homme depuis le lever du ſoleil juſqu'à ſon coucher; ce qui alloit à environ vingt lieues.

de cette terre, continuai-je? L'Egypte, répondit le vieillard. A ces mots je tressaillis, c'étoit mon pays. Je demandai avec empressement le nom de la ville, & j'appris que c'étoit la capitale, séjour heureux où mon illustre père avoit donné des preuves de sa grandeur & de son héroïsme; sa réputation étoit toujours dans la plus haute estime, Sémiramis vivoit encore. Je conçus sur le champ le dessein de venger la mort de mon père, j'en avois une occasion favorable. Mon dessein avoit été de désabuser le viellard sur ma divinité prétendue; il étoit grand prêtre & successeur de Lamékis, je ne crus point offenser le ciel, en demeurant à ce sujet dans le silence & en me servant des moyens qui m'étoient donnés pour punir une reine criminelle. Après m'être instruit de tout ce qui pouvoit être propice à mon projet, je renvoyai le vieillard, avec ordre de m'amener Sémiramis, à laquelle je voulois, supposois-je, expliquer mes volontés suprêmes : à peine eus-je parlé que je fus obéi.

O ciel! se peut-il que l'âge occasionne de si prodigieux changemens! Cette reine dont la beauté suprême avoit été la source de tant de crimes, me parut un squelette vivant monstrueux : quatre viellards coîfés de têtes de bœufs la portoient sur un brancard en sautant à pieds joints. A sa vue, ma fureur s'alluma : reçois la punition de tous tes forfaits! m'écriois-je, tu vois le fils d'un père

illustre que tu as fait périr; Lamékis ne vit plus, mais le ciel m'a conservé pour venger ses manes irritées. En prononçant ces mots, je déchargeai vingt coups de bâtons sur la tête de Sémiramis, elle en fut assommée. L'aiglon qui m'observoit à son ordinaire, & dont l'instinct lut dans mes yeux mon indignation, acheva le supplice, il la dépeça en plusieurs morceaux, & si les prêtres de Sérapis (car c'étoient eux) ne se fussent enfuis aux premières marques de sa fureur, il n'y a pas lieu de douter qu'ils n'eussent été déchirés à leur tour.

J'avouerai sincèrement, ô Sinoüis, que cette vengeance eut pour moi des charmes, il me sembla qu'elle servoit de présage à une autre que je croyois aussi légitime. L'idée de Clémelis infidelle & séduite par Motacoa, ne me sortoit point de l'esprit; cependant avant de m'abandonner au transport qui me dominoit, je voulus être utile à ma patrie en faisant mes efforts pour la tirer de l'aveuglement où elle étoit au sujet de ses faux dieux. Toute la ville étoit assemblée dans une grande place au pied de la tour où toutes ces scènes venoient de se jouer. Le peuple paroissoit dans une consternation qui n'a point d'égale; je voulus, avant de le quitter, l'haranguer, le désabuser sur l'honneur qu'il me faisoit, de me prendre pour un dieu, & me servir de cette occasion pour l'engager

à quitter la superstition & à exiger un culte légitime & plus vrai. Dans cet esprit, je remontai sur l'aiglon, je le pressai doucement du genou, lui appuyant la main sur la tête (il entendoit ces signes) & je le fis descendre sur un dôme d'où je pouvois être entendu. Mon projet eut toute la réussite que j'en devois attendre. Le peuple, à mon arrivée, s'assembla de toutes parts, je demandai le grand-prêtre, il savoit ma langue, & il me servit de truchement.

A peine les peuples eurent-ils appris que j'étois le fils du grand-prêtre Lamékis, qu'ils témoignèrent leur joie, & me prêtèrent une grande attention. J'en profitai pour expliquer mes vues; je les remplis avec tant de bonheur, que sur la fin du jour, le culte de Sérapis & de toutes les fausses divinités fut anéanti; les preuves qui m'en furent données, ne me permirent pas d'en douter. Ils apportèrent toutes leurs idoles au milieu de la place, & les brulèrent avec des cris de joie qui me prouvèrent la sincérité de leur conversion.

Cependant, ces peuples m'avoient demandé une grace qui me jeta dans le dernier embarras, & qu'il étoit bien difficile de refuser. C'étoit celle de les instruire dans la nouvelle voie que je venois de leur tracer; ils me proposoient d'être leur grand-prêtre, de faire bâtir un temple au grand Vilkonhis,

& de leur enseigner ses loix. Au lieu de tout quitter pour répondre à un honneur aussi insigne & aussi flatteur, ma vengeance projetée m'occupoit tellement que je remis à un autre tems un ouvrage qui exigeoit le premier de mes soins. O Vilkonhis, tu m'en as puni, j'en souffre encore aujourd'hui, la suite de mes malheurs en est une preuve bien convaincante, il est juste que j'expie un aussi grand crime, & que j'en reçoive la punition avec une entière & respectueuse déférence.

Les Egyptiens parurent humiliés de ce que je ne restois pas avec eux, j'eus beau les assurer d'un prompt retour, ils se mirent à jeter des cris pitoyables & douloureux : l'aiglon en fut si ému, qu'il s'envola; je n'en fus point fâché, il m'épargna, par cette suite, bien des sujets d'attendrissement.

Je lui tournai la tête vers la gauche, & ne lui donnai du relâche qu'en passant au-dessus d'un bois où je vis des arbres chargés de fruits; la faim me pressoit; j'en cueillis, en mangeai & fus me désaltérer au bord d'un ruisseau. Des moutons qui paissoient dans les environs, servirent de pâture à mon petit, il en croqua un qui s'étoit écarté. Après nous être repus l'un & l'autre, nous nous remîmes en chemin, & nous fumes nous coucher sur un rocher dont la cime s'élevoit jusqu'aux nues.

Nous voyageâmes de cette manière pendant vingt jours, en tirant toujours sur la gauche, selon l'instruction qui m'avoit été donnée par le vieillard. Le vingt-unième, sur les midi, je reconnus la grande aiguille de la capitale du royaume des Abdalles, qui se voyoit de trente lieues à la ronde. Mon cœur s'émut à cet aspect & tressaillit de joie & puis de fureur; je fus passer la nuit dans une forêt prochaine, & la suivante je descendis dans un quartier écarté de cette ville si chère, chez un affranchi qui me devoit sa fortune, & sur lequel je croyois pouvoir compter.

J'en fus reçu effectivement avec des transports si vifs d'amitié & de plaisir, que je ne craignis point de lui faire part des raisons qui me ramenoient. Il ne pouvoit assez s'étonner que je fusse échappé au supplice auquel j'avois été condamné, & tiroit cette conséquence, après le récit de mes aventures, que le ciel ne s'étoit pas déclaré si hautement mon protecteur sans avoir des desseins bien grands & bien dignes d'admiration. J'appris de lui que l'Houcaïs étoit revenu du royaume des Amphitéocles, dans le sien, peu de tems après ma proscription. Pour le rapport qu'il me fit de Clémelis, il m'étonna, elle vivoit dans une retraite austère, ne voyoit plus personne, pas même la reine & ses plus intimes amis, & passoit ses plus

beaux jours dans une tristesse & dans une langueur continuelles.

J'appris encore que peu de tems après mon départ, l'Houcaïs, la reine & Boldéon avoient fait tous leurs efforts pour la porter à unir son sort avec celui de Zélimon, qui étoit réchappé de ses blessures; mais que cette épouse, encore trop chère à mon cœur, s'étoit déclarée hautement sur toutes les vues qu'on pourroit avoir sur elle, en protestant qu'elle ne seroit jamais à personne.

Je m'informai curieusement de quelle manière l'Houcaïs vivoit avec elle, & s'il n'étoit pas possible que cette retraite ne fût un prétexte habile pour se voir avec plus de liberté; l'affranchi m'assura le contraire, & pour ne me laisser, disoit-il, aucun doute à ce sujet, m'offrit de me faire cacher dans la maison de Clémelis pendant tout le tems qu'il me plairoit. La chose lui étoit facile, son frère en étoit l'économe, & avoit son logement disposé de sorte qu'il ne pouvoit entrer ni sortir personne de l'appartement de ma femme, sans qu'il s'en apperçût; l'occasion même étoit la plus favorable, l'économe étoit absent pour les affaires de sa maîtresse, l'affranchi, pendant ce tems, vaquoit à sa place aux affaires de la maison.

J'étois trop inquiet & trop jaloux pour laisser échapper un moyen si favorable; je témoignai à l'af-

franchi combien sa proposition étoit de mon goût, & combien je lui serois obligé de me mettre à même de me convaincre ou de m'assurer sur des soupçons trop légitimes; il me promit de m'introduire, la même nuit, dans l'appartement de son frère. Je me préparai à cette importante affaire, en me munissant d'un zenguis, afin de m'en servir une seconde fois, en cas que mes conjectures jalouses se vérifiassent; j'étois encore dans l'opinion que cette retraite cachoit ma honte & mon deshonneur, & que l'Houcaïs possédoit des biens dont la jouissance n'étoit due qu'à moi seul; je me fondai sur la manière affreuse & barbare dont il m'avoit éloigné de ses états, après tant de preuves d'amitié données précédemment. Je jugeai qu'il n'y avoit que l'amour & un amour inquiet & jaloux qui eût pu le porter à d'aussi cruelles extrémités. Les discours de ces jeunes gens dont j'ai parlé, la lettre trouvée, les entrevues secrètes du roi & de Clémelis & les rapports de Zélimon, tout cela me rouloit dans l'imagination, & entretenoit mes idées. Enfin les moyens m'étoient offerts pour éclaircir tous mes doutes, je les saisis avec une jalouse avidité.

Avant que de me rendre à l'appartement de Clémelis, j'enfermai l'aiglon dans une grande chambre, dont l'affranchi me donna la clef; je

lui avois attaché une chaîne au pied, & il étoit retenu de façon qu'il n'étoit pas possible de le perdre; je le recommandai à l'affranchi comme le seul bien qui me restoit, & il devoit avoir de lui un soin extrême; je l'avois prévenu sur la qualité des alimens qu'il falloit lui donner, & sur la manière dont il en devoit user avec cet animal, afin de ne point risquer à s'en faire dévorer.

Nous nous rendîmes vers le milieu de la nuit chez Clémelis, mon cœur battit en y entrant; son appartement étoit encore éclairé, je n'en témoignai rien devant l'affranchi, il me quitta en me promettant qu'il viendroit tous les jours dans la matinée pour y recevoir mes ordres. Mon premier soin fut de parcourir l'appartement, & d'en étudier bien les êtres, afin de pouvoir m'y conduire sans lumière, en cas que l'occasion l'exigeât.

Le lendemain j'examinai soigneusement les dehors; il n'y avoit qu'une cour qui me séparoit de Clémélis, mes croisées étoient vis-à-vis les siennes, le même corridor servoit aux deux appartemens, & de la fenêtre qui y donnoit, il ne pouvoit entrer ni sortir personne de chez mon adorable femme, que je ne m'en apperçusse. Je fus comblé de cette découverte, il me sembloit qu'elle assuroit absolument mon repos.

Dès qu'il fut jour, je me mis en embuscade

pour épier s'il ne fortoit perſonne de l'appartement; j'attendis plus de deux heures ſans que rien y parût, la porte s'ouvrit enfin, je reconnus Milkea, cette mère ſi reſpectable & que je chériſſois tant; cette vue m'arracha des larmes; elle étoit accompagnée d'une femme que je ſavois attachée à Clémelis; elle avoit l'air triſte, & ſon viſage étoit fort changé. Je ne doutai pas que les pleurs que j'avois dû lui cauſer par ma conduite & par l'idée que je n'étois plus, ne fuſſent la ſource de ce changement & de cette noire mélancolie; j'en ſoupirai & je la plaignis avec un véritable ſentiment de douleur & d'affection.

Mais ſi cet objet m'émut, que ne devins-je pas lorſque Clémelis parut! O Sinoüis, que ſa perſonne me toucha! ſa beauté s'étoit conſervée dans ſon éclat, mais ſa langueur me la rendit mille fois plus belle; ſon air étoit triſte & rêveur, elle vint ſe promener vis-à-vis de mes croiſées, s'aſſit ſur l'herbe d'un boulingrin en face; elle en arrachoit des brins avec diſtraction, & paroiſſoit rêver profondément: tantôt elle jetoit ſes beaux yeux au ciel, & ils me paroiſſoient alors mouillés de larmes; enſuite elle regardoit la terre, ſoupiroit, & j'entrevoyois, aux mouvemens de ſes lévres & à ſes geſtes contraints, qu'elle proféroit des plaintes douloureuſes. A peine reſpirois-je, je ne

perdois pas un de ses mouvemens, tout m'étoit cher & précieux, l'amour seul dominoit, j'en étois absorbé, & tant que je jouis de cette chère présence, je ne me trouvai pas capable de la moindre réflexion.

Milkea survint avec une autre fille que celle qui étoit sortie avec elle de l'appartement; elle avoit à la main un oiseau des Indes qui siffloit sur son doigt, & l'apportoit à Clémelis pour distraire, sans doute, sa profonde mélancolie. Tout est précieux quand on aime, les mouvemens de mon cœur & de mon visage avoient suivi précédemment tous ceux de Clémelis : elle sourit en recevant l'aimable oiseau; je souris avec elle, il fut caressé, il dissipa un moment sa rêverie; mais que cet intervalle fut court! Milkea & l'oiseau se présentoient vainement, Clémelis ne voyoit plus rien, ses pleurs avoient pris le dessus, & elle s'abandonnoit hautement au chagrin qui la dévoroit.

Un état si touchant m'attendrit, & me fit faire une réflexion. Il n'étoit pas vraisemblable que Clémelis fût aimée de l'Houcaïs, & qu'il payât sa tendresse de rigueur; elle étoit trop digne d'être aimée, pour qu'une passion réciproque fût la source de la fatale situation à laquelle elle étoit en proie. Ces douleurs, si bien

exprimées & si peu suspectes, ne pouvoient prendre leur source que dans un amour ingrat, ou pas assez reconnu; Clémelis étoit trop aimable pour se trouver dans ce cas. Que pouvoit-on donc augurer des pleurs qu'elle versoit ? Sans mes préventions cruelles, n'avois-je pas bien lieu de me flatter?

La nuit suivante, je me glissai adroitement près de ses fenêtres, & là je fus témoin des mêmes marques de douleur. Trois jours entiers d'examen ne servirent qu'à me prouver combien Clémelis étoit innocente, & combien j'étois criminel. Je commençois à me guérir entièrement d'une jalousie que je ne voyois appuyée d'aucune vraisemblance; déjà je desirois de la surprendre, de m'éclaircir de mes soupçons, & de lui rendre ensuite toute ma tendresse; j'en avois prévenu l'affranchi le même jour; il applaudit à mon dessein, mais j'aurois été trop heureux. Un hazard malheureux renversa ces projets favorables, & me rendit tous mes anciens préjugés. O ciel! je n'y puis encore songer sans en frémir de fureur. Mettez-vous à ma place, O Sinoüis! & vous conviendrez qu'elle étoit légitime. Prévenu des mouvemens dont je viens de vous entretenir, je sortois la quatrième nuit de mon appartement, dans l'intention de

frapper doucement aux fenêtres de Clémelis, & après m'être fait reconnoître, de lui demander une audience secrète pour m'expliquer avec elle, lorsqu'en ouvrant la porte de l'appartement, j'entrevis quelqu'un qui s'introduisoit dans celui de ma femme; je demeurai interdit; malgré l'obscurité de la nuit, j'avois fort bien démêlé que c'étoit un homme, & à ses habits, qu'il n'étoit pas du commun; je ne doutai pas que ce ne fût le Roi, il n'y avoit dans cette maison d'autre homme que moi. Outre que l'affranchi m'en avoit averti, mon propre examen m'en avoit convaincu. Quel autre auroit été s'introduire à une telle heure dans cette maison, qu'un prince puissant, ou un amant privilégié? L'un & l'autre m'étoient égals. Je résolus pour le coup de prendre si bien mes mesures, que les coupables n'échapperoient plus à ma juste vengeance; il ne s'agissoit que d'épier le moment où la porte s'ouvriroit; il y avoit apparence que l'amant se retireroit avant que le jour parût. L'attente n'étoit pas longue; je me mis à côté de la porte, le poignard à la main, & mon dessein étoit, après en avoir frappé mon rival, de pénétrer jusques dans l'appartement de Clémelis, & de la sacrifier à la fureur de mon ressentiment.

Plus l'inconnu tarda à paroître, & plus Clé-

melis me parut coupable; l'intelligence étoit trop bien prouvée, pour que mon cœur osât prendre le parti de l'infidelle, & il étoit presque jour, que rien ne paroissoit; j'étois dans une agitation horrible; une sueur froide me couvroit le front; & moi qui voulois frapper, à peine pouvois-je me soutenir.

Enfin la porte fatale s'ouvrit; que vois-je? Clémelis appuyée sur le même homme; je pressai si fort ma vengeance, que le poignard glissa sur celui que je prenois pour mon rival, un second coup l'étendit à mes pieds; ma fureur étoit au comble, j'avois reconnu Clémelis, elle reconduisoit l'inconnu, & se séparoit de lui avec une douceur qui ne laissa plus de doutes à mes soupçons. Trois coups de zenguis, portés avec une jalouse fureur, me parurent suffisans pour lui arracher une vie criminelle. Après cette punition que je croyois on ne peut pas plus légitime, je m'enfuis chez l'affranchi; j'avois la clef des deux maisons, je sortis de l'une, & je rentrai dans l'autre sans aucun empêchement.

J'étois plongé dans un trouble si affreux, que je ne sogeai point à mon cher aiglon, il falloit pour cet effet que je fusse bien agité, car je savois combien cet animal aimable souffroit de mon absence, l'affranchi m'avoit rapporté qu'il

étoit d'une triſteſſe extrême, & qu'il ne vouloit plus manger. J'avois réſolu à cette nouvelle de revenir exprès le voir, pour cet inſtant, je n'y ſongeai nullement, je n'étois rempli que de ce qui venoit de ſe paſſer; mais ſi mon honneur me sembloit ſatisfait, mon cœur ne l'étoit pas. Malgré tant de ſujets de haine & de mépris, contre Clémelis, je n'avois jamais ceſſé un inſtant de l'aimer. Selon l'état ſecret de mon ame que mes cruelles réflexions développoient, je prévoyois trop que cet amour ne ſeroit terminé qu'au tombeau.

J'étois plongé dans un abîme de regrets, de remords & de ſoucis les plus ameres, lorſqu'on frappa à la porte à coups redoublés, j'en fus ſaiſi ſecrètement. Ah! Sans doute, me dis-je à moi-même, qu'on en veut à ma liberté, & qu'on va me punir une ſeconde fois de la récidive de mes crimes. Cette idée fit une impreſſion ſi vive ſur moi, & celle de la barbarie dont on avoit uſé dans le premier ſupplice, m'émut au point que je courus à la chambre où étoit renfermé l'aiglon, avec le projet de le détacher, d'ouvrir les fenêtres, & de me ſauver avec lui.

Ce cher animal ne m'eut pas plutôt entrevu, qu'il jeta des cris de joie, battit des aîles, & me donna toutes les preuves du contentement

le plus parfait; j'attendis à l'en remercier dans un tems plus commode. J'entendois un bruit épouvantable & les clameurs les plus funestes. En sortant par la fenêtre, je vis un grand monde assemblé, & un corps porté par des esclaves qui entroient dans la maison. Sans m'éclaircir d'une aventure à laquelle je ne devois pas avoir part, je pressai des genoux l'aiglon, & bientôt après, nous nous perdîmes l'un & l'autre dans les airs.



HUITIÈME

HUITIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

PENDANT que mon aimable petit ſe laiſſoit entraîner aux charmes de ſa liberté nouvelle, en me faiſant parcourir l'eſpace immenſe des cieux, je méditois profondément ſur mon dernier malheur; il n'étoit pas poſſible que je querellaſſe mon ſort, j'en avois été moi-même l'artiſan. D'ailleurs, aucun remords ne devoit s'élever, la punition étoit bien légitime. Voir ce qu'on aime, une femme entre les bras d'un autre, (car ce que j'avois vu étoit à-peu-près la même choſe, ou du moins je le penſois), eſt un ſpectacle bien affreux pour un homme dont les ſentimens ne ſont pas communs. Je croyois Clémelis criminelle, j'avois vengé dans ſon ſang mon offenſe, pourquoi m'en ſerois-je affligé? Ne s'étoit-elle pas elle-même attiré cette infortune? Voilà comme je raiſonnois: ſi l'amour ſe faiſoit encore reſſentir dans mon cœur pour une femme ſcélérate & perfide, l'honneur étouffoit ces trop tendres mouvemens, en me la repréſentant volage, infidelle, & la coupable cauſe de tous les maux que j'avois ſoufferts juſques-là. Je pouſſois plus loin les motifs de ma conſolation, en l'accuſant d'avoir été d'intelligence avec l'Hou-

caïs pour me perdre, & pour se délivrer à jamais d'un époux embarrassant, & qui n'auroit jamais souffert ses égaremens. De ces réflexions, je passois à ce que j'allois devenir; j'étois encore jeune, & selon les loix de la nature, j'avois quelques années devant moi; à quoi devois-je les employer? A peine cette idée se fut-elle fait remarquer, que je songeai aux propositions qui m'avoient été faites en Egypte; pouvois-je mieux consacrer le reste de ma vie malheureuse qu'au service d'un être immortel & au bonheur de ma patrie? Un culte superstitieux venoit d'en être aboli par mes soins; la voix du ciel ne s'étoit-elle pas fait entendre? Ne devois-je pas l'écouter? D'un moment à l'autre, on pouvoit séduire un peuple infatué des préjugés de l'enfance; un nombre de prêtres intéressés devoient sans doute tout mettre en usage pour réhabiliter leurs autels détruits; n'étois-je pas obligé en honneur de m'y opposer, & d'achever un ouvrage si heureusement commencé? Quelle gloire n'en pouvois-je pas acquérir.

Ce sentiment m'émut & me décida, je m'orientai, je pressai du genouil l'aiglon, & repris la route par laquelle j'étois arrivé dans le royaume des Abdalles; je gouvernai le vol de mon petit, de façon que ne perdant point

la terre de vue, je me guidois par les objets déjà remarqués pendant ma première route. Cette conduite me réussit; au bout d'un mois, je reconnus l'Egypte, j'en bénis le ciel, je me rendis dans la capitale, & je descendis comme la première fois, sur la grande tour : il étoit nuit, & je la passai en prière; la piété dominoit, j'invoquai le grand Vilkonhis, & le priai ardemment de bénir mes bonnes intentions.

Dès qu'il fut jour, & que je vis le peuple en mouvement dans les places & dans les rues, je descendis sur le dôme. Mon apparition fit jeter un cri général d'étonnement & de joie; en moins d'une heure, tous les habitans de la capitale se rassemblèrent & environnèrent le dôme. Je leur parlai, & je leur demandai s'ils étoient restés fidèles au culte que je leur avois prêché; je jugeai par leur silence qu'il s'étoit passé quelque chose d'extraordinaire pendant mon absence; je les pressai de m'en informer. Un Egyptien, fidèle à la nouvelle doctrine, monta sur le dôme, & vérifia ma conjecture. A peine avois-je été parti, que les prêtres, chassés de leur temple, s'étoient promenés dans les rues avec de nouveaux dieux fabriqués, en hurlant & en faisant des clameurs affreuses, & en prophétisant des malheurs épouvantables. Le Nil, leur crioient-ils, alloit s'anéantir, rentrer dans

le sein de la terre, & les exposer à tout ce que la famine a de plus affreux; il n'en avoit pas tant fallu à ces peuples grossiers pour les émouvoir; peu instruits de la science du ciel, ils étoient retombés dans leurs premières erreurs. Le mal étoit grand, j'en gémis, & je résolus de faire tous mes efforts pour le réparer.

Mais les cœurs étoient presque tous retenus par les menaces récidivées des prêtres du fanatisme; je parlai plus de six heures sans fruit. Les ministres des faux dieux n'avoient pas plutôt été informés de mon retour & de mes desseins, qu'ils étoient accourus vers le peuple, & par le trouble qu'ils occasionnoient, l'empêchoient de m'entendre. Le grand-prêtre, sur-tout, se faisoit remarquer en proférant des malédictions qui faisoient dresser les cheveux à la tête; insensiblement il prévaloit, & je reconnoissois avec douleur, que le mensonge alloit l'emporter sur la vérité. Une sainte horreur me saisit, il falloit un coup d'éclat pour reprendre une confiance que j'avois perdue par mon éloignement trop subit. Au défaut des miracles, je fis agir la politique; je baissai la tête de l'aiglon, & descendis jusques près du vieillard outré. En vain voulut-il éviter l'aiglon, cet aimable animal fait à ma voix fondit sur lui; je le saisis par cette toque tant respectée autrefois; & d'un coup de zenguis, je terminai ses blasphémes & sa vie.

Cet exemple en imposa ; le peuple rentra dans le silence, & les autres prêtres, auteurs du trouble & de la rébellion s'enfuirent & se cachèrent ; & par-là, me laissèrent le maître de continuer ma harangue. Je la rendis la plus pathétique & la plus persuasive. Après trois jours consécutifs d'instructions, je remportai la victoire ; le grand Vilkonhis fut adoré, les idoles rejetées, & moi reconnu premier ministre de la religion.

Je ne crus pas manquer à ses principes, en alliant ses intérêts avec ceux de l'état ; il falloit l'appuyer de l'autorité souveraine pour lui donner des fondemens qui fussent à l'abri des assauts perpétuels qui lui seroient donnés infailliblement. Pour cet effet, je vis le roi nouvellement élu ; l'entretien de la nouvelle doctrine le persuada & le porta à la regarder comme la base la plus solide de la monarchie ; je lui communiquai les dogmes de cette religion, & il y reconnut tant de sainteté & de sujets de s'en applaudir, qu'il annonça publiquement ma doctrine comme la vraie & celle que tout homme raisonnable devoit professer. En moins d'un tour de soleil (1) Vilkonhis fut adoré de toute l'Egypte ; des temples superbes lui furent élevés,

(1) Les Egyptiens comptoient l'année par les révolutions du soleil.

& je travaillois de si grand cœur à sa gloire; que j'en oubliai tous mes malheurs.

Que la religion est un puissant moyen pour se rendre heureux! Je passois les jours dans une tranquillité desirable, le sanctuaire faisoit mes seuls délices; là, je vivois à l'abri de tout ce qui pouvoit la troubler. Si j'allois à la Cour, c'étoit moins pour y jouir du charme d'être applaudi, que pour entretenir le monarque dans des sentimens favorables pour le culte dont j'étois le premier ministre. Plusieurs années s'étoient écoulées dans cet état paisible, rien ne me paroissoit capable de l'ébranler. Mais que dis-je! Étois-je fait pour être long-tems heureux.

Un jour que je sortois de chez le roi, je fus abordé par un étranger dont la physionomie me fit reculer de deux pas. Que vois-je! m'écriai-je en lui tendant les bras; par quel heureux destin vous rencontrai-je en ces lieux? C'étoit cet affranchi fidèle qui m'avoit introduit chez Clémelis, & à qui je devois le ravissant plaisir d'avoir puni une femme perfide. Il me serra la main, & me dit qu'il répondroit ailleurs à mes questions. Son regard étoit timide, mal assuré, & je remarquai dans ses yeux de la tristesse & de l'embarras; il m'accompagna chez moi, & dès que nous fûmes seuls, il

me reprocha respectueusement la tranquillité dont je jouissois dans le tems, disoit-il, que je devois être dévoré de regrets & de remords; je ne m'attendois guères à de pareils reproches, je lui en marquai ma surprise. A ce que je puis connoître, reprit-il, vous êtes dans l'erreur, je ne sais si je dois vous en tirer, & s'il ne vaudroit pas mieux vous y laisser pour jamais. Ah! Lamékis, s'écria-t-il, en joignant les mains, que vous êtes malheureux, & que vous méritez peu le sort tranquille dont vous jouissez! Quelle barbarie, continua-t-il, en levant les yeux au ciel, l'innocence souffre, & le crime triomphe! La fidelle Clémelis.... Qu'entens-je, que me dites-vous, interrompis-je, Clémelis fidelle?.... Ah! Cessez un discours qui me rappelle des horreurs que je cherche à oublier, & pour lesquelles j'ai tant souffert. C'est en vain que vous chercheriez à abuser mes yeux, témoins de ses perfidies.... Arrêtez! Lamékis, interrompit à son tour l'affranchi, n'aggravez point par l'imposture vos crimes trop avérés; ces yeux que vous citez, vous ont séduit; Clémelis est la plus sage & la plus innocente de toutes les femmes, & me voilà prêt à vous le prouver & à répondre à toutes les suppositions que l'on auroit pu faire contr'elle.

Je trépignai d'impatience à ce discours; ma

fureur s'alluma, & dans son transport, j'exposai tous les griefs que j'avois contre cette perfide; je n'en oubliai pas un seul; l'intelligence entre l'Houcaïs & elle, la lettre portée par un de ses officiers au roi, l'entrevue secrète en conséquence avec ce prince, son absence de la Cour, après cette entrevue cachée avec tant de soins, l'Houcaïs surpris à des heures indues dans son appartement, cette lettre que j'avois conservée, que je représentai, mon supplice barbare de concert avec le roi pour se défaire d'un époux défiant, & en dernier lieu, cet homme enfermé dans sa chambre, au milieu de la nuit, vu & assassiné par moi; tout cela parloit-il? & pouvoit-il trouver une justification? Mon cœur outré se répandit en horreurs, en menaces. Vit-elle encore! m'écriai-je avec un emportement, cette épouse scélérate? Mon bras m'a-t-il trahi une seconde fois? Eh bien! qu'elle tremble, la perfide, je suis tout prêt à consommer ma vengeance, & à risquer mille vies si je les avois, pour lui arracher un cœur qui n'a été créé que pour me rendre le plus malheureux de tous les hommes.

Tant que mon feu s'exhala, l'affranchi eut les yeux baissés & se tut; mais lorsqu'il vit la chaleur de mon emportement à sa fin, il me pria de l'écouter. Si vos griefs sont apparens,

me dit-il avec fermeté, ils n'en sont pas moins faux. Clémelis vous a toujours été fidèle, & elle est la plus sage de toutes les femmes; vous êtes le seul dans le monde qui osiez la soupçonner; penseriez-vous que toutes les causes que vous venez d'alléguer sont contre vous, & qu'il n'y en a pas une seule qui ne vous rende doublement ingrat? Écoutez-moi, ô Lamékis! continua-t-il, en s'appercevant de l'impatience que je voulois témoigner à l'occasion de ce qu'il venoit de me dire, après ce que j'ai à vous rapporter, vous serez le maître, si vous l'osez, de continuer dans votre ressentiment.

Avant que d'entreprendre une justification où la vérité va confondre la prévention & les soupçons jaloux, continua l'affranchi, il faut que vous sachiez de quelle manière je suis en état de vous la fournir. Jamais je n'avois eu l'honneur d'approcher de la trop infortunée Clémélis, mon frère seul avoit sa confiance; si j'en avois été regardé, ce n'avoit été qu'en sa considération; mon zèle pour vous m'a fait rechercher cet avantage; j'avois envie de vous servir tous deux; mes bonnes intentions, comme vous le verrez, ont été payées d'un triste salaire, vous en allez convenir.

Rappellez-vous ce jour où vous me fites une confidence sincère de vos sujets de plaintes contre

la respectable Clémelis ; vous vous ressouviendrez en même tems que je fis mon possible pour détruire les funestes impressions qui vous dévoroient, & que je vous proposai l'appartement de mon frère pour vous éclaircir entièrement de vos doutes ; je n'agissois alors que par conjectures, je n'avois pas assez approché de cette digne femme pour oser répondre de sa conduite ; mais le préjugé favorable de sa réputation m'intéressa, lorsque je vous vis dans la résolution de vérifier vos doutes ; d'ailleurs, ils me sembloient si peu fondés, que je crus vous rendre un service essentiel en vous fournissant à tous deux l'occasion de vous voir, & de cesser des inquiétudes qui me paroissoient ne prendre leur source que dans votre esprit prévenu. Pour cet effet, je fis demander une audience secrète à Clémelis par une de ses femmes, en la faisant avertir qu'elle étoit pour elle de la dernière importance. Je choisis la nuit pour cette entrevue, dans l'espérance de vous la dérober, & de vous surprendre agréablement ; elle me fut accordée. J'appris à Clémelis votre retour ; elle se trouva mal à cette nouvelle, & voilà la cause pour laquelle je restai si longtems dans l'appartement. Après être revenue de sa foiblesse, elle me pressa de la conduire où vous étiez ; j'eus beau vouloir lui faire entendre qu'il étoit bon que je vous

viſſe, afin de vous prévenir & d'anéantir vos ſoupçons; elle n'entendit rien, ſon impatience l'emporta ſur mes prudentes raiſons, il fallut obéir; elle étoit ſi émue & ſi foible, qu'elle s'appuya ſur mes bras en ſortant de l'appartement; quel fut notre effroi...! Ah ciel! Que me dites-vous, interrompis-je en jetant un ſoupir affreux? Se peut-il....? Oui, ſeigneur, pourſuivit l'affranchi, ſans me donner le tems d'achever, c'étoit moi que vous étendîtes à vos pieds; nos cris attirèrent tous les gens de la maiſon, l'on fut chercher du ſecours; Clémelis fut miſe dans ſon lit, & les docteurs la ſoignèrent. Pour moi que l'on crut mort, parce que je ne donnois aucun ſigne de vie, l'on me porta chez moi; j'appris après quelques jours que vous en ſortiez alors avec votre admirable oiſeau, & cette connoiſſance ne me tranquilliſa pas peu, quelques inſtans plus tard, vous étiez arrêté; l'Houcaïs avoit été informé dans le moment de votre nouvel attentat, & pour en prévenir d'autres à l'avenir, il étoit décidé qu'il vous feroit ôter la vie. On vous chercha long-tems; & lorſque je fus guéri, j'eſſuyai les plus cruelles informations.

A peine Clémelis fut-elle en état de parler, qu'elle m'envoya chercher; ſes bleſſures avoient été plus longues que les miennes à guérir, &

il lui en étoit resté une foiblesse dont elle se ressentira peut-être toute sa vie. Elle me demanda avec une avide curiosité ce que vous étiez devenu, & si je ne savois point les raisons qui vous avoient porté à cette nouvelle barbarie contre une épouse qui n'avoit jamais chéri que vous. Je lui fis part de toutes les choses que vous m'aviez dites à cette occasion, & particulièrement des griefs que vous venez de répéter. Que m'avez-vous appris! s'écria-t-elle, lorsque j'eus fini. O fourbe & scélérat Zélimon! que t'avions-nous fait pour nous porter à l'un & à l'autre des coups si cruels? Et vous, ô Lamékis! mon cher époux, qui me serez toujours cher, & à qui je pardonne tant de rigueurs, que n'êtes-vous instruit de tous les tours scélérats qui nous ont été joués! Vous reviendriez bientôt me rendre une joie dont je ne jouirai jamais que lorsque je me retrouverai entre vos bras.

L'affranchi s'arrêta dans cet endroit comme pour respirer. Eh bien! m'écriai-je avec impatience & avec un trouble qui m'annonçoit la douleur à laquelle j'étois à la veille d'être en proie, vous instruisit-elle de ces ruses affreuses employées pour nous perdre l'un & l'autre? Hélas! Seigneur, reprit l'affranchi, vous ne les apprendrez que trop tôt. Poursuis, poursuis, ajou-

tai-je, dès qu'il est question du perfide Zélimon, je pressens mon sort; je le connois trop, cet homme, pour ne pas m'attendre à tout ce qu'il y a de plus scélérat.

L'affranchi, sans me répondre, poursuivit ainsi :

Quelques jours après la funeste obligation qui m'éloigna d'un époux que j'adorois, continua Clémelis, je reçus une lettre anonyme, par laquelle on m'apprenoit que cet époux chéri m'étoit infidèle, & qu'il vivoit depuis long-tems avec une Phénicienne, d'une beauté sans égale; à laquelle il m'avoit préférée par la considération qu'il avoit pour le roi, son bienfaiteur. Ces nouvelles ne firent qu'une légère impression sur moi; j'avois toujours trop méprisé ces sortes de voies d'instruire, pour y ajouter une entière foi. La première lettre que je reçus de mon époux, remplie de tendresse & d'assurance de fidélité, avoit dissipé les foibles nuages que ma délicatesse avoit laissé approcher de mon cœur; je ne crus pas même à sa place de l'instruire de ces avis, il auroit semblé que je me défiois de son cœur; & je regardois l'ombre même du soupçon trop offensante pour la laisser entrevoir à un époux que j'adorois.

Tant que je reçus des lettres de cet époux chéri, je ne me souvins point de cette lettre

fatale; à peine en fus-je privée, qu'une inquiétude mortelle s'empara de mon ame. Avant de concevoir des soupçons, je pris sur moi d'attendre; peut-être, me disois-je, que ce retard n'est point occasionné par l'oubli, & encore moins par l'indifférence; la première lettre fera cesser toutes mes inquiétudes, & me rendra la tranquillité. Quelle rigueur! J'attendois vainement, pour le coup je me crus oubliée, & j'en mourois de douleur.

Je dis que je me crus oubliée, parce que je ne pus pas douter que mon époux ne fût en état de m'écrire. Le roi qui étoit de retour, recevoit de ses lettres régulièrement, & plusieurs autres personnes de la Cour de tems à autre. Zélimon qui avoit des raisons secrètes pour que je ne l'ignorasse pas, avoit la cruauté de montrer celles qu'il recevoit de Lamékis chez la reine, & de faire parade de l'étroite amitié qui régnoit entre Lamékis & lui; souvent même il me regardoit avec un air de compassion qui m'étonnoit; & dès que je surprenois ses regards, il les retiroit avec un air contraint & mystérieux, dont je ne pouvois m'empêcher de m'étonner & de m'inquiéter.

Cela arriva si fréquemment, qu'à la fin, je résolus de savoir ce que ces airs de pitié signifioient: je lui fis dire de se trouver chez moi

à mon réveil, & il s'y rendit, & lorſque je le queſtionnai à ce ſujet, il me parut ſi embarraſſé qu'il redoubla ma curioſité. Enfin, après s'être fait beaucoup preſſer, il m'avoua que l'amitié intime qu'il avoit pour mon époux, le faiſoit ſouffrir du peu de juſtice qu'il me rendoit; il entrecoupa tout ce qu'il me dit à ce ſujet de manière qu'en ne m'apprenant rien, il m'apprenoit beaucoup; ce que j'en devois augurer étoit une feinte indiſpoſition pour n'être point obligé de quitter la Phénicienne qu'il adoroit. Jugez de quelle douleur je fus accablée à cette connoiſſance; elle me preſſa ſi cruellement, que je réſolus de mettre fin à une ſituation ſi pénible, en allant trouver mon époux, & en faiſant tous mes efforts pour reprendre un empire ſur ſon cœur, ſans lequel je me trouvois la plus infortunée de toutes les femmes.

Je parlai à la reine du deſſein que j'avois d'aller retrouver mon époux, ſans lui faire confidence des raiſons qui m'y engageoient; je prétextai l'inquiétude où j'étois d'une indiſpoſition qui ne finiſſoit point; elle y conſentit avec bonté, à condition que j'en aurois l'agrément du roi. Dans la crainte de perdre du tems, j'écrivis à ce prince par un officier à moi, pour le ſupplier de m'accorder pour le même jour une audience, parce qu'autrement j'aurois été obligée d'attendre qu'il vînt

chez la reine, & il ne devoit s'y trouver que deux jours après. L'Houcaïs eut la bonté de me permettre de l'aller trouver; j'y fus, & il fit ses efforts pour me retenir, ou pour mieux dire, il sut démêler la cause de mon départ : je le vis si bien informé & si compatissant à mes secrètes inquiétudes, que je lui en fis l'aveu; il eut la la bonté de me consoler, de me promettre ses bons offices, pour m'aider à regagner un cœur que je croyois perdu, & m'accorda la permission de partir avec celle de cacher à tout le monde mon départ, dans l'intention où j'étois que Lamékis qui avoit des correspondances à la cour, n'en fût point informé. Je me faisois un plaisir cruel d'examiner par moi-même l'intrigue de mon époux, & de la lui reprocher, lorsqu'il ne s'y attendoit pas.

Pendant que l'affranchi me faisoit ces détails, je me rappelai dans cet instant deux choses qui ne servirent pas peu à justifier Clémelis dans mon esprit. La première, cette entrevue avec l'Houcaïs, qui devenoit si naturelle, & à laquelle Zélimon avoit attaché des raisons si coupables. La seconde, la rencontre de cette femme dans ce village, où je passois lors de mon voyage à la cour, dont le portrait qui m'avoit été fait, ressemboit si fort à celui de Clémelis. Je ne voulus point cependant interrompre l'affranchi, ma curiosité ne souffroit point de retard; il continua en ces termes :

Que

Que ne penſai-je point, s'écria Clémelis avec douleur, lorſque j'arrivai dans le royaume des Abdalles, & que je n'y trouvai point Lamékis; je jugeai qu'il avoit été informé de mon arrivée, malgré tant de précautions priſes, & qu'il fuyoit mon abord, l'eſpérance de le retrouver, m'arrêta quelque tems dans ce pays, j'y fis des perquiſitions ſi exactes, que j'appris enfin qu'il étoit allé à la cour. A peine cette nouvelle m'eut-elle été confirmée, que je repartis ſur le champ. Mais quel fut mon trouble & mon effroi en arrivant chez moi, de trouver mon cabinet crocheté, & d'y découvrir des marques de rage & de fureur; qu'en devois-je augurer? L'Houcaïs que j'en fis informer, paſſa de ſon appartement dans le mien, ſa ſurpriſe ne fut pas moins grande que la mienne, il m'avoua que cette aventure l'inquiétoit d'autant plus, qu'il étoit informé qu'on tramoit contre lui. De ſi bons ordres furent donnés pour ma tranquillité, que je ne feignis point de me coucher & de paſſer la nuit dans mon appartement.

Mes inquiétudes continuelles qui m'empêchoient de dormir depuis long-tems, cédèrent enfin à un profond ſommeil, & j'étois trop heureuſe d'en jouir après une privation ſi longue; il fut interrompu par l'aventure la plus hardie qu'on puiſſe imaginer; je me ſentis baiſer la main, & dans le moment je me réveillai en ſurſaut. Cette

témérité imprévue fut suivie de la déclaration d'amour la plus vive, elle étoit de Zélimon.... J'interrompis l'affranchi à ces mots; je sais cet évènement, lui dis-je, j'en ai été témoin, passez à ce qui suivit. Après mes fureurs, quelle couleur Clémelis a-t-elle pu donner à l'acte inhumain & barbare avec lequel je fus traité? Elle n'y eut aucune part, reprit l'affranchi, ses blessures presque mortelles la retenoient dans son lit, & vous futes proscrit & condamné sans qu'elle en ait eu aucune connoissance.

Combien de larmes ne versai-je point, continua-t-elle, lorsque j'appris la barbarie avec laquelle on avoit traité mon époux, tout indigne qu'il étoit de ma pitié, par les fureurs qu'il avoit exécurées sur moi! Je m'abandonnai au désespoir; je demandai ma retraite de la cour, & malgré tous les avis qui me furent donnés, je ne voulus plus vivre dans les lieux où l'on avoit traité avec tant d'inhumanité tout ce que j'avois de plus cher dans le monde. La reine eut beau me faire entendre que tant qu'il auroit vécu, ma vie n'auroit pas été en sûreté, rien ne put me persuader; je me retirai dans cette maison, où j'avois dessein de passer le reste de mes jours sans y recevoir personne, afin d'y pleurer en liberté tous mes malheurs.

Je n'y fus pas long-tems sans y être exposée aux persécutions du traître Zélimon; il continuoit

à m'aimer, & il s'abandonnoit à sa passion avec d'autant plus d'espoir, qu'il n'avoit plus à redouter un époux vivant; il employa tout son crédit pour me porter à lui donner ma main. Boldéon son père vint me voir, me le présenta & fit valoir cet art qu'il a de persuader pour m'engager à le rendre heureux. Projet frivole! je résistai à tous ces assauts. Zélimon au désespoir de ne pouvoir m'amener à ses vues, résolut de m'enlever; il avoit gagné un de mes gens qui l'introduisit pendant la nuit dans ma maison; mais la valeur de votre frère me préserva de cette affreuse entreprise : je m'en plaignis amèrement au roi; Zélimon fut exilé, & reçut, avant de partir, une mercuriale si vive & des recommandations si précises de ne plus me mettre dans le cas de me plaindre de ses importunités, que je n'ai pas entendu parler de lui depuis.

Voilà, Seigneur, continua l'affranchi, ce que l'infortunée Clémelis me rapporta; ensuite elle me chargea de faire mon possible pour tâcher d'apprendre en quel endroit du monde vous pouviez vous être retiré, m'assurant qu'après un an de recherche elle iroit elle-même faire cette enquête. Je fus si touché de la manière dont elle m'exprima ses regrets & le desir violent qu'elle avoit de vous revoir, que je m'engageai à partir dès le lendemain pour satisfaire à son impatience. Depuis ce

tems j'ai traversé les mers, j'ai erré de royaume en royaume & par-tout, je vous nommois avec l'espoir qu'un nom si grand & si connu vous décéleroit tôt ou tard. Mon espoir, comme vous le voyez, Seigneur n'a pas été vain, votre réputation est venue jusqu'à moi dans des pays éloignés, que risquois-je? Toute la terre n'est-elle pas remplie de vos hauts faits, & de la révolution surprenante, opérée en Egypte par votre génie tout divin? Je m'y suis rendu en diligence, je vous y vois, ô Lamékis! & j'ose me flatter que mes bonnes intentions auront l'effet que j'en ai présumé.

S'il m'avoit été possible de répandre un torrent de larmes, mon cœur pénétré d'un détail si vrai & si sincère, y auroit donné cours. Je voyois clairement mon injustice & mes crimes, j'avois été vingt fois à la veille d'en convenir, de les avouer & de prendre la résolution d'en aller chercher moi-même le pardon; mais l'empire qu'a l'orgueil sur un homme en place, jaloux de sa réputation, me retenoit. Que dira la postérité, me disois-je, d'un tel aveu? Ces crimes véritablement crimes, dont la source restera inconnue, paroîtront à l'avenir étonné, des preuves de fermeté & de grandeur tant que le principe en sera ignoré, mais de quel mépris ne serai-je pas couvert lorsqu'il sera connu?

Cependant le desir de voir Clémelis qui m'étoit redevenue mille fois plus chère depuis que son

innocence m'étoit connue, (car dans cette justification, j'avois appris que cette lettre si passionnée, & qui m'avoit tant inquiété, étoit une réponse qui m'étoit faite), l'emporta sur ces raisons superbes : j'assurai l'affranchi que mon dessein étoit d'aller la joindre incessamment, & d'aller à ses pieds lui demander des pardons sincères de tant d'offenses. Pour prévenir ma grace, je lui fis à mon tour le détail de tout ce qui m'étoit arrivé; afin qu'elle compatît à mes foiblesses, ou pour mieux dire, à mes fureurs. Avant de quitter l'Egypte, il me convenoit de me démettre de la grande prêtrise entre les mains du roi; il ne m'étoit pas permis, selon les loix que j'avois imposées moi même, de la garder, étant marié, ou il falloit renoncer pour jamais à Clémelis. Outre cette importante considération, la reconnoissance de tant de biens reçus en Egypte exigeoit mille égards de ma part; j'y étois regardé avec une vénération si grande, & l'on m'y avoit toujours traité avec tant de bonté, que j'aurois été le plus ingrat de tous les hommes si j'en étois sorti sans le consentement unanime de tous les peuples; il n'étoit pas aisé à obtenir, j'étois aimé & regardé comme le père spirituel de cette contrée, tout cela ne méritoit-il pas une grande attention?

L'affranchi en convint, & fut le premier à entrer dans mes embarras; nous décidâmes qu'il

partiroit le premier, afin de prévenir Clémelis de toutes ces chofes, & que j'attendrois en Egypte des nouvelles de fa part. J'écrivis une grande lettre à cette adorable femme, où fans entrer dans aucun détail, je l'affurois que je n'avois jamais ceffé un inftant de l'aimer, & que j'attendois ma grace écrite de fa main pour aller à fes pieds lui jurer une reconnoiffance éternelle.

Après le départ de celui qui devoit la lui rendre, je me rendis chez le roi, &, pour mériter plus fûrement l'approbation de mon départ, je lui fis un aveu fincère & naturel des raifons qui m'y engagoient. Non-feulement il voulut bien y entrer, mais même il daigna me guider & me tracer lui-même le plan que je devois fuivre pour ne point m'expofer à être retenu, il fut auffi fage que politique. Je commençai par nommer un grand du royaume à ma place fous le nom d'adjoint, afin de gouverner, fuppofois-je, en cas d'infirmité ou de mort. Le fujet étoit fi agréable aux Egyptiens, qu'il fut reçu avec applaudiffement. Il m'étoit aifé alors de partir quand je voudrois, fous prétexte de maladie, & en fuppofant encore que les évènemens de ma vie m'obligeaffent à revenir, je retrouvois une dignité en Egypte, avec laquelle je pouvois paffer agréablement le refte de mes jours.

Trois mois étoient déjà paffés que je n'avois reçu encore aucune nouvelle de Clémelis; je vivois

dans une langueur & dans une impatience cruelle; j'avois calculé le tems de l'arrivée de l'affranchi, & celui où je devois recevoir un courrier de sa part; il étoit plus que suffisant. O ciel! m'écriai-je quelquefois, qui peut occasionner un si cruel retard? Clémelis ne voudroit-elle plus me revoir, & lui serois-je devenu odieux au point de ne vouloir pas écouter ma justification? Mais l'affranchi, reprenois-je, m'en avertiroit & ne me laisseroit pas dans une aussi cruelle incertitude. Tantôt je pensois qu'il étoit arrivé quelqu'accident à cet homme fidèle, & que ma chère épouse ignoroit mon repentir, & continuoit à vivre dans ses regrets; quelquefois la jalousie venoit essayer de reprendre l'empire dont elle avoit tyrannisé si long-tems mon cœur. Mais ma raison qui l'en avoit bannie, savoit lui opposer tant de motifs, que sa voix impuissante ne faisoit plus que de légères impressions, & quand cela arrivoit, un moment de réflexion les effaçoit entièrement.

Un jour que j'étois agité de ces cruelles incertitudes, & que je me rappelois avec saisissement tous les malheurs de ma vie, je fus frappé d'un bruit éclatant qui se faisoit dans la capitale, dont je tressaillis jusqu'au fond de mon cœur. J'allois savoir la cause d'un mouvement si terrible, lorsqu'un des prêtres du temple accourut avec effroi. O ministre sacré! me dit-il, tout est perdu, les autels

du grand Vilkonhis font ébranlés, le temple veut s'écrouler, les prêtres de Seraphis triomphent, le peuple se révolte & sacrifie à un dieu nouveau. Qu'entens-je? Juste ciel! m'éctiai-je, je n'en dis pas davantage, je sors de mon appartement, je passe au temple, je monte à la tribune. O Sinoüis! qu'y vois-je? L'aiglon dans les airs & monté par un des prêtres de l'idolâtrie; de là il harangue le peuple, le séduit & l'entraîne. Envain veux-je m'écrier; le feu de la rébellion a embrasé tous les cœurs; un prodige naturel leur a fait secouer un joug respectable; la sécheresse qui a tari le Nil depuis quelques jours, est la punition attribuée à leur infidélité. Les prêtres de tous les dieux de l'Egypte, dans le même jour, à la même heure, causent la révolution; & la fureur dans les yeux, courent en forcenés prononcer leurs oracles; tout plie, tout obéit, & j'ai la douleur de voir dans un instant le culte anéanti & tous mes projets renversés.

Le roi me faisoit chercher par-tout pour me donner avis de me soustraire à la fureur publique. Pour conserver son trône, il avoit été obligé de se plier à la révolution présente & de donner son consentement à ma perte. Les Egyptiens en foule environnoient le temple, jetoient des cris affreux en le forçant, & ne respiroient que l'instant de me saisir pour me déchirer en morceaux.

Celui que le roi avoit chargé de cet avis, étoit

parvenu jusqu'à moi par un corridor secret qui répondoit du palais au temple. Au lieu de céder à ce conseil, je montai sur la guerluche (1) du temple; il me restoit un espoir qui n'étoit pas frivole, l'aiglon me connoissoit trop pour ne pas venir à moi dès qu'il entendroit ma voix; il falloit qu'il eût été surpris la nuit pour qu'il se fût rendu au prêtre qui le montoit alors. J'avois laissé la liberté à cet aimable oiseau depuis que j'étois en Egypte, & je l'avois mis dans un petit bois, voisin du temple, regardé par ces peuples comme sacré, où je le voyois souvent, & où je n'avois garde d'imaginer qu'on fût assez hardi de le prendre. Jamais il ne s'étoit écarté de ce lieu que pour venir quelquefois me surprendre par la fenêtre de mon appartement lorsqu'elle se trouvoit ouverte, & par où il me donnoit des marques de son attachement; j'étois sûr, en un mot, de sa fidélité, & voilà sur quoi je fondai ma confiance.

Elle ne fut pas vaine. A peine l'oiseau, dont le regard étoit vif & perçant, m'eut-il entrevu sur la guerluche, qu'il battit des aîles, alongea le col, s'arrêta un instant comme pour assurer ses conjec-

(1) Espèce de girouette faite d'un bœuf desséché, dont le derrière étoit placé de façon que le vent lui souffloit toujours au cul, ce qui ne contribuoit pas peu à le conserver long-tems dans son entier.

tures, & descendit vers moi. Le prêtre qui le montoit, s'étant apperçu sans doute de son dessein, employa tous ses efforts pour l'empêcher; mais l'animal, plus fort que lui, y résista, & vint se percher sur la guerluche, en me donnant toutes les marques, à sa manière, de la joie qu'il avoit de me retrouver.

Cependant le prêtre au désespoir de voir tourner si peu favorablement son projet, me dit avec un ton effroyable de me retirer, autrement qu'il me précipiteroit du haut en bas de la guerluche. Je lui répondis avec fermeté qu'il eût à descendre lui-même de dessus mon oiseau, autrement que je le ferois dévorer, & pour lui prouver que ses menaces m'intimidoient peu, je saisis l'aiglon par les plumes, & je sautai sur son col.

Le prêtre de Séraphis qui ne s'attendoit pas à cette témérité, leva un zenguis qu'il avoit à la main, & voulut me percer; je lui saisis le bras, & nous faisions des efforts mutuels, lui pour me poignarder, & moi pour lui arracher le poignard. Pendant ces mouvemens l'aiglon s'éleva dans les airs, & les fendit avec une rapidité incroyable.

Rien ne redouble tant le courage que la crainte du péril; celui qui me ménaçoit, me donna de nouvelles forces, mais l'homme auquel j'avois affaire, en avoit une si grande, qu'il dégagea enfin son bras, leva le poignard & l'abaissa avec une

pesanteur qui m'eût ôté mille vies si je les avois eues. Si j'esquivai le coup, il n'en fut pas moins fatal, il porta à plomb sur le dos de l'aiglon qui en jeta un cri de douleur. Je devins si furieux alors, & la secousse dont j'ébranlai le terrible prêtre, fut si violente, que je le désarçonnai & le précipitai de dessus l'aiglon; l'oiseau infortuné ne s'en fut pas plutôt apperçu, qu'il fondit à terre sur le corps de mon adversaire, & le déchira en morceaux.

Mais à quoi lui servit & à moi cette vengeance légitime? Mon aimable aiglon étoit blessé, la plaie étoit si profonde, & le coup avoit porté si avant, que j'en tremblai en la reconnoissant. Il se plaignoit, me caressoit à sa manière, & me faisoit connoître, par ses regards, la souffrance cruelle dont il étoit tourmenté. Quelque soin que je me donnasse pour soulager ses douleurs, il languissoit & dépérissoit à vue d'œil. O Sinoüis! quelles furent mes alarmes; avant la fin du jour mon aimable aiglon ferma les yeux, appuya sa tête sur mes genoux, ouvroit le bec & le refermoit avec des hoquets qui me présageoient sa mort prochaine. Mes larmes coulèrent alors en abondance; je me mis à faire des plaintes dont un rocher auroit été touché; mon cher petit entr'ouvroit de tems en tems les yeux, & sembloit prendre part à mes regrets. Enfin, que vous dirai-je? La mort barbare

vint me ravir le cher compagnon de tant d'infortunes. Mon petit, mon cher petit étendit les pattes, battit les aîles, me pressa de sa tête & sembla me dire le dernier adieu. Pardonnez à mes larmes à ce fatal souvenir, je ne puis encore y songer sans en être suffoqué. Oui, cher oiseau, s'il est possible qu'on se revoye dans l'autre vie, & que l'instinct parfait dont vous étiez comblé, ait pu vous mériter une distinction parmi vos semblables, en vous rendant immortel, je n'oublierai jamais le tendre attachement que vous avez eu pour moi, & j'aurai le plaisir de vous apprendre que vous n'êtes jamais sorti de mon souvenir.

Ciel! se peut-il que nos jours nous soient donnés en si petit nombre, & qu'ils soient si traversés! Je me trouvai, après la mort de mon cher petit, dans un si cruel abattement, que je ne me trouvois plus capable de rien; je fus deux tours de soleil les bras croisés, les larmes aux yeux, sans pouvoir me résoudre à prendre aucun parti : il sembloit qu'un vain espoir me retînt dans ce lieu fatal, & me promît de rendre à la vie mon aimable aiglon; mes regards étoient sans cesse fixés sur lui; le moindre vent qui agitoit ses plumes, me persuadoit qu'il alloit reprendre ses sens; alors je me jetois sur lui, je l'embrassois, l'appelois des noms les plus doux, & le priois de me donner des signes de la tendresse qu'il avoit toujours eue pour moi.

Hélas ! je me flattois, aiglon n'étoit plus, les preuves n'en étoient que trop certaines, il commençoit à se corrompre, & malgré tout l'amour dont j'étois prévenu pour lui, il fallut m'éloigner, ou me résoudre à périr comme lui.

Jamais un homme sensé ne devroit s'attacher à aucune des choses de la vie, il s'éviteroit par là une partie des chagrins dont elle est traversée. La privation des biens auxquels on a mis son affection, est beaucoup plus sensible que le plaisir qu'on a ressenti en les acquérant. J'en fis preuve, à chaque pas, à chaque instant je regrettois mon cher petit ; il me servoit non-seulement d'une compagnie fidèle, mais même il m'étoit d'une utilité douce & agréable. Avec lui je passois d'un climat à l'autre sans péril & sans m'en appercevoir ; sans lui j'étois exposé à la fatigue & à cent dangers divers.

En effet, combien n'en courus-je point en traversant l'Egypte. Les prêtres de Séraphis avoient donné des ordres si positifs pour me faire arrêter, que j'étois perdu sans vous, ô Sinoüis ! votre pitié généreuse me défendit contre une cohorte prête à triompher de moi. Depuis ce tems vous n'avez plus voulu me quitter ; votre amitié compatissante, sous le prétexte d'avoir des affaires dans le royaume des Abdalles, vous a fait quitter vos foyers pour me suivre, & pour me préserver des dangers évidens que je courois.

Vous ſavez le reſte, vous avez vu par votre propre expérience, que j'étois prédeſtiné pour les aventures les plus extraordinaires. Souvenez-vous vous-même qu'avant de commencer le récit de mon hiſtoire, je vous avois annoncé le partage des malheurs qui m'ont toujours ſuivi. Hélas! pourquoi votre zèle a-t-il été ſi grand? que ne vous retiriez-vous alors de moi, vous n'auriez pas eſſuyé tant de traverſes, & vous ne ſeriez pas aujourd'hui dans la ſituation funeſte où vous vous trouvez, & que vous avez bien lieu de me reprocher.

J'achevois à peine de prononcer ces mots, que Sinoüis jeta un cri, & s'envola en me diſant qu'il étoit perdu; je le ſuivis des yeux, il étoit pourſuivi par un chaſſeur dont l'arc étoit tendu & prêt à le percer d'un trait fatal. Je ſifflai de frayeur, & me traînai le plus vîte que je pus pour lui éviter une mort trop certaine. Tant que le malheureux hibou put voler, il échappa à ce danger funeſte, mais la laſſitude l'ayant contraint de ſe percher ſur un rocher, il fut bientôt en butte à la rigueur de l'ennemi cruel qui le ſuivoit toujours; il tomba de l'autre côté du rocher, & je ne le vis plus.

La rage me ſaiſit à ce nouveau malheur, qu'avois-je alors de plus cher que Sinoüis? Je réſolus de venger ſa mort. Pour cet effet je m'approchai inſenſiblement du barbare ennemi qui la lui avoit donnée; déjà ma tête levée ſe préparoit à le percer de

ma langue venimeuſe, j'ajuſtois, pour ainſi dire, le coup qui devoit punir le cruel meurtrier de cet ami chéri, lorſque le bruit que je fis ſans doute en me gliſſant ſous ſon bras, le fit reculer en jetant un grand cri à ma vue. Mais quelle fut ma ſurpriſe & ma fureur en reconnoiſſant dans le chaſſeur le traître Zélimon. Ce ſcélérat, ce faux ami, cet auteur barbare de tous les malheurs dont j'étois accablé. Je fis un bond, l'atteignis & le ſaiſis par la jambe, & comme un lierre je l'environnai de mon corps : le ciel te livre enfin à mon reſſentiment, ô traître! m'écriai-je, reconnois en moi Lamékis, prépare-toi à recevoir la punition que tu mérites, une mort trop prompte ne me vengeroit pas aſſez de toutes tes perfidies; je veux te ſuivre en tous lieux, & que mes embraſſemens monſtrueux te préſentent mille fois le jour une fin que tu as mille fois méritée. A ma conſervation eſt attachée la tienne; tu pourois te défaire de moi en m'arrachant par le fer une vie malheureuſe; mais ſonge bien que je veille, que j'ai des yeux clairvoyans, & qu'au moindre effort que tu feras pour me perdre, je porterai mille coups dans ton cœur qui te feront périr avant moi.

Zélimon treſſaillit d'horreur & d'effroi à ce diſcours; la punition approchoit au moins de l'offenſe. Il ſe mit à pleurer lâchement & à me demander miſéricorde. Non, non, repris-je, je ne changerai

rien à mes dispositions : du reste tu peux aller & venir où bon te semblera, pourvu que je t'accompagne en tous lieux.

Pendant qu'il réfléchissoit amèrement à la rigueur de son sort, je remerciai intérieurement le grand Vilkonhis de sa suprême bonté. En effet, pouvoit-elle être plus grande? S'il m'affligeoit par la privation de ce qui m'étoit le plus cher, il me donnoit lieu du moins de me venger cruellement de l'auteur fatal de tous les maux que j'avois essuyés. De plus, je ne pouvois pas espérer que ce nouveau guide me serviroit à reprendre ma première forme, en me portant lui-même vers Clémelis. Il ne s'agissoit que de trouver une femme fidèle, devois-je, après tout ce que j'ai rapporté de ma respectable épouse, douter qu'elle ne fît ce miracle? Ma confiance en Zélimon ne sembloit pas mal fondée, il n'avoit jamais cessé de l'aimer, & il étoit tout naturel de penser qu'il ne l'avoit pas perdue de vue, & qu'il étoit informé du séjour qu'elle habitoit.

Je l'interrogeai : apprens-moi, ô le plus perfide des hommes! m'écriai-je, transporté de cette idée, ce qu'est devenue Clémelis, & où en est le perfide amour que tu as osé conserver pour elle? A cette question je sentis frémir le traître Zélimon; il hésita à me répondre. Parle, lui dis-je en le serrant au point de le faire pâlir, parle, autrement je te tourmenterai

menterai par les ſupplices les plus cruels. Eh bien! reprit-il en ſoupirant amèrement, je vais vous ſatisfaire, ô redoutable Lamékis! mais à quoi va ſervir ce funeſte aveu? ſinon à précipiter les horreurs dont vous me menacez. Achève, achève, continuai-je avec fureur, tu ne peux rien m'apprendre à quoi je ne me ſois attendu, je te connois trop bien pour ignorer que tu es capable des perfidies les plus affreuſes.

Zélimon tremblant s'aſſit au pied d'un arbre; il m'en demanda la permiſſion, il ne pouvoit plus ſe ſoutenir. Après avoir ſoupiré, il rapporta le commencement de ſon amour pour Clémelis; il l'aimoit bien avant le tems où j'avois été uni avec elle, & convint qu'il avoit fait tous ſes efforts pour empêcher cet hymen : il paſſa enſuite à toutes les ſuppoſitions que j'ai rapportées; vint à l'évènement hardi qui l'avoit introduit dans l'appartement de Clémelis, en ſubornant, à force d'intérêts, une de ſes femmes. Il avoua que ſon exil n'avoit ſervi qu'à augmenter ſa paſſion & à lui faire prendre des meſures plus certaines pour la ſatisfaire à quelque prix que ce fût. Pour en faire naître les occaſions, il avoit une ſeconde fois gagné une des eſclaves de Clémelis. O baſſeſſe digne des plus grands châtimens! Cette malheureuſe avoit averti Zélimon de l'arrivée de l'aſ-

franchi, & de la joie que sa maîtresse avoit ressentie après l'avoir entretenu. Zélimon continua en ces termes :

Je ne fus pas plutôt informé des transports que votre épouse faisoit paroître depuis l'arrivée de l'affranchi, que je résolus d'en apprendre la cause à quelque prix que ce fût. Pour cet effet, je me rendis secrètement chez cet homme, & me servis de tous les moyens les plus séduisans pour l'amener au point de confiance où je le desirois. Mais vains efforts! sa fidélité & sa discrétion furent des obstacles invincibles; je m'en irritai. Plus on apportoit de soins à me cacher un évènement qui paroissoit intéresser si fortement mon amour, & plus je persistai à l'approfondir; il n'y avoit que la violence qui pût m'y faire parvenir, & j'y recourus.

Pour cet effet, je fis enlever l'affranchi au milieu de la nuit : l'entreprise avoit été si bien dirigée, qu'on me l'amena, sans que cette violence eût fait le moindre bruit. Je le fis descendre dans une cave, où, à force de souffrances, il m'avoua ce que je voulois savoir. Je fus transporté d'apprendre que Clémelis vous attendoit; je méditai sur cela le projet de satisfaire un amour qui languissoit depuis si long-tems. Dans la crainte que l'affranchi ne fît échouer mon dessein, si je le

laissois libre, & qu'il ne se plaignît de la violence avec laquelle je l'avois traité, je lui ôtai moi-même la vie. Il n'y a que le premier crime qui coûte; il y avoit long-tems que j'y étois accoutumé : mais avant de le précipiter dans la nuit du tombeau, je lui fis écrire une lettre à Clémelis, dans les termes que j'avois imaginés pour la réussite de mon entreprise. Il étoit infaillible, avec cette pièce, que je n'échouerois pas.

Je communiquai, à l'esclave gagnée, le projet que j'avois formé de m'introduire dans l'appartement de Clémelis, au milieu de la nuit, sous le nom de son époux.... Quoi! scélérat, m'écriai-je avec transport, en démêlant le nœud de cette intrigue, quoi! tu aurois poussé la perfidie jusqu'au point de me déshonorer réellement? Il est inutile, reprit le traître, que je vous déguise rien; il n'en seroit ni plus ni moins, je n'ai que ce moyen pour espérer ma grace, je ne veux rien avoir à me reprocher pour ma conservation. Après ces mots le perfide reprit de cette manière :

L'esclave voulut en vain me remontrer les conséquences de ce projet; j'étois résolu de me perdre, ou de me satisfaire. La nuit suivante fut prise pour donner la dernière main à l'entreprise : sur la fin du jour je fis remettte, par un inconnu, la lettre

que j'avois obligé l'affranchi d'écrire à Clémelis, elle étoit conçue en ces termes :

LETTRE.

« LAMÉKIS vient d'arriver, il brûle du desir » d'expier à vos pieds ses offenses ; il vous supplie » d'ordonner à une de vos esclaves de lui ouvrir » les portes lorsqu'elle entendra battre trois fois » des mains. Il exige encore que son retour soit » secret, pour des raisons dont il vous fera sentir » la conséquence ; & pour éviter toute surprise, » que votre appartement soit sans lumière : il est » si transporté du plaisir ravissant de revoir une » épouse qu'il adore, qu'il ne s'est pas trouvé en » état de l'exprimer lui-même ».

ZINOUK-BOUR, le plus soumis de vos esclaves.

Clémelis, non-seulement fut transportée de plaisir à la réception de cette lettre, mais même pensa faire échouer mon dessein par l'empressement qu'elle ressentit de vous voir, ô Lamékis ! Elle vouloit sur-le-champ se rendre chez l'affranchi, & prévenir vos embrassemens supposés ; sans l'esclave gagnée, ç'en étoit fait, mon entreprise échouoit ; mais elle lui représenta avec tant d'adresse de ne point faire cette démarche, en

lui faisant craindre finement qu'elle ne vous déplût, qu'elle captiva ses desirs, & m'attendit comme je l'avois prévu.

Je me rendis vers le milieu de la nuit à la maison de Clémelis; je battis trois fois des mains, & elle me fut ouverte. L'esclave séduite, m'introduisit dans l'appartement de Clémelis, cette adorable femme courut au devant de moi, se jeta dans mes bras... sa prévention heureuse.... Ah perfide! m'écriai-je en interrompant le scélérat, & en lui donnant mille coups qui l'étendirent par terre, reçois la punition d'un crime qu'un million de vies comme la tienne ne pourroit expier. Ma fureur étoit portée à son dernier comble; je fis tous mes efforts pour mettre en morceaux le coupable auteur de toutes mes infortunes; mais par un prodige qui me surprit, je ne pouvois le déchirer, sa peau étoit aussi dure (1) que son cœur. Ma rage étoit d'autant plus affreuse, que par le récit du traître, je me croyois déshonoré sans retour. Mon amour outragé, par de tels endroits, ne me permettoit plus de songer à une

(1) Zélimon avoit une cotte de maille de poisson; c'étoit ainsi qu'on les portoit dans ce tems, elles étoient à l'épreuve du javelot, & c'est sur ce modèle qu'on en a fait de fer dans la suite.

femme, pour laquelle je souffrois depuis si long-tems.

Enfin, malgré l'oracle de Dehahal, je me voyois condamné à rester serpent le reste de mes jours; cela étoit bien cruel & vraiment digne de désespoir.

A peine me persuadai-je que Zélimon n'étoit plus, que je me reprochai sa mort. En effet, mon imprudence étoit extrême, je m'étois ôté par-là la seule voie qui me restoit de m'instruire à fond d'un détail le plus intéressant, quelqu'humiliant qu'il fût pour moi; & quelque lieu que j'eusse de me persuader que mon déshonneur étoit constaté, de certaines circonstances le rendoient plus ou moins grave : il me restoit à savoir si ma trop crédule épouse étoit dans l'ignorance de l'infamie dont elle me couvroit; en ce cas elle étoit moins criminelle, quoique mon affront n'en fût pas moins sanglant. Je bouillois encore du desir d'apprendre si l'auteur scélérat de mon infortune s'étoit fait reconnoître, ou s'il avoit continué à profiter de la crédulité de Clémelis. Dans la fureur dont ces idées me transportoient, le desir de punir l'esclave malheureuse qui avoit prêté son ministère à ces coupables attentats, trouvoit aussi sa place. Jamais mortel n'a été accablé de tant d'horreurs à la fois : il falloit que j'eusse une vie de serpent pour n'y pas succomber.

Je paſſai pluſieurs jours dans un déſeſpoir ſi cruel, que je fis tous mes efforts pour terminer moi-même mon deſtin malheureux : il n'y eut ſorte de moyens que je n'employaſſe pour y réuſſir; mais en vain. Le ciel en me métamorphoſant, m'avoit revêtu d'une peau ſi dure, qu'il ne me fut pas poſſible de m'arracher une vie que j'avois en horreur. J'allois & venois comme un furieux, je ne pouvois quitter le cadavre de Zélimon, il n'y avoit pas d'inſtant que je ne le déchitaſſe de nouvelles morſures; ſa vue entretenoit mon aigreur, & je ne pouvois m'en éloigner.

Cependant, quelques bucherons paſſèrent par haſard près du cadavre, s'en approchèrent, l'examinèrent ſoigneuſement, & après avoir donné des marques qu'ils le reconnoiſſoient, jetèrent des cris affreux à cette vue : gliſſé deſſous une roche voiſine, je ne perdois pas un de leurs mouvemens & le moindre de leurs diſcours. Les payſans raiſonnoient, & ils ne raiſonnent quelquefois pas mal.

Après bien des diſcours & des exclamations ſur la mort de Zélimon, à laquelle ils attribuoient bien des cauſes, l'un d'eux ſe détacha pour aller, diſoit-il, dans le village prochain en avertir ſa famille & ſes gens.

Après ſon départ, ceux qui reſtoient s'entre-

tinrent confidemment de cet accident. C'eſt une punition que cette mort imprévue, s'écria le plus âgé ! Zélimon ne craignoit point le ciel, éroit dur & barbare envers ſes inférieurs, & ſe portoit contr'eux aux dernières extrémités, pour peu qu'il crût en avoir de ſujet. Depuis que notre grand roi, continua ce bon homme, l'a exilé dans ſa terre, il n'a ceſſé de nous tourmenter tous, & de nous faire partager cruellement un certain chagrin qui le dévore, & dont on ignore la cauſe. Oh ! je m'en doute bien moi, interrompit un des payſans, & je gagerois trik-&-bak (1) que je ne me trompe pas. Pour vous faire voir que je ne me trompe pas, continua-t-il en frappant de la main ſur une pierre où il étoit appuyé, je vais vous conter ce qui m'eſt arrivé ces jours paſſés, & vous jugerez enſuite ſi j'ai grand tort de me vanter d'en ſavoir tant. Les bucherons, à ce diſcours l'environnèrent, & le payſan conta ainſi l'aventure dont il s'agiſſoit :

Il y a environ un mois, qu'une nuit, en dormant d'un profond ſommeil, je fus réveillé en ſurſaut par Zélimon lui-même ; il portoir une lanterne ſourde à la main, & avoit l'air d'un homme qui a couru & qui s'eſt échauffé ; il me preſſa de me lever, de le ſuivre & de prendre

(1) Mon bien & ma maîtreſſe.

avec moi des outils de ma profeſſion. Je connois ta diſcrétion, me dit-il en chemin, je t'ai choiſi pour me rendre un ſervice, & je t'en récompenſerai; mais ſi tu es aſſez hardi pour qu'il t'arrive jamais d'en tenir le moindre propos, ta vie me vengera de ta déſobéiſſance. A cela il n'y avoit rien à répliquer; il me fit deſcendre dans une cave profonde, où il m'employa quelques jours à y arranger un appartement, & il m'aidoit lui-même toutes les nuits; nous le meublâmes des meilleurs de ſes meubles; il n'y manqua rien au bout de quatre jours : nous en paſsâmes autant à mettre les portes en bon état; il y fit faire des ſerrures & des verroux, dont la groſſeur faiſoit trembler, je m'en étonnois quelquefois à part moi. Il veut ſans doute, me diſois-je, enfermer ici quelqu'un qui l'a offenſé, & il faut que celui-là ſoit d'importance, car il ne prendroit pas tant de ſoins pour le mettre à ſon aiſe. En effet, hors la liberté, toutes les commodités de la vie y étoient en abondance, c'étoit un vrai plaiſir.

J'aurois bien voulu ſavoir bonnement le nœud de cette aventure; j'en haſardai une fois quelques mots, mais il me répondoit par un air ſi farouche & ſi fier, que je n'oſai en reparler davantage.

Après que tout fut dans l'état qu'il avoit deſiré, il me renvoya, en me renouvelant la défenſe qu'il m'avoit faite d'en parler, avec les

de leur maître : les pleureurs marchoient à la tête du convoi, & ils étoient suivis d'un nombre prodigieux d'habitans, qui jetoient des hurlemens affreux.

A peine furent-ils arrivés, qu'ils firent un cercle autour du mort. Le silence alors succéda, & chacun des chefs de la cérémonie lugubre vint l'un après l'autre lui demander, selon (1) l'usage, s'il étoit mort; pourquoi il avoit quitté la vie & ses dernières volontés; & à toutes ces questions le cadavre ne branla pas. Après la cérémonie du présent (2), il fut enlevé & mis dans le toukam-bouk & moi avec lui. Le char traîné par des esclaves (3), partit ensuite comme un trait

---

cadavre debout, & qu'on remplissoit d'aromates, afin de le conserver.

(1) Lorsqu'un Abdalois avoit payé le tribut à la nature, on le déchaussoit, on lui mettoit les pieds dans l'eau, & ensuite on l'habilloit de sa tunique la plus précieuse, alors tout le monde entroit, & lui faisoit les questions qui ont donné lieu à la note.

(2) Ce présent étoit un dé, une aiguille, du fil & des ciseaux, afin de pouvoir raccommoder ses habits en cas qu'ils se déchirassent en chemin.

(3) Les esclaves étoient obligés non-seulement de traîner leur maître dans le tombeau, mais même d'y laisser chacun un de leurs membres, comme la tête, le bras ou la jambe.

d'arbalete ; les relais firent leur devoir, & en moins d'une heure nous nous trouvâmes à un château, dont la grandeur & la majesté me surprirent.

Après les cérémonies du deuil, on suspendit le tou-kam-bouk (1) dans l'appartement qu'avoit habité Zélimon, selon la coutume ordinaire. Dès qu'il fut nuit, & que les Guer-ma-ka (2) se furent endormies, je mis la tête hors du tombeau, pour examiner de quelle manière j'en descendrois ; & dans la crainte de me faire du mal, je m'élançai sur l'une des Guer-ma-ka, qui, en se réveillant en sursaut, fut si effrayée de mon apparition, qu'elle en mourut subitement.

Je m'en embarrassai peu, à cause de la gloire (3) que je lui faisois acquérir. Je descendis un esca-

(1) On attachoit une corde au plafond à un crampon destiné à cet effet; & afin que le mort ne s'ennuyât point, on le faisoit balancer sans cesse, & il étoit d'humanité d'aider à ce travail, c'étoit une preuve de vénération pour le défunt.

(2) Femmes qui s'enivroient pour faire rire le mort. Il n'y avoit que les grands à qui cette distinction fût accordée.

(3) C'en étoit une que de mourir de mort violente chez les Abdalois; ils prétendoient que c'étoit une preuve que le soleil avoit besoin d'eux, & les choisissoit pour l'accompagner dans sa course.

lier, j'examinai où étoient les ſoupiraux des caves, & après en avoir rencontré, j'entrai dans le premier qui s'offrit à mes regards. Je jugeai, par une foible lumière qui parvint jusqu'à moi, que le haſard m'avoit choiſi celui que je recherchois avec tant d'empreſſement. Mais au lieu de me trouver, comme je m'en flattois, dans l'appartement dont on m'avoit parlé, je reconnus que je n'étois que dans la route qui y abontiſſoit. Cette lumière provenoit des lampes pendues pour en éclairer les paſſages.

Après un chemin aſſez long dans ces caves ſouterraines; j'arrivai à une porte, qui me parut celle de l'appartement deſiré. Ce fut en vain que je voulus pénétrer dans les lieux dont elle donnoit l'entrée: elle étoit ſi exactement fermée, qu'il n'étoit pas poſſible, quelqu'effort que je prétendiſſe faire, de m'y gliſſer. Pendant que j'examinois de tous mes yeux, des plaintes qui ſe firent bientôt entendre, me firent prêter l'oreille avec beaucoup d'attention. O ciel! il me ſembla reconnoître la voix qui les proféroit, je la crus de Clémelis: le cœur me battit, je voulus écouter, mais en vain, l'épaiſſeur de la porte étoit un obſtacle invincible; j'étois furieux, je me plongeois dans un abîme de réflexions. Comment ſe peut-il, me diſois-je, que cette femme ſoit dans cette priſon obſcure? ne me trompai-je point?

Quelle apparence que Zélimon l'ait engagée à le suivre dans d'aussi tristes lieux, ou l'ait enlevée au milieu de ses gens & d'une ville si peuplée? Ou Clémelis est la plus malheureuse de toutes les femmes, ou la plus scélérate. Mais pourquoi cette défiance? ignorai-je quel est le traître Zélimon? reprenois-je, sa conduite odieuse, ses pratiques perfides ne sont-elles pas plutôt la cause d'un évènement si cruel? Attendons à juger que nous soyons mieux éclaircis; l'expérience ne doit-elle pas m'avoir corrigé? Clémelis, après les supçons qui paroissoient les mieux fondés, s'est trouvée innocente, ne se pourroit-il pas que les mêmes apparences eussent la même solution? Si cette épouse infortunée m'a été fidèle dans les tems où elle croyoit ma perte certaine, n'ai-je pas lieu de présumer, qu'instruite de mon sort, elle me conservera une foi, dont elle a tant de preuves que je suis jaloux? Ces idées me rassuroient & affoiblissoient le cruel détail dans lequel étoit entré Zélimon quelques momens avant sa mort. L'amour prenoit le parti de Clémelis; il dominoit toujours dans mon cœur.

Plus je trouvai d'obstacles à pénétrer dans ce lieu desiré, & plus je fis d'efforts pour y parvenir; je ne trouvai point d'autre moyen que celui de fouiller la terre & de tâcher de m'ouvrir un

paſſage ſous la porte. Le travail fut long & épineux ; quoique ſerpent, j'avois conſervé de la délicateſſe ; le tact & l'odorat ſouffroient comme quand j'étois homme ; j'en avois retenu toutes les facultés & tous les ſentimens. L'on a beau changer d'état, l'on conſerve toujours les premiers préjugés.

Deux jours furent employés à ce pénible travail, & j'étois preſqu'à bout lorſque j'entrevis enfin de la lumière, il étoit tems ; mes forces épuiſées reprirent alors de la vigueur, & me firent enfin pénétrer dans un endroit ſi cher à mon cœur. Je le parcourus d'abord des yeux, & y cherchai la cauſe de tant de peines & de ſoins. Un lit, dont les rideaux étoient tirés, me donna lieu de croire qu'il renfermoit l'objet de mes deſirs. Si j'en avois cru mon premier mouvement, je m'y ſerois d'abord rendu. Mais hélas! un retour ſur moi-même me retint ; quel effroi ne devoit pas cauſer ma monſtrueuſe apparition? N'étoit-elle pas faite pour glacer les ſens de ma chère épouſe, ſuppoſé que ce fût elle qui fût renfermée dans ces lieux ? Un ſerpent de ma taille étoit un objet bien affreux ; à peine oſois-je m'enviſager moi-même ; comment auroit-elle pu ſoutenir ma préſence ? J'aurois bien deſiré cependant me convaincre de mes ſoupçons ; je ne trouvai pas de moyen plus naturel que celui de paſſer adroite-

ment dans la ruelle de ce lit, & d'envisager, en me cachant, la personne que je soupçonnois y être renfermée. Je m'y glissai, mais vainement; il étoit vide, & je ne tardai pas à connoître par des plaintes qui vinrent jusqu'à moi, & qui partoient d'un cabinet voisin, que mes conjectures n'étoient pas vaines. C'étoit Clémelis elle-même; je la vis rentrer dans la chambre où j'étois. Malgré la tristesse dans laquelle je la vis plongée, & un abattement extrême, elle conservoit toutes les graces qui l'avoient toujours distinguée de ses semblables. O ciel! que ne souffris-je point en la considérant? Elle pleuroit amèrement, & proféroit les discours les plus chers & les plus touchans à mon cœur. J'étois l'objet de ses larmes, elle m'appeloit à son secours, m'assuroit de l'amour le plus fidèle & le plus tendre, & sans rien expliquer, j'avois tous les lieux du monde de me flatter que mon honneur étoit à couvert des taches horribles que le traître Zélimon m'avoit laissé entrevoir.

Le charme de retrouver une épouse si adorable, avoit concentré toutes mes idées, & m'avoit empêché de faire une réflexion judicieuse; elle se fit quelques momens après, & me jeta dans l'état le plus affreux. Ma métamorphose devoit cesser en rencontrant une femme chaste & fidèle; j'étois auprès de Clémelis, & je restois serpent. O ciel! que devins-je après ce moment? Mes sens se

se glacèrent peu-à-peu, la chaleur s'éteignit en moi, & je perdis entièrement le sentiment.

J'ai dit que je m'étois glissé dans le lit de Clémelis, sans doute que le charme qui devoit me rendre ma première forme, consistoit à être touché par celle qui devoit l'opérer. Quoi qu'il en soit, en reprenant mes sens, je me trouvai tel que je devois être, mais sans autre vêtement que la peau de serpent que je venois de quitter, qui me servoit de ceinture. Mon premier mouvement fut de remercier le ciel de la faveur insigne qu'il me faisoit; le second, de me jeter aux pieds de ma Clémelis. J'étois transporté de la joie la plus pure; ce qui venoit de m'arriver, me prouvoit sa sagesse & sa fidélité; je parcourois son appartement, dans le dessein de lui exprimer tous les sentimens dont j'étois agité. Mais hélas! je n'étois pas encore à la fin de mes malheurs. Clémelis ne se trouvoit pas, & je ne pouvois comprendre par quel prodige nouveau elle étoit ainsi disparue; il me sembloit qu'un sort fatal s'opposât sans cesse à notre réunion.

Cette joie à laquelle je venois d'être sensible, fut de bien courte durée, lorsque je ne pus plus douter que mon adorable épouse étoit disparue : j'eus beau presser mon imagination pour tâcher de démêler par quel miracle je ne la retrouvois plus, je fis de vains efforts. Tout étoit fermé si exacte-

ment, qu'à moins de soupçonner une métamorphose semblable à la mienne, je ne pouvois penser qu'elle m'eût quitté par les voies ordinaires. Cette réflexion me replongea dans la douleur. O ciel! m'écriai-je, jusqu'à quand me persécuterez-vous?

En effet, mon sort pouvoit-il être plus déplorable? Je me voyois de nouveau en proie aux plus horribles extrémités, en prison nu comme [la main, sans alimens pour soutenir ma vie malheureuse; que devois-je donc devenir, & à quoi le ciel me destinoit-il? Ces cruels envisagemens de moi-même m'attendrirent peu-à-peu; mes soupirs devinrent plus fréquens, & je m'en trouvai à la fin si suffoqué, que, pour me soulager, je me mis à pleurer amèrement.

Je passai trois jours & trois nuits dans cet état affreux; sur la fin de la quatrième, j'entendis ouvrir mes verroux, je levai la tête, en attendant avec impatience qui venoit me visiter. Je me flattai un moment que c'étoit Clémelis; mais quelle fut ma surprise de reconnoître à l'ouverture de la porte ce même Sinoüis, que j'avois vu hibou, & que j'avois cru mort? Il étoit enchaîné comme une bête féroce, & suivi d'une troupe de culambis (1),

(1). Archers ou gardes qui arrêtoient & veilloient les criminels; il ne leur étoit permis d'avoir qu'un œil, ils portoient l'autre pendu au col; c'étoit la marque de leur of-

Quoi! je vous retrouve, mon cher Sinonis.

Marillier inv. C. de Ghendt sculp.



mais ce qui me jeta dans une surprise extrême, étoit qu'il avoit conservé le bec de hibou. A peine m'eut-il envisagé, qu'il jeta un cri d'étonnement & de joie, leva ses bras appesantis de fers & voulut venir à moi; je le prévins. Quoi! je vous retrouve, mon cher Sinoüis, m'écriai-je en le serrant tendrement dans mes bras, quoi! c'est vous que j'ai cru mort & pour qui j'ai tant versé de pleurs? Les culambis ne nous donnèrent pas le tems d'en dire davantage; ils se jetèrent sur moi, me chargèrent à mon tour de cruels liens, & se retirèrent sans vouloir m'apprendre par quel ordre j'étois traité si inhumainement. Tout ce qui m'arrivoit, étoit si extraordinaire & si peu sujet à la vraisemblance, que je m'en étonnai moins que je ne l'aurois dû; d'ailleurs la présence de Sinoüis occupoit toute mon attention.

Nous fûmes long-tems l'un & l'autre à garder le silence, & à nous observer réciproquement; enfin il le rompit pour me demander par quel prodige je me trouvois enfermé dans l'endroit où il me trouvoit. Pour le satisfaire, je lui rapportai tout ce qui m'étoit arrivé depuis l'instant de notre séparation. Ce récit, au lieu de le consoler de ses

---

fice. Lorsqu'ils arrêtoient quelqu'un, ils lui donnoient un soufflet, en lui disant : vive la liberté. On ne sauroit être trop clair lorsqu'il s'agit d'instruire un lecteur curieux.

malheurs, lui arracha des larmes. O Lamékis! s'écria-t-il, à quoi donc sommes-nous destinés? que signifient tant de peines & de traverses? y serons-nous toujours en butte, ne cesseront-elles jamais? Après cette exclamation, il jeta un profond soupir, & me rapporta en ces termes sa dernière aventure.

Après le trait fatal dont vous me vîtes percer, ô Lamékis! je tombai dans un lac qui se trouvoit derrière le rocher; cet évènement me sauva la vie. Un pêcheur dans sa nacelle, qui jetoit ses filets, & à côté duquel je fus précipité, me releva, & me donna à un petit garçon pour lui servir de jouet, & pour appaiser ses pleurs enfantins. Cet enfant m'arracha le trait qui me traversoit, & à force de me tourmenter, me fit revenir de ma foiblesse; mais le cruel me fit payer cher cette faveur. Il se mit, pour se divertir, à m'arracher les plumes les unes après les autres, & à chaque cri que la douleur m'occasionnoit, il rioit de toutes ses forces; s'il m'en étoit resté assez pour me venger, je lui aurois donné mille coups de bec dans le visage; mais à peine pouvois-je me soutenir; il ne cessa point de me plumer qu'il ne m'eût dépouillé & mis nu comme la main.

Je ne savois à quel dessein ce maudit enfant me réduisoit dans un si déplorable état, & j'attendois impatiemment qu'il lui plût de cesser ses rigueurs,

lorsqu'il souffla dans un réchaud de charbon allumé, en disant au pêcheur qu'il alloit me rôtir & me manger à son déjeûner. En effet, il m'étendit sur le charbon; ma douleur extrême me prêta des forces, je jetai un cri aigu, & fis un bond si heureux, que je sautai dans le lac.

L'enfant s'en étant aperçu, se mit aussi à crier & à supplier son père, avec larmes, de lui rendre son déjeûner, & de courir après moi. Il fit en effet ses efforts pour m'atteindre; mais tout foible que j'étois, je m'éloignai avec tant de vîtesse, qu'il lui fut impossible de me rattraper. Cependant j'évitois un danger pour en courir un autre. Cent poissons de diverses figures me suivoient à fleur d'eau, & faisoient tous leurs efforts pour me dévorer; leur nombre seul retardoit & empêchoit ce malheur, en se disputant ma proie, ils prolongeoient ma fin. A peine l'un d'eux m'avoit-il saisi par les pattes, que les autres se jettoient sur lui & l'obligeoient à me lâcher. Ce manège dura assez long-tems, & me fatigua à un tel point que j'étois prêt à succomber.

Un chien qui vint se désaltérer au bord du lac, & qui m'entrevit, vint changer la forme de mon supplice; je lui parus un appât friand, il se mit à la nage, tira droit à moi, me saisit au travers du corps, & me rapporta de l'autre côté. Il m'avoit mis à terre, & me considéroit avec le

dessein sans doute de faire un bon, ou un mauvais repas de mon corps; déjà il me léchoit, & me retournoit de son nez pour appuyer sa dent meurtrière dans les endroits qui lui plaisoient davantage, lorsqu'une voix, qui s'écria tok-brifs (1), fit retourner la tête au chien & me sauva la vie; c'étoit le maître de ce chien, il avoit un arc & des flèches, & chassoit sans doute sur les environs du lac : il s'approcha de moi, me considéra & se retira en disant à son chien, sur la tête duquel il appuya la main, fi! Je crus en être quitte à ce prix; en effet le chien suivoit son maître, & ne paroissoit plus songer à moi.

Il avoit bien tourné la tête plusieurs fois de mon côté, mais je ne m'en inquiétois point, quand tout-à-coup il prit sa course, & parut la gueule ouverte pour m'emporter, & me ronger sans doute à l'insçu de son maître dans quelque coin. J'en fus si effrayé, que je m'écriai de toutes mes forces tok-brifs, tok-brifs! Le chien s'arrêta,

(1) Tout beau. Presque tous les savans conviennent de la précision avec laquelle l'auteur a rendu la douceur de ce mot. Cependant un illustre de nos jours l'explique bien autrement, il dit que tok veut dire ton, & brifs, frais; par conséquent tok-brifs signifieroit du ton frais, ce qui ne paroît pas vraisemblable. Il falloit que ce savant aimât ce poisson, & qu'il fût bien aise de s'en rappeler l'idée toutes les fois que son imagination pouvoit y donner lieu.

& le maître qui étoit à trente pas, se retourna & chercha des yeux comme pour apprendre d'où provenoit la voix qu'il venoit d'entendre. Le chien étoit en arrêt de tems en tems, il vouloit me piller, mais m'étant bien trouvé d'avoir parlé, je le faisois toutes les fois que ma vie étoit en danger, je m'en trouvois trop bien pour y manquer.

Cependant, le chasseur dont l'inquiétude étoit extrême, & qui ne pouvoit concevoir d'où venoit le tok-brifs qu'il entendoit prononcer à tous momens, s'approcha enfin de son chien & de moi, & s'apperçut bientôt d'où partoit la voix. Il recula de surprise & d'effroi lorsqu'il fut convaincu qu'elle venoit de moi, & me demanda avec un air tremblant la cause d'un phénomène si extraordinaire. Il me vint dans l'idée une réponse qui parut convenable à ma situation présente; je me dis avoir été élevé par un grand philosophe qui m'avoit appris à parler, & qui avoit trouvé le moyen de débrouiller mon instinct. Cette réponse rassura le chasseur, & il trouva ma rencontre si précieuse, qu'il me releva, me mit dans son chapeau, me couvrit de son mouchoir en me flattant & en me disant qu'il m'alloit rendre l'oiseau le plus heureux de la terre. Je ne crus pas devoir répondre à ce discours, & encore moins parler si souvent, dans la crainte d'encourir de

nouvelles disgraces; il suffisoit que j'eusse trouvé ce moyen pour conserver mes jours; quelque malheureux qu'ils fussent, je ne pouvois me résoudre à les perdre. Cela paroît incroyable, ô Lamékis! mais j'avoue ma foiblesse, je n'ai jamais pu prendre sur moi de mourir de sang froid.

Le chasseur me porta en un château voisin, me présenta à manger, nettoya ma plaie; & eut de moi un si grand soin, qu'au bout de quelques jours je me retrouvai en parfaite santé. Mes plumes même commençoient à me repousser, & je ne tardai pas à me retrouver l'un des hiboux du pays le mieux vêtu; je me trouvai si bien en comparaison de ce que j'avois été précédemment, (à la réserve de l'inquiétude de ce que vous étiez devenu, ô Lamékis!) que j'entretenois la bonne volonté que l'on avoit pour moi en parlant de tems en tems, avec cette précaution cependant de ne point paroître trop raisonnable, dans la crainte que ce prodige ne donnât lieu à de trop sérieuses réflexions; cette conduite me réussit. Dans l'espérance de me faire parler, il n'y avoit point d'attention qu'on n'eût pour moi; j'étois mitonné comme l'oiseau le plus précieux.

Toutes les fois que mon maître sortoit, il m'enfermoit dans une cage, & prenoit toutes les précautions possibles pour que je ne lui fusse point volé. Un jour qu'il avoit été plus long-tems

qu'à l'ordinaire à me revoir, il revint accompagné d'un homme que je reconnus à son discours, pour être le scélérat dont vous m'avez tant parlé, ce Zélimon, auteur de vos disgraces. Si j'avois eu autant de forces, que je ressentis d'indignation à cette connoissance, vous n'auriez pas eu le plaisir de vous venger de ce traître, je l'aurois mis en morceaux.

Le chasseur qui lui appartenoit, à ce que je compris par leurs discours, l'avoit mis au fait de ce qu'il prétendoit que je valois. C'est un vrai présent à faire à la reine, disoit-il, il est unique, jamais oiseau de son espèce n'a parlé, & qui plus est, avec tant de raison; voilà un moyen infaillible pour rentrer en grace. J'en conviens, reprit Zélimon, mais voilà vingt fois que je me cache pour être témoin de ce que vous me dites, sans être assez heureux pour en pouvoir juger par moi-même, & assurément je ne me hasarderai point à faire la démarche dont il est question, que je n'en sois positivement assuré.

Ce qui venoit d'être dit, me frappa, je me sentis un desir extrême de changer mon sort, il me sembloit qu'il seroit plus doux lorsque j'appartiendrois à cette reine qu'on ne nommoit pas. Dans cet esprit je crus devoir parler, & je le fis; le peu de mots énoncés de ma part, se trouva si conve-

nable à ce qui venoit d'être dit, que Zélimon m'en parut transporté.

Ne parlons point de présent à la reine, s'écria-t-il en enlevant ma cage, celui-ci me paroît trop précieux pour le donner à d'autres qu'à celle qui règne dans mon cœur; tu connois mes emportemens pour cette adorable femme, pour laquelle je soupire depuis si long-tems, & à qui ma passion a donné des fers; tu sais à quel excès je me suis porté jusqu'à ce jour; voilà un vrai moyen pour me faire regarder d'un œil plus doux. Cet oiseau servira à l'amuser dans sa prison, & peut-être à quelque chose de mieux; je me suis prescrir un tems pour amener cette cruelle femme au point que je desire; je lui en ai donné ma parole, je ne veux rien négliger de ce qui pourra contribuer à la remplir dignement; mais après cela, si j'use des droits que je me suis acquis en l'enlevant, qu'elle ne s'en prenne qu'à elle seule, je n'aurai plus rien à me reprocher.

En prononçant ces paroles, qui ne me parurent pas du goût du confident, quoiqu'il feignît d'y applaudir, Zélimon m'emporta, passa dans son appartement, y prit de grosses clefs enfermées dans un cabinet, leva une trappe, & descendit un escalier éclairé par des lampes suspendues. Je ne savois que penser de toutes ces choses, nous enfi-

lâmes plusieurs caves les unes après les autres, il s'arrêta enfin à une porte qui me parut de fer, il l'ouvrit, & nous entrâmes dans un appartement magnifiquement meublé.

Il étoit composé de plusieurs pièces, nous les traversâmes sans y trouver personne; mais à la dernière, que vis-je, ô Lamékis! cette adorable Clémelis l'objet de vos desirs. Je n'en pus douter, son nom fut prononcé, & je l'aurois reconnue au portrait que vous m'en avez fait si souvent. Ses larmes répondirent au compliment de Zélimon; elle le regarda moins comme un amusement, que comme un augure qui lui annonçoit la continuation de ses malheurs; elle s'abandonna à mille plaintes amères, traita son ravisseur de tous les noms qu'il méritoit, & lui jura qu'elle se donneroit elle-même la mort s'il osoit encore se présenter à ses yeux.

Malgré la cruauté de ce traître, il se retira & obéit; cependant, avant que de la renfermer, il lui dit qu'il seroit docile à ses ordres jusqu'au jour qu'il lui avoit accordé, mais que passé le tems, il prétendoit à son tour voir reconnoître ses égards. Clémelis ne daigna point répondre à ce discours, & continua à s'abandonner à sa douleur.

Cette situation amère me rappela la mienne, & me jeta dans l'accablement. O ciel! m'écriai-je, sans faire attention que j'étois devant Cléme-

lis, se peut-il que tu puisses te complaire à faire des malheurs ? Quoique votre respectable épouse dût s'attendre à m'entendre parler, puisque Zélimon l'en avoit prévenue, elle jeta un cri d'étonnement & d'effroi. Rassurez-vous, lui dis-je, si le destin vous poursuit, vous n'êtes pas la seule en proie à ses rigueurs ; Lamékis, cet époux fidèle, continuai-je, en est une preuve bien fatale.... Lamékis ! s'écria Clémelis, en me regardant avec frayeur ; eh ! comment se peut-il que vous soyez instruit de son sort ? Remettez-vous, Clémelis, poursuivis-je.... Ah ! Je n'en suis pas la maîtresse ; oiseau trop adorable, répartit Clémelis en se laissant aller sur une pille de carreaux, vous m'étonnez trop prodigieusement pour surmonter mon effroi ; je ne suis point accoutumée à des évènemens aussi prodigieux. Qui êtes-vous donc, vous qui me connoissez si bien ? Faites cesser au plus vîte une incertitude cruelle, il n'y a que cela seul qui puisse me rassurer.

Je me pressai de lui dire qui j'étois. A peine m'eus-je annoncé pour votre ami & pour votre confident, qu'elle me demanda en tremblant par quel prodige j'avois changé de forme, & en quel lieu je vous avois laissé. Je satisfis pleinement à ses desirs, elle m'écoutoit avec une attention qui prouvoit son amour pour vous & sa surprise. Mais

lorſque j'en vins à votre métamorphoſe, elle joignit les mains, fixa les yeux au ciel, & demeura ſi long-tems dans cette attitude, que je la crus pétrifiée. Je l'appelai pluſieurs fois, enfin elle me répondit par ſes larmes, elles la ſuffoquoient; elle fut plus d'une heure ſans pouvoir proférer une ſeule parole.

Un cœur vraiment compatiſſant oublie ſes propres maux pour s'attendrir de ceux des perſonnes qui l'intéreſſent. J'employai tout mon zèle pour conſoler l'aimable Clémelis; & pour y parvenir, je lui fis eſpérer que le ciel vous ramèneroit un jour auprès d'elle, & que vous lui feriez redevable de la fin de votre métamorphoſe & de vos malheurs. Cette idée parut la calmer. Ah! s'écria-t-elle, ſi ce bonheur dépend de la foi que je lui ai conſervée, Lamékis ceſſera un jour d'être ſerpent; le ciel juſqu'ici a protégé ma vertu, malgré les aſſauts terribles & ſéduiſans qu'elle a eus à ſoutenir, je la crois pure. Cela eſt certain, repris-je, conſolez-vous, ô Clémelis! conſolons-nous! Le grand Dehahal nous a promis que nous reprendrions, Lamékis & moi, notre première forme; il eſt trop grand & trop reſpectable pour s'être abaiſſé à nous vouloir tromper.

Nous paſſâmes trois jours entiers, Clémelis & moi, à nous rapporter réciproquement tout ce qui nous étoit arrivé. Comme il eſt à préſumer, ô

Lamékis ! continua Sinoüis, que vous n'êtes pas informé de ce qui suivit l'entreprise odieuse de Zélimon, lorsqu'il s'introduisit sous votre nom dans l'appartement de votre épouse adorable, & que dans le récit que vous m'avez fait de l'aveu forcé de ce traître, la mort que vous lui donnâtes, en interrompit le détail, le voici ; c'est Clémelis qui parle, je ferai mes efforts pour vous rapporter jusqu'à ses propres expressions.

Malgré les preuves que j'avois de la vertu de mon adorable épouse, l'idée de ce détail me fit pâlir. Eh bien ! m'écriai-je, d'une voix entrecoupée, par quel miracle s'arracha-t-elle des bras de ce malheureux ? C'est ce que vous allez apprendre, continua Sinoüis ; ne tremblez point, votre honneur avoit été confié en des mains trop sages, pour qu'il pût vous être ravi.

Malgré la prévention agréable où j'étois que j'embrassois mon époux, continua Clémelis, je me sentis tout-à-coup une certaine répugnance qui ne me parut point naturelle ; mes transports s'affoiblissoient insensiblement ; un je ne sais quoi s'opposoit secrètement à l'ardeur des desirs qui m'étoient exprimés ; & pour y répondre, il auroit été nécessaire que j'eusse eu recours a cet art imposteur qui décore le dehors des sentimens qui n'existent point dans l'intérieur. Je m'en fus d'abord le plus mauvais gré du monde, je pris pour

reſſentiment des ſujets que j'avois de me plaindre de mon époux, ce qui n'étoit qu'un effet du preſſentiment. Plus je devenois froide, & plus celui qui me paroiſſoit mon époux me donnoit d'aſſurance de ſon amour. Je me trouvai tout-à-coup dans un état ſi pénible, que je ſentis mes genoux plier ſous moi; j'eus recours à l'artifice pour dérober ma froideur; je dis que je me trouvois mal, & je le feignis; je voulois avoir le tems de reſpirer, & de me demander la cauſe d'un état ſi ſurprenant, je n'avois garde de la ſoupçonner.

Cependant mon époux prétendu, dans la confiance que j'avois perdu le ſentiment, s'éloigna avec vivacité, & reparut un moment après avec un flambeau d'une main, & une bouteille remplie ſans doute d'élixir pour me rappeler à la vie. J'entr'ouvris les yeux, dans l'eſpérance qu'une vue ſi chère me rendroit mes tranſports expirans; je crus ne les avoir pas aſſez ouverts, puiſque je ne reconnoiſſois pas des traits ſi bien conſervés dans mon cœur; fixer mon regard & jeter un cri affreux fut la même choſe. Ah! Scélérat, m'écriai-je, en reconnoiſſant Zélimon, & en me levant avec fureur; voilà donc de tes tours criminels & perfides? Garde-toi bien de m'approcher, je ſaurois t'ôter une vie qu'il y a long-tems qui t'auroit dû être arrachée. Le traître, dans la ſurpriſe

extrême où il fut d'être découvert, laissa tomber son flambeau qui s'éteignit. Je me mis à jeter alors des cris si affreux, que tout le monde accourut. Zélimon, dans la crainte d'être arrêté, s'enfuit, & me débarrassa enfin de son horrible présence.

Je fis tant d'informations dans mon domestique, que je découvris enfin la scélérate esclave qui m'avoit trahie ; je la mis dehors avec tous les désagrémens qu'elle méritoit; & pour ne point courir à l'avenir de pareils risques, je pris la résolution de ne jamais me coucher que je ne fusse enfermée. Après les deux entreprises téméraires de ce perfide Zélimon, je ne pouvois trop me tenir sur mes gardes ; j'en fis de nouveau mes plaintes au roi; sans Boldéon, j'aurois été vengée; mais sa grace en cette considération lui fut accordée, à condition qu'il ne remettroit jamais les pieds à la Cour.

Plusieurs mois s'étant passés sans que j'eusse entendu parler de lui, je me flattois que je ne serois jamais dans le cas d'en rien redouter, lorsqu'une nuit, dormant d'un profond sommeil, je fus réveillée en sursaut par un bruit affreux qu'on faisoit à ma porte; je me jetai à bas de mon lit, je courus aux fenêtres, & appelai de toutes mes forces; mais soins frivoles! Les mesures étoient si bien prises, que je ne fus point secourue. La porte de mon appartement fut jetée à

bas;

bas; Zélimon parut, un poignard à la main, & me fit enlever par ceux qui le suivoient. Après une longue route, il me fit descendre dans cet appartement souterrain, où il m'annonça le même soir que j'y serois renfermée jusqu'à ce que j'eusse répondu à sa passion.

Jugez, ô sage ami du plus digne époux! poursuivit Clémelis en versant un torrent de larmes, ce que je devins après ces attentats odieux; les jours & les nuits se passèrent dans la douleur, la rage & le désespoir. Comme ces passions m'affoiblissoient peu-à-peu, & que j'en tombai malade, mon traître ravisseur, dans la crainte de me voir mourir, fit des sermens affreux qu'il n'auroit jamais recours à la violence; & cette promesse qui suspendit mes craintes & mes inquiétudes, empêcha l'accroissement de ma maladie. Peu à peu je revins, & repris malgré moi une vie qui m'étoit à charge, & que j'aurois tranchée moi-même mille fois, si l'espérance de revoir un jour l'époux que j'adore, ne m'en eût empêchée.

Depuis ce tems, mon ravisseur ne s'est point hasardé à vouloir me contraindre. Cependant, il y a quelques jours qu'il m'a paru moins respectueux; sur les plaintes que je lui en ai faites, il m'a dit déterminément qu'il falloit enfin me résoudre à répondre à une passion si violente, qu'il n'y avoit plus d'égard qui le retînt. Malgré mes

larmes, mes prières & mes menaces, il m'a signifié de prendre mon parti, de le rendre heureux, en me jurant qu'après un mois, il usera de violence. Voilà, ô Sinoüis! où j'en suis; jugez de la justice de mes pleurs; je ne vois plus que la mort pour m'arracher au destin affreux auquel il semble que le ciel m'ait condamné sans retour.

A peine Clémelis achevoit-elle ces mots, que nous entendîmes le bruit affreux des verrouils qui nous annonçoit la venue de Zélimon; Clémelis en tressaillit. Ah! Sinoüis, me dit-elle, que vais-je devenir? Le tyran vient sans doute déployer le reste de ses rigueurs; le tems approche, c'est pour m'y préparer; le ciel ne protégera-t-il donc jamais enfin l'innocence? La porte s'ouvrit, mais au lieu de Zélimon, parut le chasseur. Consolez-vous, ô Clémelis! lui dit-il en l'approchant respectueusement, dans peu votre sort changera. Je voudrois bien dans le moment pouvoir vous rendre votre liberté, mais elle ne sera que reculée; sans la crainte de risquer vos jours précieux, je vous ouvrirois à l'instant les portes d'une prison odieuse; mais en suivant les mouvemens d'une compassion que je ne saurois trop vous exprimer, nous nous mettrions tous deux dans le cas de périr ou de rester à jamais sous la domination du cruel Zélimon. Je le connois par trop d'actes inhumains pour en pouvoir dou-

ter; le parti que je prends aujourd'hui est le plus sûr; je vais à la cour, j'avertirai le roi de votre détention & des rigueurs dont on use envers vous; son ordre suprême brisera vos fers & vous vengera de votre ennemi cruel. Las d'obéir à un tyran, dont je déteste les crimes, je vais les déclarer & me mettre à l'abri de son ressentiment; l'injustice avec laquelle il vient d'en user avec moi, en m'ôtant d'autorité un trésor précieux avec lequel je prétendois faire ma fortune, m'a fait prendre enfin mon parti. J'avois destiné cet oiseau à la reine, je le lui porte à l'instant, je ne vous en dis pas davantage, ô Clémelis! Avant qu'il soit peu, vous aurez lieu de vous applaudir de mon zèle, mais en attendant, souvenez-vous de ne point me décéler au tyran; il est trop occupé de vous pour songer à l'oiseau. Je vais remettre les clefs où je les ai prises, je n'en dis pas davantage, le tems est trop précieux. En achevant ces mots, le chasseur m'emporta dans ma cage; mon premier mouvement fut de crier, le second m'arrêta, rien ne pouvoit être plus gracieux à Clémelis & à moi que le parti que cet homme prenoit, il étoit aisé de juger que le seul intérêt en étoit le motif; mais quel que fût le principe de cette entreprise, il n'en pouvoit résulter qu'un grand bien. J'allois à la cour, je devois appartenir à la reine; quand même il seroit

arrivé que le chasseur eût changé de résolution, & n'eût point parlé de Clémelis, dans la crainte du ressentiment, j'y étois, & je savois parler; ces réfléxions adoucirent le chagrin de quitter la respectable Clémelis; c'étoit se séparer pour mieux se réunir.

Jamais on n'a fait une route avec tant de vîtesse; le chasseur se pressoit d'arriver, je lisois dans ses yeux son inquiétude; il croyoit à tout moment être suivi du redoutable Zélimon, j'en jugeois à la quantité de fois qu'il retournoit la tête; enfin tant d'inquiétudes cessèrent, nous arrivâmes à la cour. Il se rendit le lendemain chez la Brouk-chailloc (1), & le surlendemain il fut présenté à la reine, comme il l'avoit desiré; son présent avoit été trop agréablement reçu, pour qu'il souffrît le moindre délai.

La reine fut enchantée lorsqu'on lui rapporta la facilité avec laquelle je m'énonçois. L'Houcaïs qui étoit présent, en sauta à pieds joints; l'on me mit dans une cage magnifique, & je fus fêté (2) de

(1) Première dame d'honneur, à laquelle il falloit faire un présent pour obtenir audience de la reine. Ce présent étoit considérable, il ne pouvoit être que de trois choses, d'un hareng laité, d'un peigne de fer blanc ou d'une paire de boucles d'étain. Celui du chasseur fut d'un peigne de fer blanc.

(2) Manière d'exprimer de la satisfaction.

toute la cour, l'on attendoit avec beaucoup d'impatience que je parlasse, j'attendois moi-même que le chasseur le fît; j'espérois toujours qu'il rapporteroit la situation de Clémelis, & qu'il rendroit compte de la manière dont Zélimon en usoit avec elle. Il avoit fait sans doute ses réflexions. Je crus devoir débuter par-là, j'étendis les aîles, j'alongeai le col, me dressai sur mes pattes, fixai le roi en face, & m'écriai; ô grand Houcaïs! ô reine! ô grands de la cour! écoutez-moi, je vais parler. A ces mots, tout le monde tira la langue (1) & me prêta une longue attention.

Le chasseur aussi bien que tout le monde, ne fut pas peu surpris de la manière dont je contai l'enlèvement de Clémelis, fait par Zélimon, je n'en omis aucune circonstance. L'Houcaïs emporté par la plus grande colère, en but (2) trois

(1) L'original dit Fla-ri-crok-dol-ki-kan-gran-douil-guerlache, qui veut dire à la lettre, chacun laissa tomber la langue. En effet, c'est le vrai sens, car la note prétend que lorsqu'on vouloit prêter une grande attention, on laissoit pendre la langue tant qu'on écoutoit, & les gens bien élevés avoient grand soin de tenir la main dessous pour en recevoir la liqueur découlante. Les femmes de qualité avoient le privilège de badiner avec le bout de leur langue, comme les Gauloises avec leurs éventails.

(2) La marque d'un violent dép't étoit de boire, & c'est depuis la connoissance des mœurs de ces peuples, qu'est

coups consécutifs & donna des ordres sur le champ pour aller délivrer Clémelis.

Après être revenu de son bouillant dépit, il se tourna vers Boldéon, & lui dit à demi-voix, qu'il falloit me mettre à la gil-gan-gis, que j'étois sûrement Grouil-grou-gran (1), & qu'il n'étoit pas possible que j'eusse un instinct aussi raisonnable sans que le Bar-bu-fou (2) s'en mêlat. Je tressaillis à ces mots, la crainte du supplice dont on me menaçoit, me fit demander audience, je sifflai le roi, il retira la langue pour m'écouter; j'allois lui conter toutes mes aventures, & entrer dans le détail des vôtres, ô Lamékis! lorsqu'un prodige qui parut affreux à toute la cour, & qui me fut bien agréable, épouvanta l'assemblée dont j'étois environné. Tout d'un coup, mes os craquèrent avec un cliquetis épouvantable, à la place de mes aîles mes anciens bras sortirent, & mes jambes se trouvèrent substituées à mes pattes; cette méta-

venue cette manière polie de parler, en invitant un convive à boire : allons donc monsieur, madame, mademoiselle, &c. avalons la douleur : je vous rends grace, allons j'avale la douleur. Grotius qui aimoit fort la table, ne se servoit cependant jamais de cette façon de parler, non plus que Ciceron, Aristote, Virgile, Tacite, &c. ce qui devient extrêmement embarrassant.

(1) Sorcier.

(2) Diable.

morphofe fe fit fi fubitement, qu'en moins de rien je redevins tel que j'avois été, & que vous me voyez aujourd'hui. Il fut heureux que ma cage fût grande, fans cela j'étois eftropié pour le refte de mes jours; par malheur pour mon nez il fe trouva fi preffé, qu'il n'a pu trouver de place pour fortir, il m'eft, comme vous voyez, refté celui de hibou; cela eft trifte, mais j'efpère que le grand Dehahal me l'arrachera, il eft trop grand & trop refpectable pour ne pas me faire cette faveur.

L'Houcaïs & la cour furent d'une furprife extrême du prodigieux changement qui venoit d'arriver en moi. Il fut convenu tout d'une voix que j'étois Grouil-grou-gran; j'eus beau vouloir défendre mon humanité, l'ordre fut donné de m'envoyer ici jufqu'au jour de ma mort. La reine dont la fottife n'eft pas pardonnable, exigea que je fuffe renfermé dans cette prifon, & cela parce qu'en lui en faifant la defcription, j'avois affuré qu'elle étoit d'une profondeur extrême; chofe fur laquelle j'avois appuyé pour lui en donner plus d'horreur, & afin d'émouvoir de plus en plus la compaffion pour Clémelis enfermée. La raifon qu'elle donna du choix de cette prifon, fut qu'étant fi profonde, je ferois moins en état de nuire, & qu'étant poffédé du Bar-bu-fou, l'on ne pouvoit trop prendre de précaution.

Quoi qu'il en foit, j'ai été enchaîné & mis dans

l'état où vous me voyez; il n'y a pas d'apparence qu'on m'y laiſſe long-tems, ſi l'on s'obſtine à vouloir que je ſois Grouil-grou-gran, vous ſavez la loi, ô Lamékis! elle eſt ſans appel, après la gil-gan-gis il faut mourir. Voilà qu'elle ſera la fin de toutes mes aventures; ô Vilkonhis! pourquoi m'avez-vous tiré du chaos pour me rendre ſi malheureux?

Sinoüis finit ainſi, & ſe mit à pleurer comme une vache; je fis mes efforts pour le conſoler. Nous ſommes, vous & moi, dans le même cas, lui dis-je, nous courrons les mêmes fortunes, mais le ciel ſe laſſera de nos malheurs; il nous rend notre première forme, & nous réunit; préſage certain qu'ils ceſſeront bientôt; pour moi je n'ai plus que des graces à lui rendre, ſelon le détail que vous venez de me faire, je juge que Clémelis eſt à la cour. Ne t'en flatte pas, s'écria une voix ſortant d'un cabinet voiſin, tout dans les fers que je ſuis, Clémelis eſt mon eſclave, & elle n'en ſortira point que je ne ſois libre. Nous treſſaillîmes à ces mots; qui pouvoit les avoir proférés? L'intérêt que j'y prenois, me fit lever pour m'en éclaircir. Malgré la peſanteur de mes fers, je me traînai dans le cabinet; ô ſurpriſe extrême! c'étoit le même Zélimon dont je croyois m'être vengé, à qui j'avois donné tant de coups, & que j'imaginois devoir être réduit en poudre. O ciel! voilà de ces choſes

auxquelles on ne s'attend pas, je n'avois garde de les prévoir. Mais que dis-je? O grand Vilkonhis! n'es-tu pas tout puiſſant, & lorſqu'on décrit tes miracles, eſt-il permis à qui que ce ſoit d'en douter ?

Malgré la rage dont j'étois poſſédé à la vue du traître dont je continuois à recevoir tant de maux, je crus devoir diſſimuler, pour tâcher de ſavoir en quel endroit Clémelis reſpiroit. Je démêle tes vues reprit-il, après que j'eus parlé, elles ſont inutiles, je ne te dirai rien de ce qui peut te plaire, il n'en ſera pas de même de l'aventure qui m'a rendu la vie, elle t'afflige & cela me ſuffit pour te la détailler.

Apprends donc que je feignis d'être mort, & que je ne l'étois pas; je jugeai du riſque affreux que je courois & de l'obligation où j'étois de diſſimuler; il fut même heureux pour moi d'être revêtu d'une cuiraſſe que je porte toujours, ſans quoi ta rage ne m'auroit point laiſſé que tu ne m'euſſe dévoré entièrement : toutes ces choſes te ſurprennent, ce n'eſt cependant rien en comparaiſon de ce que j'ai à ajouter. Tire la langue, ô Lamékis! je vais te porter des coups plus mortels que ceux dont tu as cru m'accabler.

J'ai tout entendu, & je juge par le rapport de ton Sinoüis, que tu te flattes que Clémelis n'a pas ſuccombé à mes aſſauts, n'en crois rien, ô Lamé-

kis, j'ai possédé les trésors dont tu es si jaloux, j'avoue que c'est sous ton nom qu'ils m'ont été accordés, mais qu'importe, je n'en ai pas moins joui, ne sois point séduit par l'assurance du contraire, une femme n'avoue jamais de tels faits : voilà la vérité, crois-moi si tu veux.

La manière avec laquelle ce scélérat me dit ce peu de mots, me fit impression & me mit en fureur. Eh bien! Sinoüis, lui dis-je en me tournant de son côté, que dois-je penser du récit que vous m'avez fait ? Que Zélimon est un scélérat, reprit-il, digne des supplices les plus affreux, il sent bien qu'il faut périr, & la noirceur de son ame voudroit que sa perte fût suivie de celle de tous ses ennemis ; se peut-il que vous osiez encore douter de la sagesse de la femme la plus respectable ? Après avoir repris notre première forme, cette preuve n'est-elle pas convaincante, & ne décide-t-elle pas absolument en sa faveur ?

Il n'y avoit rien à répliquer à ce discours, aussi me rendit-il ma tranquillité ; mais il ne m'ôta pas l'incertitude où j'étois du sort de Clémélis. Zélimon paroissoit si scélérat, & sembloit si peu craindre sa fin, que j'avois lieu de penser qu'il mourroit sans jamais avouer ce qu'il en avoit fait. Sinoüis étoit de ce sentiment, & le traître à chaque instant ne cessoit de m'en assurer.

Nous apprîmes ensuite de sa bouche, de quelle

manière il avoit paré les ordres que l'Houcaïs avoit prononcés contre lui, il ne nous cachoit rien des choses qui pouvoient nous accabler. Un de ses gens avoit rencontré le chasseur lors de sa fuite, & l'en avoit averti sur le champ; il n'avoit pas douté, disoit-il, après s'en être convaincu, que ce domestique n'eût eu une conférence avec Clémelis, qu'il ne fût gagné, & qu'il n'allât le déclarer à la cour. Dans le risque de ce qui en pouvoit arriver, il avoit commencé par s'assurer de Clémelis, l'avoit transférée la nuit, de sa prison dans une autre, & s'étoit mis lui-même à l'abri de sa détention chez un ami sur lequel il comptoit; mais comme il étoit un scélérat, il en avoit trouvé un autre, qui, pour faire sa cour au roi, l'avoit livré à l'officier envoyé de la cour pour l'arrêter; il ne doutoit pas, disoit-il, de périr, mais il juroit avec des blasphèmes horribles que Clémelis & nous, tout périroit avec lui.

Si nous n'avions pas été hors d'état de nous venger de ce scélérat, nous n'aurions pas attendu plus long-tems à lui arracher sa coupable vie; mais nous étions enchaînés de façon qu'il n'étoit pas possible de nous abandonner à notre ressentiment.

Les ordres de la cour qui devoient arriver de jour en jour & décider de notre sort, nous furent enfin apportés; on nous fit partir, & dès que nous fumes dans la capitale, on nous remit entre les

mains de la justice qui procéda à notre procès. Zélimon eut sa grace en faveur du rang de son père & des pressantes sollicitations de ses amis. On y mit une condition, ce fut de rendre Clémelis à la reine, & il y souscrivit, lorsqu'il apprit que Sinoüis & moi devions périr, malgré notre innocence; nous étions étrangers, cela suffisoit pour que nous fussions abandonnés de tout le monde. D'ailleurs il avoit été nécessaire, pour sauver le scélérat Zélimon, que nous fussions coupables, il avoit suffi de nous déclarer Grouil-grou-grans & possédés du Bar-bu-fou; on ne leur faisoit point de grace, & nous n'avions plus rien à espérer.

Nous attendions, Sinoüis & moi, dans un cachot, qu'on vînt nous en tirer pour nous donner la gilgan-gis, & pour nous conduire de-là au supplice; nous nous entr'aidions l'un & l'autre pour nous porter à la résignation due aux décrets divins, lorsque le même officier qui nous avoit transférés, parut, & se présenta devant nous avec une politesse qui nous fut d'un augure favorable. Rassurez-vous, me dit-il, en me portant la parole, vous avez une puissante avocate en Clémelis; elle a porté la reine à demander votre grace au roi; il a promis de vous l'accorder, pourvu que vous lui prouviez votre innocence sur l'accusation formée contre vous d'être Grouil-grou-grans. Nous respirâmes à cette bonne nouvelle; loué soit le grand Vilkonhis! s'écria

Sinoüis, puisque nous paroissons devant le grand Houcaïs, nous n'avons plus rien à redouter. L'innocence va triompher, & le crime gémira; Clémelis est libre! elle respire, m'écriai-je, cela me suffit & je ne crains plus rien.

Nous fûmes transférés dans un appartement aussi riant que celui que nous quittions étoit triste & affreux. Vous attendrez ici de nouveaux ordres, dit l'officier, sans la mélancolie où le roi est plongé, vous paroîtriez dès aujourd'hui devant lui, mais cela ne peut tarder, en attendant priez le ciel qu'il ôte au roi les causes de son chagrin. Je demandai à cet homme poli s'il n'y avoit point d'indiscrétion à vouloir savoir les raisons importantes de l'affliction de l'Houcaïs? Elles sont bien légitimes, reprit-il en me portant la parole; personne mieux que vous ne connoît Falbao, ce chien admirable qui s'est donné au roi, qui lui a sauvé la vie tant de fois & qui depuis ce tems n'a pas quitté le prince... Eh bien! interrompis-je avec empressement, lui seroit-il arrivé quelqu'accident sinistre? J'en serois au désespoir, & je partagerois avec bien des larmes la douleur de ce prince. Outre que j'aimois moi-même ce chien tendrement, j'ai ressenti par la perte que j'ai faite d'un aimable animal (1), combien

(1) Le petit aiglon. Depuis l'impression de ce livre, l'auteur a eu des nouvelles de cet aimable animal par l'intel-

ces sortes de privations sont sensibles. Au ciel, ne plaise, continua l'officier, que Falbao ne fût plus, l'Houcaïs en mourroit; non Lamékis, il vit; mais il est tombé depuis quelques jours dans une langueur qui fait présumer que sa fin est prochaine. Le roi a mandé tous les docteurs de son royaume, aucun n'a pu jusqu'ici le guérir, tous conviennent de la cause de sa maladie (c'est langueur), mais nul ne peut la guérir. Un seul Ethiopien d'origine assure que la peau d'un serpent qui se trouve vers le pôle antarctique, pourroit faire cette cure; mais il convient en même tems de la difficulté de l'avoir, & par conséquent jette le roi dans les plus cruelles craintes. La cour qui adore ce prince, partage ses frayeurs, & il n'y a personne qui ne voulût, au dépens de son propre sang, lui donner dans cette occasion, des preuves de son tendre & respectueux attachement.

Pendant que l'officier nous rapportoit ces choses, je fis une réflexion qui ne fut pas vaine

ligence à qui l'on est redevable de cette admirable histoire. Il se propose dans la suite de les communiquer au public; il n'attend pour cet effet qu'une seconde apparition de l'esprit; en attendant on apprend au lecteur que l'aiglon ne mourut pas, comme il est rapporté. Le traducteur qui a eu recours à l'érudition d'un critique pour ce passage, l'a mal rendu, & a occasionné cette faute considérable : on tâchera de la réparer dans la suite.

dans la suite ; je me souvins, lorsque je fus métamorphosé en serpent, & précipité sur la terre, que je me trouvai près d'un des pôles, je ne pouvois me ressouvenir lequel des deux c'étoit. L'affliction de ma métamorphose m'avoit ôté une partie de ma mémoire. Je ne risquois cependant rien à proposer la guérison de Falbao ; ma peau de serpent qui ne m'avoit pas quitté, & qui tenoit encore à mon corps, étoit si extraordinaire, qu'elle pouvoit avoir la vertu requise pour cette guérison. Je communiquai cette conjecture à l'officier, il la trouva vraisemblable, & nous quitta pour en aller faire son rapport, en me disant que si Falbao guérissoit par mon moyen, j'allois, du centre de l'infortune monter au comble de la faveur.

Sinoüis fut du même sentiment, & fit éclater par mille transports amusans, la joie qu'il avoit de voir bientôt cesser ses malheurs. Quoi ! s'écrioit-il, je pourrai donc encore jouir de la vie ? Ah ! Lamékis, est-il un plus grand bien ? Le tombeau n'est-il pas affreux ? Il m'est donc permis de me flatter que je reverrai encore mes foyers après en avoir été séparé si long-tems ? O mon père ! ô ma mère ! reconnoîtrez-vous votre malheureux fils ? Son affreux bec de hibou ne vous causera-t-il point d'effroi ? Cet égard l'attristoit un moment, mais celui qui succédoit, faisoit évanouir sa trif-

teſſe. Jamais on n'a été ſi foible & ſi attaché à la vie : je lui en faiſois la guerre, & il en convenoit de bonne-foi.

Je m'attendois de moment en moment à revoir Clémelis, l'idée de jouir d'une préſence tant deſirée, me cauſoit les plus doux raviſſemens. Enfin elle parut, comment pourrois-je décrire nos tranſports ? Elle étoit accompagnée de Milkea ; la conférence fut longue, mille embraſſemens réciproques, mêlés de ris & de larmes y tinrent le premier rang, nous ne pouvions les ceſſer. O mon cher époux? je vous revois donc enfin ! O ma chère Clémelis ? vous m'êtes rendue, vous m'êtes fidèle ? O mon fils ! ô ma mère, que nous ſommes heureux ! Voilà les ſeuls diſcours qui purent être proférés ; les tranſports faiſóient le reſte, nous ne pouvions nous laſſer de les faire éclater.

Lodai, le premier miniſtre dont il a été parlé, & qui tenoit avec Boldéon le premier rang dans l'empire, ſe fit annoncer, & vint mettre plus d'ordre dans notre entretien ; il me ſerra dans ſes bras, & après m'avoir témoigné la joie qu'il reſſentoit de me revoir, il me tira à l'écart, & me demanda ſi j'érois bien aſſuré que la peau de ſerpent que je poſſédois, éroit d'une vertu aſſez grande pour guérir Falbao. Je lui répondis que ſans avoir cette certitude dont il parloit, j'y avois

grande

grande foi. Si la cure répond à votre confiance, me dit-il, en vous sauvant, vous nous sauvez tous. Falbao est beaucoup plus mal ce soir; l'Houcaïs est en pleurs, toute la cour souffre, & il ne faut pas tarder d'un moment à apporter le remède; le monarque veut que je vous conduise à son appartement, il vous croit toujours Grouil-grou-gran, mais il vous fait grace en considération de la reine, de Clémelis, & de tous ceux qui s'intéressent à votre sort. Pour votre Sinoüis, il subira la loi, s'il ne prouve pas son innocence; j'en doute fort; ce nez de hibou décide, je ne sais pas comment il pourra se justifier d'une accusation dont il porte des preuves si convaincantes. Je vous conseille en ami de l'abandonner, le roi le souhaite, & entre nous il est bien fondé.

Sinoüis qui n'avoit pas perdu un mot de ce dernier discours, jeta un cri d'effroi à l'arrêt qu'il s'entendoit prononcer, il accourut vers Lodaï: en vérité, s'écria-t-il de la meilleure foi du monde, je ne suis point Grouil-grou-gran; si mon malheureux nez est coupable, qu'on me l'arrache, je suis prêt à le livrer aux plus honteux supplices. Lodaï lui fit signe de la main de se retirer: il est Grouil-grou-gran, s'écria-t-il, dès le ventre de sa mère, & il le sera jusqu'au tombeau; cette malheureuse connoissance vous a plongé dans l'infortune, & vous ne serez véritablement heureux,

que lorſqu'il aura ſouffert les rigueurs (1) de la loi.

Ce miniſtre entêté de ſon ſentiment, ne me laiſſa pas le tems de répondre, il me conduiſit chez l'Houcaïs. L'état où je le vis, me fit pitié, il pleuroit à chaudes larmes, & ſerroit étroitement entre ſes bras Falbao dont l'œil mourant annonçoit une mort prochaine. Le roi me fit ſigne de m'approcher, me prit le genouil d'une main, & de l'autre me montra Falbao. La reine & toute la cour préſens me firent des ſignes obligeans; j'y répondis de la même manière, & je ſifflai le roi; il m'accorda la permiſſion de parler; je lui demandai s'il permettoit que je touchaſſe Falbao: il me l'accorda; je mis la main ſur la tête de cet aimable animal, il ouvrit les yeux, me fixa attentivement, remua la queue, & me donna des marques qu'il me reconnoiſſoit. L'Houcaïs en fut ſurpris, & dit tout haut qu'il auguroit bien de ce ſymptôme, il y avoit long-tems qu'il n'en avoit fait autant. Mais s'il en fut étonné, ce ne fut rien en comparaiſon de ce qui ſuivit. Falbao qui ne ceſſoit de me fixer, leva tout-à-coup la tête, porta le nez en haut, me flaira de tous les côtés, & puis tout-à-coup ſe leva & ſauta ſur moi; je penſai en

(1) Elles conſiſtoient à être obligé d'avaler ſes boyaux tout vivant.

être renversé ; le roi jeta un cri de joie : ah ! s'écria-t-il, Falbao est sauvé. Je ne doutai pas que la peau de serpent dont j'étois environné, ne fût la cause secrète de ce prodige. Dans cette prévention j'ôtai mon habit, & me mis tout nu ; le chien admirable n'eut pas plutôt entrevu cette peau, qu'il la saisit avec ses dents, & la dévora avec une avidité dont tout le monde fut surpris.

La reine & les dames qui prenoient un singulier plaisir à ce spectacle, me demandèrent toutes à la fois par quel miracle j'étois possesseur d'un trésor aussi précieux, & s'il m'étoit facile de trouver des peaux qui eussent la vertu dont je venois de rendre un si bon témoignage. L'Houcaïs, dans la joie où il étoit du rétablissement de Falbao, qui par mille courbettes prouvoit sa guérison entière, s'écria qu'il me devoit la vie, & qu'en cette considération il m'accordoit tout ce que je lui demanderois. Deux choses, repris-je sans hésiter, la grace d'un ami accusé d'être Grouil-grou-gran, qui ne l'est pas, & la punition du scélérat Zélimon ; elles me furent accordées. L'Houcaïs, outre cela, me nomma son premier Bilthou-car, (1) & j'en fus salué tel sur le champ.

(1) La sur-intendance de tous les malades du royaume ; l'une des premieres charges, parce que celui qui en étoit revêtu, héritoit de tous les cheveux de ceux qui mouroient :

Avant de quitter le roi pour passer dans l'appartement qui m'étoit destiné, je le suppliai de permettre que Sinoüis se justifiât en sa présence & en face de toute sa cour, il me l'accorda; on l'envoya chercher, mais à peine parut-il que Falbao se jeta sur lui, & lui arracha son bec de hibou. Le roi se frappa les fesses à ce prodige, & nous en fîmes tous autant; mais un événement bien plus surprenant nous glaça tous les sens de frayeur; ce bec de hibou que Falbao avoit jeté à terre, tourna tout-à-coup comme une pirouette, s'alongea à la hauteur d'un homme, & puis parut tout-à-coup d'une figure humaine. Salut, Houcaïs; salut, Lamékis, s'écria-t-il, Scealgalts soit loué à jamais : je suis le philosophe Dehahal (je l'avois déjà reconnu) qui vous annonce un bonheur sans fin; celui de Lamékis auroit été suivi de l'immortalité, s'il avoit demandé la grace de Zélimon son cruel ennemi, apprenez, continua-t-il

produit qui occasionnoit des revenus immenses. Strabon a fort bien remarqué à cette occasion l'importante bévue d'Aristote dans son traité des Crinières, page 357, chapitre II, qui donne au mot houil-choul la signification de pelé, lequel ajouté à graf-jak, qui veut dire tête, signifieroit tête pelée; ce que n'a point prétendu l'Auteur Egyptien qui n'a jamais écrit qu'il y eût dans le royaume des Abdalles des sur-intendans de têtes pelées; ce qu'Aristote prétend contre tous les savans.

en se tournant de mon côté, qu'il y a plus de gloire à pardonner, qu'à punir. En achevant ces mots il disparut.

Nous étions tous encore dans l'admiration de ce prodige, lorsque Boldéon entra, & se jeta à mes pieds : ô Lamékis ! s'écria-t-il, aie pitié de mon malheureux fils, rends-lui sa première forme, & fais après cela de lui tout ce que tu voudras. Je ne comprenois rien à ce discours ; la suite nous apprit que Zélimon avoit été transformé en hibou, & qu'il étoit le plus hideux de son espèce. Malgré l'avis de Dehahal, je persistai dans mon ressentiment, je m'en réjouis dans le secret de mon cœur, & je décidai que si le ciel me laissoit le maître du sort, il ne reprendroit jamais sa première forme.

O vous ! mortels, pour qui j'ai bien voulu écrire mon histoire, bénissez à jamais le puissant créateur de l'univers, & le remerciez avec moi de toutes les graces qu'il m'a faites. J'ai gouverné pendant long-tems un grand royaume, mon règne a été aussi doux que paisible ; j'ai fait la guerre pour rendre la paix durable ; sans affecter la mystérieuse conduite d'un grand politique, mes œuvres ont prouvé que celles de mes prédécesseurs n'étoient que l'ombre de la mienne. Le royaume des Abdalles est devenu sous mon ministère, un Océan où toutes les autres mers & tous les

fleuves de la terre se sont déchargés; sans user de violence, j'ai abaissé l'orgueil, réprimé l'opulence téméraire, retranché des membres inutiles, & déraciné à jamais les arbustes des rebellions à venir. Sous mon règne les rois des Abdalles sont devenus vraiment rois. Bénissez à jamais le tout-puissant; c'est lui qui a fait les miracles; je n'en ai été que l'heureux instrument; j'en serai à jamais glorifié.

Fin de Lamékis.

A Z O R,

O U

LE PRINCE ENCHANTÉ:

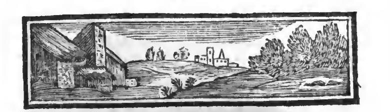
HISTOIRE NOUVELLE,

POUR ſervir de chronique à celle de la terre des Perroquets:

TRADUIT de l'anglois du ſavant POPINIAY.

Quis expedivit Pſittaco
ſuum χαῖρε ? Pers.

O iv



AZOR,

OU

LE PRINCE ENCHANTÉ.

PREMIÈRE PARTIE.

AU-DELA des mers auſtrales les plus éloignées de la ligne, la terre la plus voiſine eſt un royaume peu connu, où regnoient depuis la défaite de Nectanabo, & la deſtruction de l'empire d'Egypte par Ochus roi de Perſe, le roi Babil & la reine Muta. Peut-être n'auroit-on jamais entendu parler de l'un ni de l'autre, non plus que de l'état qui leur étoit ſoumis, ſans la funeſte aventure d'un vaiſſeau parti de Newalbion, qui fit naufrage à la vue de cette terre, & fut tout à la fois briſé ſur les rochers, où il fut jeté par une violente tempête, & ſi ſubitement englouti dans les flots, que le maître du vaiſſeau, tout ſon équipage & ſes richeſſes furent en un inſtant ſubmer-

gées. Il conduisoit, dans une habitation qu'il avoit formée aux Indes orientales, deux de ses enfans encore jeunes, que le sort protégea dans ce malheur. Zelindor, ainsi avoit-il nommé son fils, par un bonheur singulier, se sauva lui troisième, c'est-à-dire avec une sœur plus jeune que lui, & un perroquet qui faisoit les délices de cette jeune personne. On peut juger de la consternation du frère & de la sœur : leur vie sauvée leur permettoit peu de regretter leur fortune, sans pouvoir les consoler de la perte de leur père. Mais quel nouveau sujet d'accablement, de se trouver seuls dans une terre inconnue qu'ils jugèrent devoir être déserte, ou peut-être habitée par quelque peuple antropophage! Le perroquet, au contraire, qui n'avoit point paru alarmé tant que le péril avoit duré, & qui ne regrettoit rien des richesses que la mer avoit englouties, le perroquet, dis-je, ne se vit pas plutôt en terre ferme avec son maître & sa maîtresse, qu'il se mit à fredonner, à parler, en un mot à dire tout ce qu'on lui avoit appris, & même tout ce qu'il avoit entendu dire. C'étoit un perroquet de distinction pour sa prodigieuse mémoire. Quelques savans ont cru long-tems qu'il descendoit en droite ligne de cet illustre perroquet qui donna son nom, & dont le portrait servit d'étendard à une partie de la noblesse de Basle, dans les fameuses divisions qui s'élevèrent entre

les porte-étoiles & les perroquets; mais comme leur opinion ne se trouve point dans les chroniques d'Albert de Strasbourg, je n'ose assurer cette circonstance ni cette filiation; & il y auroit eu plus de vraisemblance à le croire de la race du fameux Verd-verd, si agréablement chanté par un illustre poëte François, si dans la suite de cette histoire on n'étoit pas mieux instruit de son origine. Quoi qu'il en soit, notre perroquet s'abandonnoit à la joie, tandis que Zelindor & Zelinde sa sœur, cherchoient & suivoient tristement, & en silence, une route à travers les rochers escarpés qui bordoient de toutes parts cette terre inconnue, l'unique & nécessaire ressource que le sort offroit à leurs malheurs. Ce fut avec beaucoup de peine & de fatigue, qu'ils parvinrent enfin au sommet de ces rochers qui paroissoient menacer le ciel de toutes parts; mais dès qu'ils y furent parvenus, ils reconnurent qu'une chaîne de pareils rochers, servoit de rempart à toute la partie de ce pays, qu'une épaisse forêt aussi ancienne que le monde leur permit de découvrir. A peine Zelindor & Zelinde furent descendus de leurs rochers dans la forêt qui se présentoit à eux, qu'ils s'y arrêtèrent pour se reposer & rêver en même tems à la résolution qu'ils avoient à prendre. Ils ne pouvoient encore s'assurer que cette terre fût habitée; il leur étoit aisé de se méprendre à quel-

ques traces qui pouvoient être celles des différentes bêtes sauvages, dont ces anciens bois étoient apparemment la demeure ordinaire. La nuit les surprit avant qu'ils eussent rien décidé sur le parti qu'ils croyoient devoir prendre; quelques fruits agrestes leur procurèrent un repas très-frugal, & un amas de feuilles artistement entassées par Zelindor, sur une terre couverte de mousse, leur fournit à chacun un lit champêtre, sur lequel ils goûtèrent les douceurs d'un sommeil profond que les fatigues du jour leur avoient rendu aussi inévitable qu'il leur étoit nécessaire. Laissons-les jouir de cet état heureux jusqu'à leur réveil; mais n'oublions pas de dire que le perroquet, leur fidèle compagnon, choisit, pour se reposer, la branche la plus voisine de sa chère maîtresse Zelinde.

Maintenant voyons ce qui s'étoit passé jusqu'alors dans cette contrée, & à la cour du roi Babil; exposition très-nécessaire pour l'intelligence des évènemens qui suivirent le naufrage de Zelindor & de Zelinde.

Babil, premier du nom, avoit succédé depuis quelques années à la puissance de Durham..... qui, de simple négociant qu'il étoit, parvint, par un de ces coups bisarres de la fortune, à donner des loix à ce beau royaume, dont l'adresse & l'expérience d'un sage conseiller l'avoient rendu maître. Notre auteur Anglois, dont je ne dois pas

m'écarter, quoique souvent je l'abrège, raconte la chose ainsi qu'elle se passa. Environ quarante ans avant le tems dont nous parlons..... Durham partit des côtes d'Albion sur un riche vaisseau, dans le dessein d'aller trafiquer avec ses marchandises dans les grandes Indes. Sa navigation fut heureuse jusqu'au Cap de Bonne-Espérance; mais à peine l'eut-il doublé, que les vents lui devinrent contraires; son vaisseau ne fit plus alors que dériver du côté du sud, & tomba dans sa dérive sur le vaisseau d'un corsaire qui avoit été, comme lui, écarté de sa route par les courans & par la violence des vents. Celui-ci, malgré la bordée qu'il lâcha sur le vaisseau de Durham, n'en put éviter le choc; & ce choc fut d'autant plus malheureux pour le corsaire, qu'il présentoit le bas bord à la proue du navire anglois. Durham, qui se crut insulté par le canon du corsaire, ne balança point à profiter de l'abordage que lui présentoit le hasard, & du désordre où son éperon avoit mis le flanc de son ennemi, il passa les armes à la main & suivi des siens, sur le bord du corsaire. La résistance ne fut pas grande, ce malheureux périt sous les coups de Durham : tout l'équipage se soumit, & devint la proie du vainqueur; il fit désarmer les vaincus, fit prendre leurs armes & leurs munitions qui furent transportées dans son vaisseau; puis ayant ordonné qu'on prît soin des bles-

fés, il voulut viſiter ſa priſe, & trouva, dans une chambre du vaiſſeau, un vieillard vénérable & quatre jeunes eſclaves d'une beauté raviſſante. Il apprit que le pirate les conduiſoit a la cour du Mogol ou de Perſe, & jugea à propos de les faire paſſer ſur ſon bord avec quelques autres eſclaves qui s'offrirent à lui de bonne volonté. Cette expédition étoit à peine terminée, que la violence des vents ſépara les deux navires : Durham perdit bientôt ſa priſe de vue; mais après avoir vaincu le corſaire, il fut encore, pendant quelques jours, le jouet des vents, & commençoit à déſeſpérer de revoir la terre, lorſque ſon pilote découvrit les côtes du pays où le ſort le deſtinoit à régner. La fortune ſeconda les vœux qu'il faiſoit pour arriver à cette terre, les vents ſe calmèrent; & quoique toujours contraires à ſon premier objet, ils devinrent extrêmement favorables à ſes vœux & à ceux de tout ſon équipage, qui avoient un preſſant beſoin de ſe refaire.

Durham avoit été trop occupé du gouvernement de ſon vaiſſeau, pour s'entretenir avec les captifs qu'il avoit enlevés au corſaire : il s'étoit contenté juſqu'alors de donner ſes ordres pour qu'ils fuſſent bien traités; mais dès qu'il ſe vit ſi voiſin de la terre, il voulut aller lui-même apprendre cette heureuſe nouvelle aux femmes qui étoient reſtées enfermées avec le vieillard depuis qu'elles étoient en ſa puiſſance. En approchant de leur chambre,

il entendit la voix du vieillard, & jugea à propos de s'arrêter à la porte pour écouter quels étoient les discours de ses captifs, dans l'intention de mieux juger par ce qu'il entendoit, de ce qu'il devoit leur dire lui-même. A peine se fût-il arrêté, que le vieillard cessa de parler; mais une des quatres esclaves prit la parole en s'adressant à lui, & voici ce que Durham entendit de leur conversation : « mais » enfin, sage Patizités, dit la jeune esclave, que » sont devenues les belles espérances que vous nous » aviez données? Au lieu d'un roi qui devoit nous » délivrer des fers d'un corsaire barbare, nous voici » sous la puissance d'un marchand. Quelle confiance » voulez-vous que nous ayions désormais en vos » paroles? Nous ignorons qui vous êtes; & toutes » vos belles prophéties, si vous me permettez de » vous le dire avec franchise, n'ont l'air que de ces » fables que débitent les diseurs de bonne aven- » ture.

« Ecoutez-moi, belle Zulma, lui répondit le » vieillard; je puis désormais me faire connoître » à vous & à vos aimables compagnes; si cette » connoissance ne vous inspire pas encore une en- » tière confiance en moi, bientôt le succès que je » vous ai promis, me rendra votre confiance & » votre estime.

» Patizithés, est le nom que j'ai toujours porté, » & fut celui d'un illustre mage, duquel je des-

» cends en ligne directe, & dont le frère régnoit
» en Perse, près de deux cents ans avant l'empire
» d'Alexandre. Sans vous rappeler ici les malheurs
» de ma famille, ni le meurtre qui mit Darius sur
» le trône des Perses; je vous dirai qu'après avoir
» vécu jusqu'à présent ignoré sur les côtes d'Afri-
» que, où mes prédécesseurs avoient eux-mêmes
» choisi le lieu de leur exil, & m'y étant adonné
» aux sciences secrètes, ainsi que mes ancêtres,
» & sur-tout à l'astrologie, j'ai prévu, par l'ob-
» servation des astres, les grands changemens
» qui doivent arriver d'ici en moins d'un siècle
» dans mon ancienne patrie, dont un esclave doit
» se rendre maître. Emporté par mon zèle, je
» m'étois embarqué sur le vaisseau de notre cor-
» saire, qui devoit y faire route; je me flattois de
» pouvoir, par mes conseils, détourner ce funeste
» évènement; mais l'astre divin qui nous éclaire,
» m'a fait connoître l'inutilité de mon entreprise;
» & m'a en même tems découvert que je suis
» destiné à faire régner votre libérateur sur la
» terre qu'il doit bientôt aborder. Une de vous
» doit être ma récompense, je lui communiquerai
» tout le savoir des mages, & le pouvoir de con-
» noître & de suspendre l'effet des enchantemens
» des fées, pat la vertu d'un talisman, que nous
» a laissé le grand Zoroastre notre père ».

A ces mots, les quatre jeunes esclaves se prirent

à

à rire, & Durham, à qui ce discours donnoit beaucoup à penser, profita des éclats de rire de ses captives, pour se retirer sans être apperçu; il crut devoir remettre sa visite à quelqu'autre moment. Tout marchand qu'il étoit, il n'avoit pas laissé de lire beaucoup de contes de fées, & avoit ouï parler du savoir des mages. Ce qu'il venoit d'entendre lui enfla le cœur, & lui donna un grand respect pour le vieux Patizithés, son captif. Un seul point de son discours l'alarmoit: c'étoit le choix que ce vieillard feroit sans doute en droit de faire d'une des quatre esclaves ses compagnes; & Durham qui avoit dès le premier moment jeté des yeux de préférence sur une d'elles, croyoit avoir raison de craindre un rival si dangereux, non par les charmes de sa personne, mais par le besoin qu'il alloit avoir de son secours, & par les brillantes promesses qu'il faisoit à celle qu'il honoreroit de son choix. Il employa tant de tems à réfléchir seul sur ses espérances & sur ses craintes, qu'il étoit encore abandonné à ses réflexions au déclin du jour, lorsqu'on vint l'avertir qu'on touchoit presque à la terre, & qu'on découvroit une anse dans laquelle on pouvoit amarrer le vaisseau & le mettre à l'abri. Aussi-tôt on détacha la chaloupe & on envoya sonder la hauteur de la marée à l'entrée de ce petit port, que la nature avoit formé, & que le sort offroit pour

asyle au vaisseau de l'heureux Durham. Ce fut après avoir ordonné, & tandis qu'on exécutoit cette opération, que Durham envoya prier Patizithés de venir le trouver; & sans faire aucun semblant d'avoir entendu sa conversation avec les jeunes esclaves, il lui dit qu'il avoit pris trop d'estime pour lui, & avoit trop de confiance en son âge & en son expérience, pour ne le pas consulter sur la résolution qu'il croyoit devoir prendre de relâcher dans ce port qui lui étoit offert, pour ainsi dire, par le sort pour y faire de l'eau, ravitailler son vaisseau, dont les provisions commençoient à s'épuiser, & y attendre un vent favorable pour reprendre & continuer sa route. Patizithés lui répondit gravement: « Durham, tu ne dois point espérer qu'un vent plus » favorable te conduise dans un port plus heureux; » regarde désormais cette terre comme ta patrie; » aborde-y sans crainte, tu n'as plus rien à » redouter de la fureur des flots ». Tout l'équipage obéit à ce conseil, comme à un ordre des dieux; le vaisseau de Durham entra sans aucun obstacle dans l'anse, & y fut bientôt amarré. Alors les quatre jeunes esclaves furent invitées à venir, avec tout l'équipage sur le pont, pour prendre part à la joie commune. Patizithés remarqua & fit observer à Durham quelques naturels du pays en petit nombre, lesquels, effrayés de la vue

de leur vaiſſeau, ſe ſauvoient en diligence, & gagnoient tous ſans bruit une gorge entre les rochers, laquelle paroiſſoit être la ſeule route commode pour pénétrer dans l'intérieur des terres où ils devoient avoir leurs habitations.

Durham, après avoir d'abord fait toutes ſortes d'excuſes & de politeſſes à ſes captives, s'adreſſa enſuite en général à elles & aux autres compagnons de leur eſclavage, & les aſſura tous que, quelque ſort qui l'attendît, ſoit dans la terre qu'il venoit d'aborder, ſoit ailleurs, il le partageroit avec eux, & qu'ils y jouiroient en commun, avec lui & avec ceux de ſon équipage, des avantages de la liberté & de la fortune que le ciel voudroit leur offrir. Un ſentiment ſi généreux dans un vainqueur & dans un maître, lui gagna tous les cœurs; les jeunes captives donnèrent l'exemple, & leur exemple fut univerſellement ſuivi. Tous reconnurent Durham pour leur maître, leur pere, leur roi même, & jurèrent de lui être ſoumis en tout, juſqu'à verſer leur ſang & ſacrifier leur vie pour ſon ſervice. Patizithés ne ſe contenta pas de ſe lier par les mêmes ſermens : il déclara, en homme inſpiré, que ce qui venoit d'échapper à la reconnoiſſance de Zulma & de ſes compagnes, étoit un augure que d'heureux évènemens devoient bientôt juſtifier : « mais pour parvenir, ajouta-t-il, au ſuccès que » j'oſe vous promettre, il eſt néceſſaire que, ſans

» tarder plus long-tems, nous consultions, Durham » & moi, sur la conduite qu'il est à propos de » tenir, & sur les mesures que nous devons prendre; » car, sans doute, à la pointe du jour, les peuples » voisins de cette côte s'assembleront & viendront » en foule pour se rendre maîtres de notre vais- » seau, de nos richesses & de nos personnes; il est » nécessaire de les prévenir, & nous n'avons pas un » moment à perdre ».

Il eut à peine fini de parler, que tout le monde se retira pour le laisser seul avec Durham; leur entretien fut court; ils descendirent tous deux à terre, & allèrent observer la route par laquelle les naturels du pays s'étoient sauvés; ils firent marcher devant eux quelques fusiliers qui leur furent inutiles; la route pratiquée dans les rochers se trouva commode, la gorge par laquelle il falloit nécessairement passer pour entrer dans l'intérieur du pays, étoit droite & escarpée des deux côtés. Tandis que Durham & Patizithés faisoient leurs observations, les gens de l'équipage, suivant les ordres qu'ils en avoient reçus, mirent à terre une partie de l'artillerie du vaisseau, & pendant la nuit Patizités en fit dresser une batterie à l'entrée de la gorge; il fit en même-tems monter sur la crête des rochers, quoiqu'avec assez de difficultés, tout ce qui, de l'équipage & du nombre des captifs, ne seroit pas nécessaire à la garde du Vaisseau, au service & au

ſoutien de ſa batterie. Toutes ces diſpoſitions ſe trouvèrent faites avant le lever de l'aurore. Durham & lui avoient gagné chacun une hauteur, de laquelle, par des ſignaux convenus, ils pouvoient donner les ordres, ou de concert, ou diverſement ſelon l'exigence des cas. A peine toutes leurs précautions étoient priſes, que deux eſpions qu'ils avoient envoyés en avant, vinrent leur donner avis qu'ils avoient apperçu une grande multitude débouchée d'une forêt voiſine s'avançant vers la gorge avec promptitude, mais ſans ordre, ayant plutôt la contenance de gens qui cherchoient à ſe devancer les uns & les autres, que de troupes diſciplinées & ſoigneuſes de garder leurs rangs. On leur donna tout le tems de s'engager dans la gorge, ſans que rien pût leur faire ſoupçonner l'embûche qu'on leur tendoit. Leur troupe, toute nombreuſe qu'elle étoit, marchoit dans un ſilence ſi profond, que Durham l'auroit encore crue loin, lorſque Patizithés fit faire une première décharge ſur ces troupes mal diſciplinées qui n'étoient pas à deux cens pas de ſa batterie; en ſorte que toute leur tête fut, pour ainſi dire, hachée en pièces. Ceux qui ſuivoient, ſurpris d'un évènement ſi extraordinaire pour ces peuples, s'arrêtèrent un moment, mais ne reculèrent point; puis tout à coup s'avançant ſans horreur ſur les cadavres de leurs compatriotes, ils marchèrent avec le même courage, & éprouvèrent

la même destinée par une seconde décharge qui fut faite aussi à propos que la première. Alors quelques-uns s'ébranlèrent, & pressés par ceux qui les suivoient en tumulte, ils voulurent chercher leur salut en essayant de gagner la hauteur des rochers; mais ayant été salués par la mousqueterie qui bordoit les deux côtés de ce détroit, ils y périrent pour la plus grande partie; ceux qui se sauvèrent ne servirent qu'à mettre le désordre & la confusion dans le misérable reste de cette populace épouvantée; tous prirent la fuite, & regagnèrent leurs forêts à travers un fleuve du sang de leurs frères. Le premier soin de Durham, après cette victoire, fut d'en faire part à ses belles captives; il chargea l'un de leurs compagnons d'aller leur porter cette grande nouvelle : ensuite de quoi, pénétré d'un sentiment d'humanité, il voulut aller lui-même visiter le champ de bataille, dans le dessein d'en faire retirer & soigner les blessés; il s'en trouva peu qui pussent profiter de ses secours; il eut la même attention pour faire donner la sépulture à tous ceux qui avoient péri : ils étoient en si grand nombre, que le jour suffit à peine pour remplir un si pieux devoir. Parmi ces derniers, il s'en trouva un d'une grandeur au-dessus des autres, & qui avoit encore sur la tête une espèce de diadême fait d'une bande d'une peau très-fine, garnie de plumes, de petits cailloux & de coquillages; il avoit aussi un arc &

un carquois diſtingués des autres. Ce diadême & ces armes furent apportés à Durham, comme le plus précieux trophée de ſa victoire.

Le ſavant Popiniay, que j'ai traduit juſqu'ici aſſez fidèlement, s'étend beaucoup ſur les ſuites de cette journée, ſur l'accueil que Durham reçut de ſes belles captives après ſa victoire, ſur un conſeil qui ſe tint entre Durham & Patizités, où celui-ci parla long-tems, & dit de très-belles choſes; mais comme je les juge ſuperflues, je me contenterai de ce que j'en dis ici, & de l'extrait de ce qui ſe paſſa les jours ſuivans juſqu'au moment où Durham fût couronné.

Le lendemain de cette première défaite, ces peuples firent encore une tentative qui n'eut pas plus de ſuccès que la première; enfin le troiſième jour, il n'en parut aucun; & ce fut alors que Patizités jugea qu'il étoit tems d'aſſurer la fortune de Durham & l'état de tous ceux qui l'accompagnoient. Il avoit obſervé avec étonnement que ni pendant la chaleur de l'attaque, ni dans le déſordre de la défaite, il n'avoit entendu articuler aucune parole à ce peuple vaincu, que les bleſſés même gardoient un ſilence opiniâtre; il ſe ſouvint alors d'une ancienne prophétie d'un des mages, ſes ancêtres, dans laquelle il étoit parlé d'un peuple de muets, & de la

façon dont l'usage de la parole devoit leur être donné après une longue suite de siècles.

Il ne douta plus un instant que la terre où ils étoient abordés ne fût celle des muets ; & se persuadant que l'avénement de Durham à la couronne pourroit avancer le tems de cette métamorphose, il saisit cette idée avec confiance. Le sage Patizités avoit fait une étude particulière de toutes les langues, & il n'y en avoit aucune qu'il n'entendît & ne parlât avec facilité ; mais il ne s'en étoit pas tenu au langage ordinaire des hommes : par mille observations & une application assidue, il avoit réussi plus particulièrement à connoître toutes les idées que différens muets de naissance qu'il avoit pratiqués attachoient aux signes qu'ils étoient contraints d'employer pour se faire entendre, & étoit parvenu au point de pouvoir converser avec eux. Ce dernier talent lui étoit alors bien nécessaire ; & de tous ceux qu'il possédoit, c'étoit le plus utile pour le succès qu'il méditoit. Patizités étant donc persuadé, & avec raison, que la terre dans laquelle Durham & lui se trouvoient étoit celle des muets, il s'en entretint avec Durham ; & après lui avoir communiqué ses projets, ils résolurent de concert de faire sortir les jeunes captives du vaisseau, ainsi que leurs compagnons de fortune & la meilleure

partie des gens de ſon équipage; & tous s'étant armés & revêtus de leurs habits les plus apparens, ſe mirent en marche le quatrième jour, dans l'ordre qui ſuit : Durham & Patizités marchoient à la tête; ce dernier portant le diadême & les armes qu'on avoit priſes ſur le prince des muets; car c'étoit lui qui avoit péri des premiers au paſſage de la gorge; enſuite marchoient ſur deux colonnes une partie des gens de Durham, & un nombre égal de captifs; les quatre jeunes captives, extrêmement parées, étoient au centre, ſuivies du reſte de leurs gens & des matelots qui fermoient la marche, & conduiſoient quatre petites pièces de canon qu'on pouvoit en un moment tourner contre l'ennemi, & derrière leſquels tout le monde avoit ordre de ſe replier en cas d'attaque. Mais toutes ces précautions furent inutiles : à peine cette petite armée fut ſortie des gorges, ſans y trouver aucun obſtacle, que s'étant formée dans la plaine à la vue de la forêt, Patizités & Durham apperçurent quatre notables députés qui venoient à eux dans une poſture ſuppliante. Patizités voulut aller ſeul à leur rencontre pour leur faire connoître qu'on n'avoit que des deſſeins de paix. Les députés ſe proſternèrent en approchant du mage; & voyant entre ſes mains le diadème & les armes de leur prince, ils briſèrent leurs arcs &

leurs flèches, & les apportèrent aux pieds de Patizités, en faisant plusieurs signes dont l'intelligence n'échappa point au savant Patizithés. Il répondit à leurs signes par d'autres qui furent aussi intelligibles pour les muets, & dont ils parurent si contens, qu'ils portèrent tous quatre en même tems chacun leurs deux mains à leurs têtes, comme pour les offrir à Patizithés, & les inclinant jusqu'à ses genoux; puis s'étant relevés, ils parurent vouloir ceindre la tête du mage du bandeau royal qu'il portoit; mais il leur fit entendre que cet honneur appartenoit au vainqueur qu'il leur fit connoître en leur montrant Durham. Il leur remit le diadême & les armes de leur prince; & sur le champ, les quatre députés s'avancèrent avec lui jusqu'auprès de Durham qui étoit alors entouré des quatre jeunes captives. Leur présence parut affliger les quatre députés; mais Patizithés ayant compris le sujet de leur tristesse, les rassura en leur faisant entendre qu'aucune de ces captives n'étoit liée à Durham. Les muets parurent satisfaits, & s'empressèrent d'attacher sur le front de Durham le diadême du prince qu'ils avoient perdu, & lui présentèrent ensuite avec mille marques de respect & de vénération les armes de leur défunt monarque. A peine eurent-ils achevé cette cérémonie muette, qu'ils se mirent à lever les bras au ciel, & à

former une espèce de danse qui fut le signal qu'attendoit apparemment tout le peuple muet pour accourir en foule de tous les côtés de la forêt, afin de rendre les premiers hommages à leur nouveau souverain, en applaudissant par mille signes de joie au choix que leurs députés venoient de faire de la personne de Durham pour remplir le trône vacant. Le nouveau roi leur fit une belle harangue, dans laquelle après leur avoir marqué combien il se trouvoit honoré de leur choix, il les assura qu'il ne changeroit rien à leurs loix, dont il espéroit être bientôt instruit avec le secours du sage Patizithés; que s'il se faisoit dans la suite quelques changemens dans leurs usages & dans la forme de leur gouvernement, ce ne seroit jamais qu'après qu'ils l'auroient desiré & demandé eux-mêmes pour l'utilité publique & pour l'avantage des particuliers. Plusieurs d'entre les muets entendirent parfaitement le discours de Durham par la longue étude qu'ils avoient faite, & la connoissance qu'ils avoient acquise des différens mouvemens des lèvres & des muscles du visage pour l'expression des sentimens intérieurs; mais Patizithés crut devoir l'interprêter par des signes, au grand nombre, qui est toujours celui qui entend le moins. Ce discours répandit une joie universelle dans l'assemblée, & on se mit aussi-tôt en marche pour conduire le nouveau

roi dans la capitale. Le peuple muet fit en un moment & avec beaucoup d'adresse des espèces de petits brancards de branches d'arbres ; l'un pour le roi, & les autres pour les quatre jeunes captives qui gardèrent les noms que le corsaire leur avoit donnés, & que nous appellerons désormais Zulma, Zaïde, Phœdime & Almeïde. Les quatre députés, comme princes de la nation, ne quittèrent point le brancard du roi qui étoit précédé par Patizithés, & suivi par les quatre belles captives, après lesquelles marchoient tous ceux de la suite de Durham. Pendant la route, le nouveau roi eut le tems d'observer la beauté & la fertilité de cette nouvelle terre, & la variété des païsages ; mais il fut surtout plus particulièrement touché de la taille avantageuse de ses nouveaux sujets. Ils avoient presque tous l'air doux & prévenant, les traits réguliers, la physionomie vive & spirituelle, & la couleur du teint des plus blancs Européens. Leurs longs cheveux, communément blonds, renoués par derrière avec des lanières de peaux fines, & les pelisses qui leur servoient de vêtement, leur donnoient encore un air noble & même martial, que Durham ne pouvoit se lasser d'admirer. L'auteur que je traduis, le fait passer d'admiration en admiration, d'étonnement en étonnement, pour avoir occasion lui-même de passer d'une description à une

autre ; mais comme ces descriptions m'ennuyent, je suppose que la meilleure traduction que j'en pourrois faire, ne manqueroit pas d'ennuyer ceux qui la liront : & qu'importe en effet aux Lecteurs de savoir si la capitale des muets étoit grande ou petite, si les édifices en étoient simples ou somptueux, s'ils étoient couverts d'ardoises, de tuilles, de chaume ou de bois ? Leur imagination les servira mieux sur ma parole, que le texte de Popiniay, & ma traduction ne pourroit le faire. Quelle que fût donc cette ville, Durham y fit son entrée solemnelle, je ne dirai pas aux acclamations du peuple, puisque c'étoit un peuple de muets ; il fut conduit au palais du feu roi ; il fut d'abord introduit à l'appartement de la fille unique de ce prince. Après ce que j'ai dit du commun du peuple, on ne sera point étonné que cette princesse fût d'une beauté ravissante ; ainsi je puis encore en épargner le portrait aux Lecteurs ; mais une circonstance que je ne dois pas omettre, c'est qu'elle étoit brune, avec le teint de la plus belle blonde, & que c'étoit dans ce pays, comme presque par-tout ailleurs, une beauté singulière. Aussi Durham en fut-il si frappé, qu'il oublia bien-tôt la beauté de Zulma qui l'avoit séduit, & ne craignit plus que Patizithés lui donnât la préférence sur ses trois compagnes. Popiniay ajoute que l'avantage d'avoir une femme muette, y en-

tra pour quelque chose, & cela se pourroit bien. Cette princesse étoit entourée de tout ce qu'il y avoit de plus considérable en femmes & en filles à la cour des muets. La simple & seule nature rendoit cette cour plus brillante que n'auroient pu faire toutes les richesses des Indes, dont les cours asiatiques tirent presque tout leur éclat. Qu'il me soit permis d'abréger encore le cérémonial, par le desir que j'ai de vous présenter Durham le plus heureux des hommes, le plus chéri des époux, & le plus aimé des rois. Oui, Durham, après avoir donné quelques jours à l'arrangement des affaires, épousa solemnellement la princesse muette. Patizithés obtint Zulma du roi, & d'elle-même: Zaïde, Phœdine & Alméïde furent accordées aux vœux des trois plus jeunes princes qui avoient été députés, & qui n'étoient point encore liés par les nœuds du mariage, comme l'étoit le quatrième. Enfin, toute la suite de Durham épousa des muettes, chacun à-peu-près selon sa condition; & cet état devint aussi tranquille & plus florissant qu'il n'avoit jamais été. Durham fut extrêmement édifié, & peut-être plus surpris encore de ce que sa belle reine, ni aucune des femmes muettes n'étoient jalouses de la faculté de parler qu'avoient les quatre Européennes; je les nomme Européennes, parce qu'en effet elles l'étoient. Comme il s'entretenoit souvent seul avec

Patizithés, il lui fit un jour part de son étonnement, & le pria en même tems, vu la faculté qu'il avoit de s'entretenir par signes avec les naturels du pays, de s'informer des plus anciens quelle pouvoit avoir été l'origine d'une disgrace qu'il imaginoit devoir les affliger beaucoup, surtout depuis qu'ils avoient connoissance qu'il existoit des êtres de leur espèce qui avoient en eux le pouvoir d'articuler des sons, & de communiquer ainsi leurs pensées.

« Roi des muets, lui répondit Patizithés, je » n'ai point attendu tes ordres pour m'informer » de tout ce qui peut avoir rapport à ton nou- » vel empire, & tout ce que j'en ai appris est » si conforme aux opinions de quelques anciens » philosophes, qu'il est difficile de se défendre » d'y ajouter foi. La tradition uniforme de ce » peuple de muets, est que ce pays a été pen- » dant plusieurs siècles couvert des eaux de la » mer, que ces eaux ayant diminué successive- » ment, avoient enfin laissé à découvert la par- » tie supérieure des rochers qui bordent tes états, » qui ne furent plus alors qu'un grand lac, le- » quel s'est desséché lui-même, à mesure que les » eaux de la mer se sont exhalées par la chaleur » du soleil; qu'une grande quantité d'animaux » marins, parmi lesquels il y en avoit quelques- » uns de leur espèce, se trouvant alors privés de

» leur élément naturel, il en périt plusieurs ;
» mais que quelques-uns auxquels la fraîcheur de
» l'air qui règne en ce climat avoit permis de ré-
» sister au défaut d'eau, s'étoient insensiblement
» accoutumés à respirer un fluide plus subtil ; que
» leur tempérament s'y étant fait, la nature y
» avoit elle-même disposé leurs organes, & qu'ils
» s'étoient habitués à vivre dans ce nouvel élé-
» ment ; qu'ils y avoient multiplié, chacun se-
» lon son espèce ; & que cette terre, par ce
» moyen, s'étoit peuplée d'hommes & d'animaux
» des différentes formes, les plus approchantes de
» celles qu'ils avoient reçues primitivement des
» mains de la puissance supérieure qui leur avoit
» donné l'être ; que n'ayant eu jusqu'alors au-
» cune communication avec aucun être parlant,
» ils s'étoient contentés de signes moins équi-
» voques que nos paroles, pour exprimer leurs
» idées, leurs sentimens, leurs desirs & leurs be-
» soins ; que cette façon de vivre en silence
» n'ayant jamais excité parmi eux aucune dispute
» ni aucune discussion, y ayant au contraire fait
» régner une longue paix, ils étoient déterminés,
» sur la parole que tu leur as donnée, & que
» je leur ai fait entendre, à ne rien changer dans
» leur façon de vivre & de se gouverner ; que
» bien-loin d'être jaloux de l'espèce d'avantage
» que nous croyons avoir sur eux, ils nous plai-
» gnoient

» gnoient d'avoir perdu celui dont ils jouissent, » puisque nous sommes dans la nécessité de perdre » souvent en des sons frivoles, une partie pré- » cieuse d'un élément si nécessaire à la vie, & de » fatiguer par de si fréquentes convulsions les » organes qui nous sont donnés pour le recevoir » & le renouveler selon nos besoins; car, par » exemple, quelques-uns d'entr'eux, m'ont fait » entendre qu'elle fatigue ne doit point avoir » un homme parlant, lorsque la nécessité ou la » contradiction l'oblige à parler long-tems, ou » avec un certain dégré de chaleur? Sûrement » alors l'air qui est devenu son élément naturel » ne peut lui suffire, & il doit avoir besoin de » recourir à l'élément plus grossier, dont il a » tiré comme nous son origine, pour réparer la dé- » perdition d'un plus grand volume de fluide plus » subtil dans lequel il s'est fait une habitude de » vivre. L'altération qu'il éprouve alors, le re- » cours qu'il est obligé d'avoir à l'eau pour se ré- » parer, sont des preuves, ou du moins de fortes » indications que l'eau est, pour ainsi dire, notre » air natal, & que la parole n'est autre chose » qu'un abus de notre être ».

» Quelle extravagance! s'écria Durham. On ne » me persuadera jamais que ce soit un mérite » d'être muet : Durham, reprit gravement Pati- » zithés, garde-toi de juger jamais avec précipi-

» tation. Les préjugés & la prévention sont les » écueils les plus à craindre pour les sages & » pour les rois. Examine avec attention les dif- » férens états par lesquels l'homme passe suc- » cessivement avant que de parvenir à avoir des » idées, & à se servir des signes établis pour les » communiquer à ceux de son espèce. Conçu dans » le sein de sa mère, il est, pendant les premiers » mois de sa vie, ce qu'est un poisson dans le » sein des mers, nageant dans le fluide, sans » respiration; muet d'origine, au moment qu'il » voit le jour, il n'a pas plus de disposition » pour l'articulation nécessaire au langage que » ses premiers pères en avoient dans leur état » primitif, si dans la suite ses poulmons s'élar- » gissent, si son cœur se resserre dans quelques- » unes de ses parties, pour devenir propre à une » circulation du sang, différente de celle que le » mécanisme de la nature avoit établie toujours » analogue à sa première origine, c'est l'ouvrage » d'un élément nouveau dans lequel il se trouve, » & pour lequel la nature ne sembloit pas l'avoir » formé. En vérité, seigneur Patizithés, reprit » Durham, avec une sorte d'impatience, vous » allez vous causer à vous-même cette altération » dont vous me parliez il n'y a qu'un instant, » en dissertant si savamment & si longuement » sur des mystères de la nature que je ne com-

» prend point, que je m'embarrasse peu de com-
» prendre, & qui ne sauroient, ce me semble,
» me prouver que l'usage de la parole soit un
» abus, & que sa privation soit un avantage de-
» sirable ».

» Mon cher Durham, répondit le mage, je
» vous ai fait d'abord connoître les opinions du
» peuple que vous avez à gouverner, & j'ai cru
» qu'il convenoit ensuite de vous mettre au fait
» de quelques vérités naturelles sur lesquelles ils
» peuvent se fonder. Je n'ai garde au reste de re-
» garder l'usage de la parole comme un abus de
» notre être; dans le sentiment même de ce
» peuple muet, ce seroit un avantage si l'on n'en
» abusoit jamais; mais dans combien d'occasions
» la privation de cet avantage n'en seroit-il pas
» un bien réel pour les êtres qui pensent? Ne
» devroit-on pas desirer d'être muet, quand
» on se trouve dans l'obligation de répondre à
» de sottes demandes, quand on est contraint
» par la vérité, de déposer contre l'honneur ou
» contre la vie de son semblable? Eh! Que d'oc-
» casions dans le cours de la vie, de souhaiter que
» ceux avec qui nous sommes obligés de com-
» mercer fussent muets? Combien de bavards
» importuns ne semblent avoir reçu l'usage de
» la parole que pour être les fléaux de la société?
» & si la parole a été donnée en effet aux hommes

» pour exprimer ce qu'ils pensent, quel nombre
» prodigieux en trouverons-nous qui tendent na-
» turellement à se rapprocher de la condition des
» muets? Le talent de parler sans rien dire, que
» la nature a libéralement accordé aux sots, & à
» ces hommes qu'on peut appeler de leur vivant,
» hommes d'heureuse mémoire; ce talent, dis-je,
» n'est-il pas devenu un art que les courtisans,
» les femmes, les coquettes surtout, qui sont
» le plus grand nombre, & que les gens en
» place s'efforcent tous les jours d'acquérir?
» Ajoutez à cette liste ceux qui ne s'entendent
» point eux-mêmes, & ceux qui parlent sans
» pouvoir se faire entendre: quel énorme cata-
» logue de muets le genre humain n'est-il point
» en état de vous fournir? Mais ce qui doit ache-
» ver de vous convaincre, c'est un petit nombre,
» à la vérité, de muets volontaires qui se ren-
» contrent dans presque toutes les sociétés: ceux-
» ci ne sont ordinairement ni les sots, ni les
» ignorans; ce sont, au contraire, les gens d'un
» esprit juste, plus occupés à penser qu'à paroître,
» plus attentifs à suivre qu'à prévenir les idées,
» plus rebutés des inconséquences, qu'ardens à
» les relever; ennemis irréconciliables de l'impru-
» dence de certains hommes, dont l'intrépide
» mémoire répond à tous propos dans la con-
» versation, mais sans choix, sans lumières, sans

» jugement, un torrent d'époques & d'anecdotes,
» seuls fruits de leurs longs & stériles travaux;
» hommes auxquels il ne manque que de l'ordre
» & de la méthode pour être tout semblables à
» ces squelettes d'érudition, secs & décharnés,
» qu'on nomme tables ou canons chronologiques.
» Crois-tu, mon cher Durham, qu'un homme
» d'un bon esprit, & d'un jugement sain, ne soit
» pas alors heureux de savoir se taire? Ce talent si
» nécessaire à un homme sage, la nature l'a ac-
» cordé à ce peuple de muets, sans leur ôter la
» faculté de se faire entendre: chez eux un signe
» de tête, un geste de la main, le mouvement
» d'un seul doigt, la contraction ou la dilata-
» tion de quelques parties du visage, forment
» un discours entier, & si intelligible, que ces
» mêmes signes décèlent quelquefois parmi nous
» la fausseté de nos paroles ».

» Non, mon cher Patizithés, repliqua Dur-
» ham, quoique vous releviez de votre mieux
» les avantages des muets, je suis assuré qu'il y
» en a fort peu parmi eux, qui ne souhaitassent de
» pouvoir s'exprimer comme nous; & si le ciel
» favorise mes vœux & mes soins, j'espère venir
» à bout de cette métamorphose ».

» Elle se fera un jour interrompit Patizithés;
» mais ce n'est point à toi que cet honneur est
» réservé: un oiseau jusqu'à présent inconnu dans

» cette isle fera ce miracle; mais sois content de
» ce que je viens de t'annoncer, sans vouloir
» pénétrer plus avant dans l'avenir. Sache seulement
» encore que tous les enfans qui viendront
» au monde, soit de toi-même, soit des hommes
» de ta suite, seront muets, comme leurs mères;
» il n'y aura que les enfans de ma chère Zulma,
» qui auront comme nous la faculté de parler :
» ceux de ses trois compagnes parleront aussi,
» mais très-difficilement, & seront naturellement
» begues ».

Durham eut à peine entendu ces dernières paroles du mage, qu'il le quitta assez brusquement, renfermant en lui-même le vif chagrin qu'il ressentit alors d'avoir cédé la belle Zulma au trop heureux Patizithés; mais enfin la raison vint à bout de dissiper ce léger nuage; la beauté, la tendresse, la possession de Silette, c'étoit le nom de la princesse que Durham avoit épousée, lui firent bientôt oublier le mouvement involontaire de jalousie que lui avoit fait naître le bonheur de son ami. Dès ce moment, tout le monde fut heureux. Durham n'étoit occupé que de son amour pour la reine Silette, son épouse, & de tous les soins qui pouvoient rendre son peuple heureux. Patizithés, dont il prenoit en tout les conseils, donnoit, de son côté, à l'instruction & à la tendresse de sa chère Zulma, tous les momens qui ne lui étoient point enlevés

par son exactitude à remplit ses devoirs auprès du roi, & par les soins que lui inspiroit l'amour du bien public. Il ne se passa pas un an, que la belle Zulma lui donna un fils qui vint au monde sous les plus heureux auspices. Le roi voulut le nommer lui-même, & lui donna le nom de Babil. Ce prince ne jouit pas si-tôt du plaisir de recevoir un gage aussi précieux de l'amour de la princesse Silette. Plus de cinq ans se passèrent avant que la reine devint enceinte; mais enfin la nouvelle de sa grossesse ayant été publiée, elle causa la plus sensible joie à Durham, & la plus universelle dans ses états, par l'espérance d'y voir naître un héritier. Cette espérance, à la vérité, fut trompée : la reine accoucha heureusement, mais elle ne mit au monde qu'une fille. Notre historien, que j'abrège toujours le plus qu'il m'est possible, assure que Durham instruit d'avance que l'enfant qui devoit naître de lui, devoit être muet, se consola aisément de son sexe : quoi qu'il en soit, cette jeune princesse fut très-bien élevée, & ce ne fut qu'à l'âge de quatre ans qu'on lui donna le nom de Muta. Zulma fut choisie pour être sa gouvernante; elle lui communiqua tous les talens agréables qu'elle avoit apportés d'Europe; mais elle ne put jamais la faire parler : le jeune Babil, fils de Patizithés & de Zulma, fut toujours élevé près de la jeune princesse. Instruit par ses parens, il apportoit dans leurs petits jeux

enfantins toute la complaisance & toutes les attentions qu'on eût pu attendre de quelqu'un de plus avancé en âge; il s'étoit si bien accoutumé à entendre tous les signes de la jeune Muta, que lorsque la raison de cette princesse commença à se développer, elle préféroit à tous les plaisirs de son âge, celui de s'entretenir à sa façon avec le fils de sa chère gouvernante. Babil en recherchoit les occasions avec le même empressement; & cette union fit insensiblement naître dans leurs jeunes cœurs un sentiment plus tendre encore, qui auroit sans doute alarmé la droiture de Patizithés & la délicatesse de Zulma, si ce sentiment n'avoit été approuvé par Durham & par la reine sa femme. En effet, n'ayant point eu d'autre fruit de leur amour que la princesse Muta, le roi des muets se consoloit de n'avoir point d'héritier de son nom, par le plaisir de donner un jour sa fille & sa couronne au fils du sage ministre auquel il devoit sa grandeur & ses vertus. A peine la jeune princesse eut-elle sa treizième année, que Durham pressa Patizithés de former cette union; mais le sage ministre n'y voulut consentir, que lorsqu'il fut décidé que la reine n'auroit plus d'enfans. Sa chère Zulma fut plus heureuse & plus féconde que la reine; elle lui donna plusieurs enfans, & Patizithés, dans une extrême vieillesse, la rendit encore mère de deux fils jumeaux, qui ne vinrent au monde que peu

d'années avant le mariage de leur frère aîné avec la princeſſe Muta. Ce ne fut que dans la vingt-cinquième année de Babil, & après la dix-neuvième accomplie de la jeune princeſſe, que leur mariage fut célébré avec toute la pompe imaginable, & au grand contentement de ces deux jeunes époux, dont la naturelle tendreſſe s'étoit accrue & confirmée avec l'âge. Quoique le jeune Babil ſe fût extrêmement appliqué à acquérir les connoiſſances que ſon père ſe plut à lui communiquer, il ne s'étoit pas rendu moins habile dans les exercices des muets. Son adreſſe à la chaſſe & à la pêche, ſes heureuſes diſpoſitions pour la danſe, jointes aux avantages de ſa taille & aux graces de ſa perſonne, l'avoient univerſellement fait aimer & deſirer pour maître par le peuple muet & par ceux de la ſuite de Durham : ainſi tout le monde vit avec joie un mariage qui aſſuroit l'objet des vœux publics en ſa faveur. La joie qu'avoit cauſée ce mariage, fut ſucceſſivement accrue par la naiſſance d'un prince, & enſuite d'une princeſſe. Mais la mort du ſage Patizithés changea bientôt l'allégreſſe publique en un deuil univerſel. Durham ſurtout en fut ſi pénétré, qu'il ne ſurvécut que quelques mois à ſon miniſtre; & la reine Silette fut à ſon tour ſi ſenſible à cette nouvelle perte qu'elle ſe retira de la cour, & courut enſevelir ſa douleur dans une retraite qui devint bientôt après ſon tombeau. Babil premier du nom, avoit

été reconnu roi aux acclamations muettes de tout le peuple; il partageoit son amour & sa confiance entre la reine Muta & Zulma sa mère, & ses soins paternels entre ses propres enfans, une sœur & deux frères jumeaux, tous trois encore enfans, que son père lui avoit recommandés en mourant, comme les derniers gages de la tendresse de sa chère Zulma. Il avoit nommé sa fille Zalmeïde, & ses deux fils, Patizithés & Smerdis, du nom de leurs fameux ancêtres; le roi Babil leur conserva ces noms par respect pour son père; & attendit, selon les loix du pays, que ses propres enfans eussent leur quatrième année, pour donner au prince son fils celui de Filts-Babil, & à la princesse sa fille, celui de Siletta. Quoique le roi Babil fût assez instruit que les enfans qu'il avoit d'une princesse muette devoient être muets comme elle, il n'en étoit pas moins sensible à leur état, & desiroit surtout de voir arriver de son vivant, & en faveur de ses enfans, l'heureuse métamorphose que le sage Patizithés, son père, lui avoit souvent pronostiquée. C'étoit pour lui une espèce de consolation dans cette douloureuse impatience, que de pouvoir jouir de l'entretien de sa mère, de celui de sa sœur, & de ses deux jeunes frères. Dès que ceux-ci eurent atteint l'âge de pouvoir prendre part aux exercices du roi leur frère, ce prince ne s'en séparoit presque plus, & les menoit avec lui dans toutes

ſes parties de chaſſe ou de pêche. Ils s'y diſtinguoient par leur adreſſe autant que par les graces de leurs perſonnes. Ces deux frères n'avoient enſemble aucune reſſemblance, qu'oiqu'ils fuſſent tous deux régulièrement bien faits : Pathizithés portoit une phyſionomie douce & tendre; Smerdis avoit l'air plus fier & même un peu farouche : leurs inclinations répondoient à leurs traits; & le ſeul rapport qu'il y eut entr'eux, c'eſt qu'à l'âge de vingt ans, auquel ils étoient parvenus, ni l'un ni l'autre n'avoient encore marqué aucune paſſion, ni pour les belles muettes dont la cour étoit ornée, ni pour les jeunes begues qui étoient nées des enfans de Zaïde, de Phœdim & d'Almeïde, les aimables compagnes de ſa mère, parmi leſquelles il y en avoit pluſieurs d'une beauté parfaite. Le roi s'alarmoit de leur voir ce caractère d'indifférence, & il étoit occupé de cette penſée le jour même que Zelindor & Zelinde firent naufrage à la rade de la terre des muets. Nous avons vu au commencement de cette hiſtoire, ces deux jeunes gens ſe ſauver au travers des rochers avec l'oiſeau favori de la jeune Zelinde; & après une route pénible chercher à prendre un peu de repos à l'entrée d'une épaiſſe forêt; ils y étoient encore profondément endormis, quand le roi, qui avoit indiqué la vieille une chaſſe, pendant laquelle il vouloit ſonder le cœur de ſes deux jeunes frères, s'étant écarté de ſa

fuite avec eux, fut guidé par le hasard vers le lieu le plus sombre de la forêt, où le malheureux Zelindor & sa sœur Zelinde goutoient encore les douceurs du sommeil. Le fidèle compagnon de leur aventure, le perroquet de Zelinde, s'étoit perché près d'elle, comme nous l'avons vu ci-devant; & quoique les premiers rayons du soleil eussent déjà percé les ombres de la forêt, il étoit naturellement si complaisant & si attentif, qu'il n'avoit encore osé dire un seul mot, dans la crainte de troubler le repos de sa chère maîtresse. Mais le roi s'étant avancé avec ses deux frères assez près de l'endroit où reposoient Zelindor & Zelinde, leur cher Perro, car c'est ainsi qu'ils nommoient leur perroquet, ayant entendu quelques discours du roi & de ses deux frères, soit qu'il crût devoir avertir ses maîtres pour les empêcher d'être surpris, soit que ce fût seulement par l'habitude de ceux de son espèce qui ne manquent guères de répéter ce qu'ils savent dès qu'ils entendent parler quelqu'un; leur cher Perro, dis-je, se mit à jaser de son mieux. Cette voix étrangère parvint aisément aux oreilles du roi & de ses frères; ils examinèrent d'où elle pouvoit partir, & le jeune Parizithés fut le premier qui apperçut l'oiseau parlant : il fut surpris de l'éclat de son beau plumage. En effet, il n'en avoit jamais vu de pareil; son premier mouvement fut de tendre son arc pour lui tirer une flèche, n'espérant pas de

rencontrer jamais une ſi belle proie. Le roi Babil tout autrement frappé de ce prodige, & mieux inſtruit, ou plus attentif à la prédiction de ſon père, ſur l'heureux changement qui devoit arriver dans ſon royaume par le miniſtère d'un oiſeau qui y étoit inconnu; le roi, dis-je, arrêta l'ardeur de ſon frère, & jugea, au contraire, qu'il étoit eſſentiel d'employer leurs communs efforts pour tâcher de prendre cet oiſeau vivant. Les trois frères ſe mirent auſſitôt en devoir d'entourer cet oiſeau merveilleux; & Patizithés qui l'avoit découvert le premier, comme le plus ardent à faire une ſi belle conquête, fut auſſi le premier qui s'en approcha, dans le moment que Zelindor & Zelinde, réveillés par le caquet de leur cher Perro, & plus étonnés encore par l'approche d'un jeune homme, ſe relevoient, & ſe mettoient en poſture ſuppliante pour implorer ſon ſecours. La ſurpriſe de Patizithés fut égale à la leur : il demeura interdit à leur vue; & l'ardeur qu'il avoit eue pour s'emparer de l'oiſeau inconnu, fut tout à coup ſuſpendue, en conſidérant de plus près Zelinde, ſur la main de laquelle le bel oiſeau s'étoit déjà refugié. Ce moment de ſurpriſe & d'embarras réciproque donna le tems au roi & à ſon jeune frère Smerdis de s'approcher, & de partager avec Patizithés & avec Zelindor & Zelinde, l'air d'étonnement & de confuſion qu'ils faiſoient paroître. Le roi Babil, moins occupé de la beauté de

Zelinde que ses deux jeunes frères, fit signe à Zelindor de se relever, & releva lui-même la belle Zelinde avec un air de bonté & de douceur, dont le frère & la sœur furent enchanrés, après quoi il leur tint ce discours :

» Aimables étrangers, leur dit le roi Babil, » j'ignore quel sort vous a conduits dans cette terre » qui m'est soumise : mais dissipez les craintes que » vous nous faites paroître ; vous êtes ici aussi libres » que vous pourriez l'être dans votre patrie ; & je » jure de n'employer mon autorité & mes soins, » que pour vous y rendre aussi heureux que vous » auriez dû l'être dans les lieux qui ont eu le bon- » heur de vous donner la vie. Si votre pays, vos » parens, votre forrune, sont l'objet de vos regrets, » essayez de retrouver dans ma cour, dans ma ten- » dresse, dans mes richesses, tout ce que je puis » vous offrir en dédommagement des biens que » vous avez perdus ».

Si Zelindor & Zelinde furent agréablement surpris d'entendre parler leur langue naturelle au roi d'une contrée, dont l'approche leur avoit parue si redoutable, ils le furent encore d'une façon bien plus consolante de la générosiré du discours de ce prince & des graces qui l'accompagnoient. Ils se prosternèrent de nouveau à ses pieds, & furent quelque tems sans pouvoir lui marquer leur reconnoissance que par leurs larmes ;

enfin Zelindor prit la parole, & s'adressant au roi Babil:

« Prince généreux, lui dit-il, tes bontés sont » plus grandes que nos pertes ; si elles n'effacent » pas de notre mémoire & de nos cœurs la perte » d'un père qui nous aimoit tendrement, que » nous aimions de même, & que nous avons vu » périr, elles rendent du moins notre douleur » moins amère, & ne nous permettent plus d'en- » visager qu'avec indifférence les établissemens & » les richesses qu'il étoit en état de nous procu- » rer. Dispose de notre sort dès ce moment ; » nous sommes tes sujets, ne crains point d'exi- » ger de moi les services les plus humilians, je » suis prêt à m'y dévouer, si je puis, en te servant, » procurer à ma sœur une vie aussi douce & aussi » tranquille qu'elle avoit lieu de l'espérer de » l'amour du père que nous avons perdu ».

Le roi eut peine à retenir ses larmes au discours de Zelindor ; mais il vit avec un plaisir bien sensible que ses deux frères, & surtout Patizithés en étoient encore plus tendrement affectés que lui : il fit de nouveaux efforts pour rassurer le frère & la sœur, & leur promit non-seulement avec dignité, mais avec franchise, qu'ils jouiroient l'un & l'autre à sa cour des mêmes distinctions dont jouissoient ses propres enfans & ses frères. Ce dernier trait de bonté remit Zelindor & Ze-

linde de toutes leurs craintes, & ils n'eurent plus d'autre inquiétude que celle qui pouvoit naître de la crainte modeste qu'ils avoient l'un & l'autre, de ne pouvoir jamais assez reconnoître les bienfaits d'un roi si généreux. Ce prince, qui en effet le fut assez pour ne leur pas laisser ignorer l'utilité qu'il espéroit pour sa famille & pour ses sujets, de leur arrivée dans ses états, ne leur cacha point, que quand même ils auroient moins mérité l'un & l'autre l'accueil qu'il leur faisoit, le seul oiseau qu'ils avoient apporté dans ses états, leur auroit mérité toutes sortes de respects & de distinctions; mais comme il craignoit de se laisser tromper par une confiance peut-être encore mal fondée, il ne voulut pas s'étendre davantage sur les espérances qu'il en concevoit, ni sur les prédictions du mage son père. Il se contenta donc de les inviter à se rendre sur le champ à sa cour avec lui; il dépêcha même Semerdis, qui étoit regardé comme le plus jeune de ses frères, pour aller porter cette heureuse nouvelle à Zulma sa mère, & donner les ordres nécessaires pour la réception qu'il vouloit qu'on fît à ses nouveaux hôtes; ensuite ayant pris Zelindor en particulier, tandis que Patizithés conduisoit Zelinde, ils allèrent réjoindre le char du roi qui l'attendoit avec sa suite à l'entrée de la forêt. Pendant la route, Babil fut curieux d'apprendre le nom de ses nouveaux hôtes, & par

quelle

quelle aventure ils étoient abordés dans son île; mais surtout, comment un oiseau si rare étoit tombé en leur pouvoir. Zelindor s'empressa de satisfaire sa curiosité, & lui fit ainsi le court récit de ses malheurs.

Je me nomme Zelindor, & ma sœur se nomme Zelinde : Zelim notre père étoit un riche négociant, originaire deNewalbion, province de l'Amérique septentrionale, entre le nouveau Mexique & la Floride. Il avoit déjà fait plusieurs voyages aux Indes orientales, lorsqu'il perdit sa femme & notre mère. Alors le séjour de Newalbion étant devenu pour lui un séjour de tristesse & d'horreur, il résolut de l'abandonner; & n'ayant point d'autres enfans que ma sœur & moi, il se détermina à nous transporter avec toutes ses richesses dans cette riche partie du monde, où depuis longtems il s'étoit assuré de sûres correspondances; mais le commerce considérable qu'il avoit entretenu jusqu'alors avec Albion la grande, & celui qu'il y vouloit établir, l'obligerent de faire route vers cette grande île, où il termina heureusement toutes ses affaires. Il y a environ trois mois que nous sommes partis des côtes de cette île par un vent favorable : nous en étions encore extrêmement proche, lorsque cet oiseau dont votre majesté paroît faire tant de cas, & qui est très-commun dans notre ancienne patrie, vola de lui-même, &

vint se reposer sur le vaisseau de mon père, prononçant distinctement plusieurs mots de notre langue, que nous avons vu avec étonnement être celle de votre cour. Cet oiseau s'attacha plus particulièrement à ma sœur, & nous continuâmes notre route heureusement autant de tems que nous la dirigions au sud-est, touchant seulement quelquefois la terre pour faire de l'eau, & renouveler quelques-unes de nos provisions ; mais à peine avons-nous tenté notre direction du côté du nord-est, que de fréquentes tempêtes, des courans insurmontables, & des vents constamment contraires, ont entièrement détruit ou rendu notre manœuvre inutile ; & nous entraînant avec violence vers le sud, nous firent enfin échouer hier, peu avant la nuit, sur les rochers qui bordent cette terre du côté de la mer. Le choc fut si considérable, que le vaisseau de mon père en fut entr'ouvert, & si promptement submergé, que nous serions péris avec ce tendre père, & tout l'équipage, sans l'aventure singulière qui nous sauva ma sœur & moi. Le croiriez-vous, seigneur ? C'est à cet oiseau que nous devons tous deux la vie, & le bonheur dont votre présence nous fait jouir.

Mon cher Zelindor, interrompit le roi, ne doutez point de la sensibilité avec laquelle j'apprends vos malheurs & ceux de l'aimable Zelinde : comptez l'un & l'autre sur mes promesses ;

mais achevez de m'instruire des merveilles & du nom de ce bel oiseau.

Prince, continua Zelindor, cet oiseau se nomme en notre langue Popinay ; nous l'avons nommé Perro, nom qu'il se donne souvent lui-même, comme vous l'avez déjà entendu plus d'une fois ; car il m'a souvent interrompu, & répété ces mots favoris en votre présence ; Perro, beau Perro. Ce sont les premiers mots que nous entendîmes de lui, lorsqu'il vola dans le vaisseau de mon père, comme je viens de vous le dire : ma sœur le prit dès-lors en affection, Perro parut content, & même glorieux de sa nouvelle condition ; il se panadoit & se faisoit de fête aussi-tôt qu'elle l'approchoit : il apprit bientôt le nom de ma sœur, & répétoit à chaque instant, beau Perro, Zelinde, maîtresse. En un mot, cet oiseau paroissoit avoir un sentiment tendre pour nous ; & nous l'en aurions cru capable, si la joie qu'il montroit d'être avec nous, n'avoit été considérablement augmentée dès l'instant où commencèrent nos malheurs, & s'il n'avoit fait ses efforts pour nous échapper au moment qu'ils se sont consommés par notre naufrage ; c'est pourtant au mouvement qu'il fit hier pour nous quitter, & voler à terre, que nous devons ma sœur & moi le jour que nous voyons ; car la vue du péril ayant troublé tous nos gens ; & mon père lui-même,

Zelinde qui avoit été attentive dans ce désordre au sort de son cher Perrot, l'ayant apperçu qui se disposoit à voler d'une galerie du pont vers la terre, elle courut à lui pour l'arrêter ; & moi qui ne perdois pas ma sœur de vue, qui ignorois son dessein, & qui craignois, surtout, qu'elle ne se précipitât dans les flots, je m'avançai vers elle avec tant de force & de précipitation, que je l'atteignis dans le moment que le choc du vaisseau & l'effort de Zelinde détachoient une partie de la galerie, avec laquelle nous tombâmes l'un & l'autre dans la mer, & qui servit à nous porter sur les rochers avec l'oiseau dont elle s'étoit saisie. Voilà, seigneur, l'histoire succinte, je n'ose plus dire de nos malheurs, puisque nous sommes assez heureux pour avoir trouvé grace aux yeux d'un prince si généreux & si puissant. Le roi Babil parut content, & combla Zelindor & Zelinde d'éloges & de caresses. Perro ne pensoit plus à s'éloigner de sa maîtresse, mais il ne cessa de se rendre importun pendant la conversation, en répétant à tort & à travers tous les termes de marine qu'il avoit retenus pendant une longue navigation.

Cet entretien venoit de finir, lorsqu'on commença à appercevoir la capitale. Un peuple nombreux en étoit déjà sorti ; la reine Muta ellemême, accompagnée de la jeune princesse Sileta, de Zulma, mère du roi & de Smerdis, traversa

cette multitude dans un char magnifique, pour venir au-devant de Babil & des étrangers qu'il conduisoit à sa cour. A peine le char du roi eut atteint celui de la reine, que le beau Perro quitta le bras de Zelinde pour voler sur l'épaule de la jeune princesse Sileta, qui en fut d'abord effrayée; mais le roi trouva cette action d'un si bon augure, qu'il pria Zelinde de la pardonner à son cher Perro, & de souffrir qu'il fût libre de rester auprès de la princesse. Zelindor & Zelinde qui avoient tant de raisons d'être pénétrés des bontés du roi, se trouvèrent heureux d'avoir, dans le sacrifice de Perro, un moyen prompt de les reconnoître : le frère & la sœur, après avoir rendu leurs hommages aux princesses, & avoir reçu leurs caresses & celles de Zulma, n'eurent rien de plus pressé que de prier instamment la jeune princesse de recevoir ce bel oiseau, comme une foible marque de leur profonde reconnoissance. Zelinde passa ensuite dans le char de la reine, & le roi continua sa route avec Zelindor, Patizithés & Smerdis, dont Zelinde avoit pris la place dans le char de la reine. Pendant le reste du chemin, le roi crut devoir excuser la reine & sa fille, du silence qu'elles avoient gardé pendant leur entrevue; Zulma fit la même chose auprès de Zelinde. Le frère & la sœur apprirent avec étonnement que l'usage de la parole avoit été refusé aux naturels de ce pays, qui

pour cette raison, s'appeloit la terre des muets. Enfin on arriva au palais du roi : ce prince présenta lui-même son fils à Zelinde & à Zelindor, & les présenta ensuite à sa sœur Zulmeïde. Toute la cour fut enchantée de l'arrivée de ces deux aimables étrangers, & s'empressa à le leur marquer. La réception qu'on leur fit fut très-galante & des plus magnifiques, si nous en croyons l'auteur que je traduis ; mais comme il ne nous a donné aucune idée des fêtes qui furent célébrées à cette occasion, je crois qu'il est du devoir d'un fidèle traducteur de réprimer la démangeaison qu'il pourroit avoir d'en imaginer, & de les attribuer à son texte. Je passerai donc tout de suite, comme lui, aux grands évènemens qui suivirent l'arrivée de Zelindor, de Zelinde & du perroquet dans le royaume des muets, & je commencerai, comme lui, par rendre compte de l'impression que ces aimables étrangers firent, & éprouvèrent eux-mêmes dans la cour du roi Babil. A peine le prince son fils eut-il apperçu Zelinde, qu'il en devint passionnément amoureux : quoiqu'il fût plus jeune qu'elle, & tout muet qu'il étoit, il fut aisé à Patizithés & à Smerdis, qu'on a déjà dû juger très-épris des beautés de Zelinde, de s'appercevoir de l'amour du jeune prince, aux signes qu'il en donnoit en toute occasion. Les premiers sentimens de Zelinde avoient été pour Patizithés ; mais cet

amant discret & respectueux crut devoir renfermer dans son sein l'ardeur que Zelinde y avoit fait naître, dès qu'il s'apperçut que le prince son neveu se déclaroit son rival; en sorte que le bonheur de ces deux amans leur devoit paroître impossible, ou du moins fort incertain. Smerdis moins généreux que son frère, & plus emporté par sa passion, se promettoit bien de disputer au jeune prince l'honneur d'une si belle conquête. Zelindor, de son côté, n'avoit pu voir les charmes de Zulmeïde sans en être frappé; son esprit, ses talens, ses graces achevèrent sa défaite, & bientôt il eut lieu de se flatter que ses soins n'auroient besoin pour être reçus que d'être approuvés du roi & de Zulma sa mère.

Pour la jeune princesse Sileta, qui avoit à peine douze ans, le beau Perro eut toutes ses affections: aussi n'avoit-il jamais paru si empressé & si complaisant pour Zelinde, qu'il l'étoit pour la jeune princesse; on ne pouvoit l'en séparer qu'avec peine; elle l'attendoit alors avec impatience, & le revoyoit toujours avec un nouveau plaisir.

Tandis que cette belle jeunesse ne s'occupoit, chacun selon son goût, que de l'objet de sa passion, le roi Babil & Zulma sa mère, portoient leurs réflexions, & consultoient souvent ensemble sur de plus sérieux intérêts. Il étoit question de cette métamorphose promise par le mage, & si

desirée du roi. Il est vrai qu'ils croyoient pouvoir se flatter d'avoir en leur puissance l'oiseau inconnu auquel ce prodige étoit réservé; mais depuis un mois qu'il étoit à la cour, on ne s'appercevoit encore d'aucun changement. Zulma avoit seulement observé que, depuis quelques jours, la jeune princesse se plaisoit à s'enfermer seule, avec son cher Perro, dans le cabinet le plus reculé de son appartement; elle se résolut d'examiner de plus près la princesse, & pour cet effet elle fit pratiquer, à son insçu, dans une chambre du palais, qui touchoit au cabinet de la princesse, une ouverture par laquelle elle pouvoit tout voir & tout entendre; elle eut soin de s'y placer avant le moment où la jeune princesse avoit coutume de s'y renfermer avec Perro. Dès qu'ils y furent entrés, & que la jeune Sileta eut exactement fermé les portes, Perro parla très-distinctement, & Zulma entendit ces premiers mots : baisez maîtresse, baisez beau Perro. Mais quelle fut la surprise de Zulma, lorsqu'elle entendit la princesse dire à son tour les mêmes paroles, & les répéter plusieurs fois? Ensuite, comme si Perro eût voulu lui donner une nouvelle leçon, il dit : aimez-vous Perro? La princesse répéta ces derniers mots avec plus de peine; & Perro y répondit, oui, oui. Ensuite Perro redit, aimez-vous Perro? & la princesse dit à son tour, oui, oui. Zulma n'en voulut point entendre davantage, tant elle étoit impatiente

d'apprendre au roi cette heureuse nouvelle; mais comme cette conversation du perroquet & de la princesse lui parut une espèce de prodige qui pouvoit cacher quelqu'autre mystère, elle engagea le roi, son fils, à ne rien divulguer de ce qu'elle venoit de lui apprendre, jusqu'à ce qu'en sa présence elle eût éprouvé sur Perro un talisman que Patizithés, son mari, lui avoit confié avant sa mort. Le roi approuva la prudence de sa mère, & s'en remit à ses soins pour l'épreuve qu'elle lui proposoit, & pour choisir le jour & le moment de la faire. Zulma avoit trop d'envie de satisfaire l'impatience du roi son fils & sa propre curiosité, pour remettre plus loin qu'au lendemain l'épreuve de son talisman; elle feignit une légère indisposition; & fit prier la princesse Sileta de lui envoyer son cher Perro pour s'en amuser, ayant formé le dessein de ne voir personne de tout le jour. La princesse ne put refuser la demande de Zulma; & quoique ce fût avec regret, elle lui obéit. Le roi, qu'on croyoit de son côté enfermé pour affaires, venoit de se rendre chez sa mère, par une communication secrète de leurs appartemens. Lorsque le bel oiseau y fut apporté, il y parut d'abord triste & morne; mais Zulma l'ayant pris pour le caresser, & lui ayant passé au col le talisman de Patizithés, le beau Perro se mit à battre des aîles en signe de joie, & parla de la sorte : « respectable Zulma, & vous roi

» des muets, la force de votre talisman suspend à
» la vérité une partie de l'enchantement qui cache
» à vos yeux le prince Azor; mais il ne lui est pas
» permis de me rendre ma forme naturelle. Cepen-
» dant puisque son pouvoir me fait jouir pour quel-
» ques instans de la liberté d'expliquer mes pen-
» sées, permettez-moi d'en profiter pour vous ins-
» truire de mes malheurs. Peut-être que votre
» pitié généreuse ne refusera pas de concourir à les
» faire finir ».

Le roi, à qui ce discours avoit donné le tems de se remettre de son extrême surprise, promit à Perro, en son nom & à celui de Zulma, qu'ils mettroit l'un & l'autre tout en œuvre pour abréger ses malheurs, dont ils le prioient de les instruire. Le beau Perro ne se le fit pas dire deux fois; tant il avoit lui-même de démangeaison de parler, & commença ainsi son histoire.



SECONDE PARTIE.

Je ſuis né à Damut en Afrique, & je ſuis fils du prince Acroupſiki qui régnoit déjà lorſque je vins au monde. Mon père avoit attaché à ſon ſervice un nommé Carindi, Indien d'origine, qui l'avoit d'abord ſéduit par la grande facilité avec laquelle il parloit ſur toutes ſortes de matières; mon père qui étoit encore dans l'erreur ſur le mérite de ce dangereux favori, me le donna pour gouverneur, dès que je commençai à parler. Je fus entre les mains de Carindi juſqu'à l'âge de quatorze ans, toujours éloigné de la cour, pour que rien ne pût me diſtraire dans mes exercices : ce fut alors que mon père me fit revenir à Damut pour juger par lui-même de l'éducation que j'avois reçue de ſon favori; il fut d'abord charmé de la hardieſſe que j'avois contractée de citer ſur toute choſe quelque trait que ma fidèle mémoire ne manquoit jamais de me fournir au beſoin; mais il ne fut pas longtems à s'appercevoir que je manquois ſouvent de jugement dans mes citations, & que je raiſonnois fort peu, quoique je parlaſſe beaucoup. Il s'en plaignit amèrement à Carindi; mais celui-ci répondit froidement à mon père qu'il étoit peu

en état de juger lui-même du mérite de mon éducation, & qu'il pouvoit me donner à interroger aux plus ſavans de ſes ſujets, qu'il étoit certain que tous rendroient des témoignages honorables de la bonté de ſa méthode & de mon ſavoir. Le roi Acroupſiki conſentit à cette épreuve, & fit demander à ſa cour des docteurs en tout genre de ſcience; on m'expoſa publiquement à leurs queſtions. Carindi étoit près de moi, prêt à me remettre ſur les voies, en cas que je m'en écartaſſe; & moi, je me diſpoſois à répondre avec hardieſſe à toutes les demandes qu'on pourroit me faire. Seigneur, je n'abuſerai pas de votre patience ni de celle de Zulma, en vous rendant un compte exact de cet acte public dont Carindi, mon gouverneur, ſe flattoit que nous tirerions tous deux une gloire immortelle; je ne vous en rapporterai que quelques traits qui puiſſent vous faire juger de la façon dont mon père en dut être affecté. On commença par me demander les noms & les faits les plus connus des grands hommes de l'antiquité; le tems & la durée de leurs règnes: j'étois trop fort ſur cet article pour n'y pas répondre avec aſſurance; je prévenois même les queſtions, & je m'étendois fort au-delà de celles qui m'étoient faites, ayant peine à retenir l'affluence des faits & des époques qui ſe préſentoient à ma mémoire; & l'on commen-

çoit à combler le maître & le disciple des éloges les plus flatteurs, lorsqu'un commandant des troupes de mon père, entendant mes réponses au sujet d'Alexandre le grand, dont je détaillois & datois exactement toutes les conquêtes, m'interrompit ainsi : prince, me dit-il, j'ai oui dire, ou j'ai lu que cet Alexandre dont vous nous parlez, après avoir déjà poussé fort loin ses conquêtes, dévasta tout le pays qu'il avoit soumis, dans le tems qu'il se disposoit à porter plus loin l'effort de ses armes; je voudrois savoir ce que vous pensez de la conduite de ce fameux conquérant en cette occasion? Moi, répondis-je, sans hésiter, je n'ai rien à penser sur ce sujet; c'étoit l'affaire d'Alexandre, & ce n'étoit pas la mienne. Le roi, mon père, qui étoit présent, se leva brusquement, imposa silence à tout le monde, & rentra d'un air sérieux & mécontent dans ses appartemens, en prononçant avec colère plusieurs fois : dudi, dudi, terme qui signifie perroquet en langue turque, C'étoit celle de mon père, quoiqu'il fût né Grec; & il l'avoit apportée d'Asie en Afrique, lorsqu'il y fut envoyé en qualité de gouverneur de Damut, dont, par son esprit, ses talens & son courage, il trouva bientôt le moyen de se rendre maître. Dès le lendemain, mon père m'ayant appelé près de lui, fit venir Carindi en sa présence; il lui reprocha amèrement de ne s'être ap-

pliqué pendant un ſi long tems qu'à charger ma mémoire d'anecdotes & d'époques, & d'avoir négligé d'exercer ma raiſon à juger du mérite ou du vice de tant de faits qui ſeroient en vain mémorables, ſi ils ne prévenoient pas de bonne heure en nous les avantages d'une longue expérience. Acroupſiki ajouta qu'il étoit ſurtout offenſé qu'il eût expoſé l'héritier de ſa puiſſance à recevoir l'affront public d'être jugé un prince ſans eſprit & ſans jugement, ce qui me fait enfin penſer, ajouta mon père, que vous en avez fort peu vous-même. J'avoue, ſeigneur, que je ſouffrois avec quelqu'impatience que mon père inſultât de la ſorte à un homme que j'avois eu juſqu'alors dans une ſorte de vénération; mais Carindi ne tarda pas à prendre en main notre commune juſtification : ardent à prendre la parole, il interrompit mon père.

Prince, lui dit-il, je ſuis peu ſurpris qu'élevé de bonne heure dans un pays où le ſavoir eſt preſque un crime, vous y ayez puiſé des erreurs que l'ignorance ſeul a droit d'adopter. Peut-on mettre un moment en balance les triſtes avantages du jugement, avec les prérogatives brillantes de la ſcience profonde? Je me ſouviens de l'avoir lu dans les ouvrages des anciens philoſophes : le but que l'homme ſage doit ſe propoſer, c'eſt de ſe rendre heureux lui-même; d'autres ont dit qu'on

n'eſt heureux qu'autant qu'on a la conſcience de ſon propre bonheur. Il n'y a pas de doute que c'eſt placer le ſouverain bonheur dans l'amour propre ſatisfait. Et d'où naîtroit, à plus juſte titre, cette ſatisfaction de nous-mêmes, que de l'admiration de la multitude, que de la gloire qu'elle répand ſur nous? & quelle gloire eſt comparable à celle qui eſt fondée ſur un ſavoir profond? Ne croyez pas, ſeigneur, que ces grands principes ſoient ici jetés au haſard, & que je les employe ſans en avoir pour caution les autorités les plus graves : je vais, en les réſumant, ainſi que leurs conſéquences, vous citer par ſections paragraphées, par indication des pages même & dans leur ordre chronologique, tous les auteurs anciens & modernes qui les ont établis.

Eh! de grace, interrompit Acroupſiki, ſauvez-moi les citations, & achevez votre parallèle; faites-moi voir, ſi vous le pouvez, que le jugement n'eſt qu'un triſte avantage que la nature par conſéquent eût dû nous refuſer.

Auſſi, reprit Catindi, n'a-t-elle laiſſé cette foible reſſource qu'à fort peu de perſonnes, & comme une eſpèce de dédommagement qui pût les conſoler d'être privées du précieux don de la mémoire qu'elle a preſqu'univerſellement répandu ſur ſes plus chers favoris. Dès-là, ſeigneur, pour procéder avec ordre & méthode, ainſi que les

anciens nous l'ont appris, comparez l'étendue de l'empire de la mémoire avec les bornes étroites de l'empire du jugement; voyez qu'elle abondance de richesses forme le patrimoine de l'une, & la médiocrité du domaine de l'autre; comparez-les ensuite dans leur usage: le jugement par sa lenteur, devient presque toujours inutile dans les occasions de dispute, les plus vives & les plus chaudes, & jamais la mémoire d'un savant ne s'y trouve en défaut: il sait accabler son adversaire sous un si énorme poids de citations & d'autorités, qu'il est obligé de faire l'aveu de sa propre foiblesse, lors même qu'il affècte de dédaigner le soin de s'en relever. Achevons en deux mots ce parallèle qui est tout à l'honneur de la mémoire & des savans, ses fidèles sujets, en les comparant dans leurs effets: le jugement rend l'homme timide & scrupuleux; il décide rarement, & ce n'est encore qu'après avoir pesé long-tems les raisons pour & contre: au contraire, la mémoire rend l'homme audacieux & confiant; des suffrages respectables, entassés les uns sur les autres, terminent cent questions des plus épineuses, dans le tems qui suffit à peine au jugement pour en discuter une seule. C'en est assez, dit mon père en imposant silence à Carindi, je vois que je me suis trompé dans l'idée que j'avois prise de votre mérite & dans l'usage

l'usage que j'en ai fait jusqu'à ce jour : je ne méprise point votre science, & dès demain, je suis résolu de vous donner un emploi qui convient à votre savoir, & qui peut le rendre utile à mes états. Jusqu'ici nos chartres & nos archives sont restées dans le même désordre où je les ai trouvées à mon avénement à la couronne : je vous donne le soin de les ranger dans un ordre qui puisse servir à éclaircir l'histoire de ce royaume. A l'égard de l'éducation de mon fils, je suis déterminé à la confier à ce même commandant de mes troupes, qui lui proposa hier une question, à laquelle le prince répondit d'une façon dont je fus peu satisfait. C'est à quoi, continua le roi, en s'adressant à moi, vous devez vous disposer, mon fils ; je vous laisse le reste du jour pour marquer à Carindi votre reconnoissance & vos regrets ; mais demain, à la pointe du jour, vous changerez de maître. Allez, nous dit mon père, en nous congédiant tous deux.

Prince, continua Perro, je me suis un peu étendu sur cette aventure ; mais comme elle fut l'origine de tous mes malheurs, j'ai cru ne devoir vous en laisser ignorer aucune circonstance.

Non, non, bel oiseau, dit le roi Babil, ou plutôt prince malheureux! Ne craignez point que votre récit nous ait ennuyés ; nous ne le ferons jamais que par la durée de ces malheurs,

dont nous vous prions d'achever de nous instruire. Puisque vous le permettez, seigneur, dit Azor, je continue.

A peine fus-je rentré dans mon appartement avec Carindi, qu'il ne put me cacher toute l'indignation & toute la colère que le discours de mon père lui avoit données. De mon côté, je lui marquois avec tendresse le regret que j'avois de le quitter pour passer dans les mains d'un nouveau gouverneur, que l'aventure de la veille me rendroit éternellement odieux. Ces plaintes communes que nous avions souvent réitérées, nous conduisirent jusqu'à la nuit; & j'étois prêt de me mettre au lit, lorsque Carindi me tint ce discours.

Prince, me dit-il, s'il est vrai que vous ne puissiez vous résoudre à me perdre, & à passer sous la férule d'un nouveau gouverneur, il est un secret pour éloigner de nous ce malheur, & pour me sauver cette injure; & si il ne s'agit, pour faire changer d'avis à votre père, que de vous communiquer autant d'esprit & de jugement qu'il se flatte d'en avoir lui-même, je puis opérer en vous cette métamorphose, au moyen d'un elixir & d'un baume dont je ne voulois faire usage en votre faveur que lorsque vous auriez acquis tout le savoir que j'étois en état de vous communiquer : c'est à vous de voir, prince, si

vous voulez consentir au changement qui peut se faire en vous, dès cette nuit. J'acceptai avec ardeur la proposition de Carindi, & je brûlois d'impatience d'en voir les effets : il m'obligea donc de me mettre nu, & me frotta tout le corps d'un baume qu'il m'assura être très-précieux ; ensuite il me fit avaler quelques gouttes d'un élixir violent, sur lequel je m'endormis. Mais mon sommeil ne fut pas tranquille ; je me sentis fort agité par des inquiétudes & des picottemens dans tous les membres ; & cette agitation m'ayant enfin réveillé plutôt que de coutume, je voulus me plaindre. Quelle fut ma surprise ! Je me trouvai la langue contractée & épaissie, & mes lèvres alongées & durcies ; en un mot, je me trouvai tel que vous me voyez actuellement, c'est-à-dire, métamorphosé en perroquet. Jugez, seigneur de l'affreuse colère que je conçus contre le détestable Carindi ; car, pour mon malheur, en m'ôtant la liberté de m'exprimer autrement que par des cris désagréables, il m'avoit laissé la faculté d'entendre tout, & de sentir l'excès de mon infortune, ainsi que tous les mouvemens de mon cœur. Rempli de fureur, je me traînai dans la chambre de Carindi, à dessein d'employer contre lui le bec & les griffes dont sa noirceur m'avoit armé, mais je ne l'y trouvai plus ; j'apperçus seulement sur sa table

un papier qu'il avoit écrit en très-gros caractères, sans doute pour attirer la curiosité de ceux qui entreroient chez lui. Je lus ce malheureux papier, & j'y trouvai tout à la fois le plus grand sujet de douleur pour mon père, & mon arrêt. Voici le contenu de ce papier que j'ai parfaitement retenu dans ma mémoire, car un perroquet n'oublie rien.

» Prince ingrat, ne cherches point en vain le
» sage Carindi, il s'éloigne pour jamais de la
» cour d'un roi qui lui préparoit un affront.
» Tu m'as accusé de n'avoir fait de ton fils qu'un
» perroquet, tu peux t'applaudir d'avoir réelle-
» ment prophétisé son sort. Apprends qu'il ne
» pourra reprendre sa forme naturelle, qu'après
» avoir lui-même appris à parler aux muets, &
» lorsqu'une princesse, destinée au trône, l'ai-
» mera assez pour le préférer à la couronne ».

Jugez, prince, de la douleur & de l'embarras où me jetèrent ma métamorphose, & la lecture d'un si cruel horoscope : je balançai quelques momens sur le parti que j'avois à prendre; mais la crainte de paroître aux yeux de mon père, dans l'état où je me trouvois, fut plus forte chez moi que tout autre sentiment. Ainsi ayant trouvé les fenêtres de la chambre de mon gouverneur ouvertes, je n'hésitai point à essayer de prendre mon vol; & j'allai cacher ma honte

dans la forêt la plus voisine de la ville de Damut. J'y trouvai plusieurs oiseaux de mon espèce: je m'accoutumai à vivre avec eux, & de leur même nourriture; mais ayant toujours l'idée que je pourrois être un jour délivré de mon enchantement, je jugeai qu'il étoit nécessaire que je voyageasse beaucoup, pour apprendre d'abord moi-même à articuler les paroles que mon horoscope m'obligeoit d'enseigner ensuite aux muets, pour rencontrer ces mêmes muets, & la princesse dont la passion seule pût changer mon destin. Je m'acheminai de bois, en bois du côté de l'orient, & ensuite je suivis le cours du Nil jusqu'auprès d'Alexandrie: ce fut dans le voisinage de cette ville, qu'étant allé exprès sur le bord de la mer, comme je ne cherchois point à me défendre, je fus pris par des marchands Européens. Ce fut alors que je commençai à être plus caressé & mieux nourri. Mais, seigneur, ne dois-je point craindre de vous ennuyer, en vous faisant le récit de mes voyages, qui ont duré trois ans entiers? Non, non, reprit le roi Babil: ne craignez point de fatiguer notre attention; l'intérêt que nous prenons, à ce qui nous touche ma mère & moi, vient d'être considérablement augmenté par la connoissance que vous venez de nous donner de la prédiction de l'Indien Carindi sur votre destinée: continuez, prince, à nous informer de tout ce qui y a rapport.

Prince, j'ajouterai à ce que vient de dire le roi mon fils, dit la respectable Zulma, que l'horoscope de votre gouverneur a tant de rapport avec ce que feu Parizirhés mon mari a prédit du changement qui doit arriver dans ce royaume par le ministère d'un oiseau de votre espèce, qu'il est également intéressant pour nous & pour vous-même, que nous soyons exactement informés de toutes les particularités de vos voyages; & je me persuaderois que ce seroit dans cette terre, qui est celle des muets, si vous ne le savez déjà, que doit cesser votre enchantement, si la princesse, ma petite fille, qui a déjà beaucoup d'amitié pour vous, pouvoit espérer de monter sur le trône, Mais elle a un frère, qui, selon nos loix doit le posséder après son père : c'est de quoi j'ai cru devoir vous prévenir, avant d'exiger de vous le récit de vos voyages, pour qu'en aucun tems vous ne puissiez nous accuser de vous avoir séduit par de vaines espérances. Le beau Perro parut un peu consterné par le discours de Zulma; mais reprenant la parole, il continua de parler ainsi : Quand je serois assuré, madame, que ce n'est point ici que doivent se terminer mes malheurs, je n'en aurois pas moins de zèle à travailler pour le bonheur des sujets du roi votre fils, & puisqu'il peut être intéressant pour eux, que vous soyez instruit de la suite de mes aventures, je ne vous en dissimulerai rien.

Les marchands Européens, entre les mains desquels j'étois tombé, m'embarquèrent avec eux. Pendant une longue, mais heureuse navigation, j'appris avec une grande facilité, tous les termes de marine & de commerce que je leur entendis prononcer, ce qui me rendit fort agréable à mes maîtres. Ils débarquèrent dans un port d'Iberie : je ne vous dirai rien de mon séjour dans ce royaume, où j'appris très-peu de chose pendant près d'un an que j'y séjournai sous différens maîtres, presque tous fiers, sérieux & taciturnes, & qui, pour mon bonheur, s'ennuyèrent de mon caquet; je fus donné en présent à un capitaine de vaisseau, prêt à faire voile pour les Gaules sa patrie. Dès que nous y eûmes pris terre, il s'achemina pour la capitale & m'y conduisit avec lui; c'est dans cette ville que j'ai le plus acquis : le capitaine m'y présenta à une jolie femme de ses amies, comme une rareté des pays étrangers qu'il avoit parcourus : ce fut de cette aimable maîtresse que je reçus le nom de Perro, que j'ai toujours conservé depuis, outre mille jolis petits mots qu'elle m'apprenoit, & se plaisoit à me faire répéter. J'étudiois en secret tout ce que je lui entendois dire, & je remarquai qu'elle parloit trois langues différentes : celle dont elle se servoit avec les femmes, qui, à l'exception de l'article de la médisance, toujours assez uniforme, n'étoit composée que de quelques mots consacrés par la mode

regnante dans les ajustemens & aussi sujets au changement que la mode même; la langue qu'elle parloit lorsqu'elle se trouvoit tête à tête, soit avec le capitaine, soit avec quelqu'autre cavalier, c'étoit un recueil de paroles & d'expressions douces, insinuantes, caressantes même, qu'elle leur répétoit indifféremment, & chacun d'eux en particulier devoit être, & paroissoit en effet également content; enfin, la langue dont elle faisoit usage lorsqu'elle se trouvoit au milieu d'une nombreuse compagnie d'hommes. Celle-ci, à la vérité, ne me parut pas aussi intelligible, quoiqu'elle se servît à peu près des mêmes mots que dans la précédente: la façon de les arranger & de les dire, y jetoit une telle obscurité, que tout désintéressé que j'étois, j'aurois eu peine à deviner lequel des hommes qui composoient ces cercles nombreux, devoit en sortir le plus content. Quoi qu'il en soit, je puis dire que c'est à cette chère maîtresse que je dois la meilleure partie de ce que je sais, & la consolation dont j'ai joui dans mon malheur, de voir que presque tous les hommes, au plumage près, sont aussi perroquets que moi. C'est de quoi j'achevai de me convaincre pendant un voyage que ma maîtresse se trouva obligée de faire dans une province éloignée: il y avoit déjà près d'un an que j'étois avec elle; le capitaine de vaisseau s'étoit embarqué de nouveau & étoit absent. Ma maîtresse craignit

de m'expoſer aux fatigues du voyage : elle communiqua ſes inquiétudes à ſes amis, & tous s'empreſsèrent à lui demander la préférence, pour avoir le bonheur de me garder en ſon abſence : ſelon ſa coutume, elle ne voulut paroître l'accorder à perſonne; mais en femme habile, elle les engagea à partager entr'eux le tems de ſon abſence, & à tirer au ſort, pour ſavoir, qui deux auroit l'avantage de me poſſéder le premier. Selon l'ordre de cet arrangement pris avant le départ de ma maîtreſſe, je paſſai ſucceſſivement, pendant ſon abſence, d'abord chez un jeune ſénateur, chez lequel j'eus occaſion d'apprendre beaucoup de termes de chaſſe, & de ceux qu'on employe en parlant de chevaux, d'équipages, de ſpectacles & de toutes ſortes de jeux; & je crois que j'en ſerois ſorti ſans y apprendre un ſeul terme du palais, ſi un certain homme qui étoit gagé chez lui pour l'inſtruire de ce qu'il y devoit dire, n'étoit venu l'interrompre indiſcrétement une ſeule fois pendant mon ſéjour chez lui, pour lui lire & lui donner par écrit l'abrégé de quelque grande affaire dont il étoit chargé depuis long-tems. Je me ſouviens auſſi qu'en parlant un jour à un de ſes confrères qui le queſtionnoit ſur le parti qu'il devoit prendre dans une autre affaire fort importante qui devoit ſe juger le lendemain; moi, répondit mon hôte, le ſénateur, je ne ſuis jamais embarraſſé à prendre ſur le champ mon parti ; car

je suis toujours de l'avis de mon voisin, ou de celui du plus grand nombre. Dès ce moment, je le comptai parmi mes camarades les perroquets. Au bout de quinze jours, un financier, l'un des adorateurs de ma maîtresse, me révendiqua, & devint mon maître pour la quinzaine; pendant que je fus logé dans son hôtel, je devins surtout savant dans la science des nombres, dans les termes d'architecture & dans tous ceux qui ont rapport à la bonne chère. Mais j'y contractai en même tems un air de brusquerie & d'insolence, dont le nouveau maître, chez lequel l'ordre du tableau me fit passer, ne s'accommodoit point, & dont il eut quelque peine à me corriger. Celui-ci portoit, à la vérité, l'habit d'un ministre des autels; mais en l'examinant & à l'entendre, on s'en feroit peu douté : je n'appris d'abord chez lui que le jargon des ruelles, les propos de la toilette, & tout ce qui peut avoir quelque rapport avec les talens frivoles; mais au bout de quelques jours, je vis venir chez mon nouvel hôte un homme grave, en habit de derviche, qui le traita comme on me traitoit moi-même, c'est-à-dire, qu'il s'employa à charger sa mémoire d'une longue suite de mots, que ce charmant petit ministre n'avoit pu arranger lui-même, & qu'il devoit cependant prononcer à quelques jours de-là devant un nombreux auditoire. Autre perroquet, me dis-je à moi-

même; je passai de chez lui chez un vieux militaire; ma mémoire se remplit bientôt de tous les termes de l'art. Je n'entendois parler que de siéges, de batailles, de flancs, de bastions, d'ouvrages à corne, de demi-lunes, de ravelins, de glacis, de contrescarpes, de tranchées, de places d'armes, de batteries, en un mot, de tous ceux qui sont du ressort d'un guerrier; & la différence que je trouvai entre ce nouveau maître & celui que je venois de quitter, c'est que celui-là brilloit en débitant ce qu'il n'avoit pas fait lui-même; & que celui-ci, au contraire, ennuyoit à coup sûr, en ne parlant que de ce qu'il prétendoit que tout le monde lui avoit vu faire. Ce fut un jeune seigneur de la cour qui succéda à mon hôte le militaire; je n'appris chez celui-ci, que des complimens stériles que de grandes expressions d'amitié, de politesse, de protection, d'envie d'obliger, de zèle pour employer son crédit; mais je compris, en examinant sa conduite, que tous ces termes fastueux étoient vides de sentimens, & qu'étant pris à la lettre, ils ne signifioient rien, en sorte que j'aurois fait peu de profit chez ce jeune seigneur, sans la compagnie qui s'assembloit tous les jours à dîner chez lui; c'étoient presque tous de ces gens qu'on appelle beaux esprits. Parmi ceux-ci, j'en vis plusieurs de l'espèce de Carindi, mon ancien gouverneur; d'autres & ceux-ci me

parurent les plus fêtés, étoient de vrais recueils vivans de toutes les petites pièces fugitives, galantes, satyriques & même libres; c'étoient pour la plupart, gens qui ignoroient eux-mêmes l'art, & qui ne laissoient pas de décider définitivement du sort de tous les ouvrages, sur ce qu'ils en avoient entendu dire à d'autres; aussi n'hésitai-je pas un moment à regarder la maison du jeune seigneur, comme une volière, où mes confrères les perroquets avoient droit de se rassembler. Je devois, après la quinzaine du jeune seigneur, passer chez un petit-maître; mais celui-ci m'auroit oublié sans doute, sans un souper qu'il fit dans une petite maison avec une chanteuse, qui s'avisa de lui parler de son perroquet, & qui le fit souvenir qu'il s'étoit engagé à me garder pendant quinze jours; il envoya me prendre sur le champ, & je fus conduit dans un fauxbourg de la ville, où mon nouvel hôte étoit alors en partie secrète avec une actrice fort à la mode; j'appris fort peu de choses dans cette nouvelle demeure. Le petit-maître ne parloit qu'en sifflant, en dansant & en faisant mille contorsions que je ne pouvois imiter; & sa belle commensale chantoit tout ce qu'elle vouloit lui dire : sa mémoire fidèle lui fournissoit toujours quelques traits d'opéra, soit en déclaration tendre, soit en dépit jaloux, soit en agacerie qu'elle employoit à tort & à travers, tantôt pour toucher

le cœur, quelquefois pour piquer la vanité, & souvent pour ramener l'attention du souverain de ce petit temple de Venus, dont l'indolente contenance me piquoit. Je trouvois son ardeur mêlée de tant d'indifférence & ses transports accompagnés d'un air si méprisant, que je ne pus m'empêcher de plaindre le sort de la belle chanteuse, qui pour le plumage & la mémoire, étoit une des jolies perruches que j'eusse encore vues. Mais enfin, si je retins peu de choses de ce nouveau domicile, je lui dûs au moins la liberté. Il y avoit déjà quelque tems que je me croyois assez habile pour pouvoir entreprendre d'enseigner moi-même à parler aux muets. Le petit-maître chez lequel je me trouvois, s'occupa fort peu de moi dans sa petite maison, où il ne resta que depuis le soir jusqu'au jour, & je dûs à sa négligence de m'y trouver seul & en liberté à la naissance de l'aurore; j'eus bientôt pris mon parti; je me remis à voyager, & je dressai mon vol du côté du nord-ouest. En moins de deux fois vingt-quatre heures, je me trouvai sur les bords de l'Océan, & ayant observé qu'on disposoit tout pour le départ d'un vaisseau qui devoit le lendemain faire voile aux côtes d'Albion, j'eus l'adresse de me cacher sur une de ses hunes, que j'entendis nommer celle du perroquet. Ainsi je m'y crus en sûreté. Je ne courus aucun risque;

& ne fus même point apperçu pendant la traversée; en sorte que j'arrivai sain & sauf, & en peu d'heures, dans l'isle d'Albion. J'abrégerai, seigneur, le récit du séjour que j'y ai fait, parce que j'en ai retiré peu d'utilité : je m'apperçus bientôt qu'il y avoit peu à gagner pour moi chez un peuple qui communément parle peu, & raisonne beaucoup; aussi m'étois-je résolu de m'en échapper, & avois-je même déjà gagné les bords de la mer, lorsque j'apperçus à la rade le vaisseau de Zelim; j'osai y dresser mon vol, sans savoir de quelle façon j'y serois reçu; mais j'eus bientôt lieu de me louer de ma témérité, par la tendresse que l'aimable Zelinde prit pour moi. Zelindor, son frère, vous a rendu compte de la longueur & des hasards de notre navigation; il vous a dit même que j'avois paru plus gai & plus content à mesure qu'ils se croyoient plus malheureux; il est vrai que, soit que je regardasse le péril avec indifférence, comme mon état malheureux pouvoit me l'inspirer, soit que j'eusse un secret pressentiment du commencement de mon bonheur que les vents, les courans & le naufrage devoient me procurer, je n'en fus point alarmé : ce n'est pas, à la vérité, que ma joie devint plus grande, mais ma gaieté naturelle contrastoit trop avec la consternation de mes maîtres, pour qu'ils ne la trouvassent pas considérablement augmentée. Vous êtes instruit, seigneur, des suites

du naufrage de Zelim & de notre arrivée dans vos états; ainſi je n'aurois plus rien à vous dire, ſi le diſcours de la reſpectable Zulma n'exigeoit de moi un aveu ſincère de l'état de mon cœur. Oui, prince, je n'ai pu voir la princeſſe Sileta, ſans en être ardemment épris : vous ſavez qu'auſſi-tôt que je l'eus apperçue, lorſqu'elle vint à notre rencontre, j'abandonnai ma chère maîtreſſe Zelinde, pour voler ſur le bras de la princeſſe. Comme j'ignorois alors qu'elle eût un frère, j'avoue que l'eſpoir entra dans mon cœur. Mais, ſeigneur, je ſuis prêt de renoncer à cette flatteuſe eſpérance; & la ſeule grace que j'oſe vous demander, c'eſt de m'éloigner de cette adorable princeſſe : vous en avez un prétexte, en me confiant le ſoin de communiquer à vos ſujets le don de la parole; l'expérience de la belle Sileta qui commence à articuler quelques mots, & l'ardeur de mon zèle doivent vous répondre du ſuccès de mon entrepriſe.

Le beau Perro ſe tut après ce diſcours : ſa franchiſe lui attira les éloges & la confiance de Babil & de Zulma, & le roi exigea de lui qu'il donneroit ſes premiers ſoins à la reine Muta ſa femme, au jeune prince ſon fils, & même à la princeſſe Sileta ſa fille. Zulma applaudit au deſſein de ſon fils, & ajouta qu'elle craignoit ſi peu que le prince Azor abuſât de leur confiance, qu'elle étoit réſolue de lui laiſſer au col le taliſman de Patizithés, comme

devant contribuer plus promptement à l'accomplissement de son projet, & même de sa délivrance ; elle n'exigea point d'autre condition pour ce bienfait, que la parole d'Azor de ne confier à qui que ce fût le secret de sa naissance, & celui de son enchantement. Azor promit & tint parole ; on lui confia le soin d'instruire la reine Muta, & il fut admis en même tems à l'éducation du prince Filts-Babil, & de la princesse sa sœur. Ses soins eurent tous les succès qu'on pouvoit s'en promettre : la reine parla, & parla beaucoup. Filts-Babil qui brûloit de pouvoir expliquer à la charmante Zelinde, l'ardente passion qu'il avoit conçue pour elle, devint en fort peu de tems aussi grand parleur que le beau Perro son maître. Sileta n'avançoit pas, à beaucoup près, autant que son frere, parce que Perro, selon sa promesse, étoit beaucoup plus retenu avec elle. Il n'étoit plus question dans les leçons qu'il lui donnoit, ni de baisez, ni d'aimez-vous Perro ?

Mais enfin, comme elle commençoit aussi à se faire entendre, on crut qu'il étoit tems d'etablir des écoles publiques, où tous les sujets du roi, à quelques peuplades près, plus éloignées de la cour, se rendirent à l'envi, dès-qu'ils furent informés du desir de leur maître, & que leur reine, le prince son fils & la princesse sa fille s'y étoient soumis.

Laissons

Laissons pour quelque tems le beau Perro présider à ces nouvelles écoles, & y donner régulièrement deux leçons par jour, dont notre historien assure que les femmes profitèrent bien plus promptement que les hommes; voyons ce qui se passa à la cour, pendant que le cher Perroquet de Sileta parcouroit les villes & les châteaux avec des succès, que son zèle rendit par tout aussi constans & aussi sûrs qu'ils étoient rapides.

Nous avons vu que Zelindor, à son arrivée à la cour du roi Babil, n'avoit pu résister aux charmes de l'aimable Zalmeïde, & qu'il ne manquoit à cette jeune personne, que l'aveu du Roi son frère, & celui de Zulma sa mère, pour avouer qu'elle étoit également touchée du mérite de Zelindor; & comme le roi Babil & sa mère virent naître cette inclination avec plaisir, ces deux amans jouissoient d'un sort heureux & tranquille, quoiqu'ils attendissent, à la vérité, avec impatience le moment qui devoit couronner leur amour.

La sœur de Zelindor ne jouit pas, à beaucoup près, d'un sort aussi doux: Zelinde prévenue par les soins de Patizithés, n'avoit fait que trop d'attention sur les qualités aimables de ce jeune prince; mais elle s'étoit bien gardée de lui en rien faire paroître. Patizithés, qui de son côté avoit conçu pour Zelinde l'amour le plus tendre & l'es-

time la plus respectueuse, s'étoit apperçu que Smerdis son frere étoit son rival. La violence du caractère de celui-ci, lui inspiroit, à la vérité, quelque crainte; mais bientôt il se connut un rival plus dangereux dans la personne de Filts-Babil son neveu. Ce prince n'avoit pas attendu qu'il eût acquis l'usage de la parole pour faire déclarer les sentimens qu'il avoit pour Zelinde; & dès qu'il sut s'exprimer, il ne parla plus que de son amour, par malheur pour Zelinde, & pour le trop discret Patizithés. Le roi Babil & Zulma s'apperçurent bientôt de la passion du jeune prince, & applaudirent à son choix: dès ce moment, Patizithés imposa plus que jamais silence à son amour, & Zelinde qui le croyoit à tort indifférent pour elle, se plaignoit en secret d'être exposée à recevoir les vœux de Smerdis qu'elle haïssoit, ou d'être obligée de se rendre à ceux de Filts-Babil, qui ne pouvoit lui plaire. Tandis que Zelinde & Patizithés languissoient également dans une contrainte si cruelle, Smerdis étoit trop amoureux & trop pénétrant pour ne pas lire au fond de leur cœur. Et s'il étoit rassuré par la retenue & par le respect de son frère pour la passion du prince son neveu, jugeant à tort que cette conduite ne pouvoit lui faire faire de grands progrès dans le cœur de Zelinde, il voyoit d'ailleurs tout à craindre

de l'approbation que le roi Babil & Zulma donnoient à la passion que le jeune prince avoit pour elle. La cour n'avoit rien apperçu des sentimens secrets de Patizithés & de Zelinde, mais la violence de ceux de Smerdis pour cette jeune personne, n'avoit pu se cacher aux yeux du roi, à ceux de Zulma, & encore moins à ceux du jeune prince, amoureux & jaloux: une sorte de respect pour Smerdis qui étoit son oncle, l'avoit empêché de lui en marquer son inquiétude & son mécontentement. Filts-Babil avoit eu le même respect & la même retenue pour Zulma; mais il ne put refuser à son amour d'en parler à Zelinde, & d'en porter ses plaintes au roi son père: Zelinde se contenta, pour tranquilliser la jalousie du jeune prince, de l'assurer que Smerdis ne lui faisoit aucun tort dans son esprit ni dans son cœur, & que soumise comme elle le devoit être au roi & à Zulma par sa reconnoissance & par le droit qu'ils s'étoient acquis sur ses volontés, elle ne feroit jamais de choix qui ne fût approuvé d'eux.

Le roi Babil écouta les plaintes de son fils avec moins de flegme: il lui promit de mettre ordre à ce que les assiduités de Smerdis ne lui causassent plus d'inquiétudes, & s'empressa en effet de lever cet obstacle, qu'il imaginoit être le seul que le prince pût rencontrer à se faire aimer de la belle Zelinde.

Dès le lendemain, il fit venir en sa présence Patizithés & Smerdis ses deux frères, il engagea même Zulma leur mère commune, à être présente à l'entretien qu'il vouloit avoir avec eux. Il leur déclara dans cette conférence, que la confiance qu'il avoit dans leur attachement & dans leur fidélité, le portoit à leur faire part des arrangemens qu'il avoit résolu de faire dans sa famille, que le mérite qu'il avoit reconnu dans Zelindor & dans sa sœur Zelinde, l'avoit déterminé à les attacher à sa cour par des liens qui pussent lui répondre de la constance de leur affection; que pour cet effet, il avoit arrêté, de concert avec Zulma, d'unir sa sœur Zalmeïde à Zelindor, & de donner en mariage à son fils la jeune Zelinde; qu'il étoit persuadé que ses frères approuveroient cette résolution, dont il vouloit bien les informer, & que, de leur part, ils ne feroient point assez hardis pour chercher à y mettre obstacle. Quand le roi eut fini de parler, il ordonna à ses frères de lui dire ce qu'ils pensoient du projet, dont il venoit de les instruire.

Patizithés se leva le premier, & ne dit autre chose au roi son frère, sinon qu'il étoit aussi étonné que reconnoissant de la bonté qu'il avoit de leur communiquer ses desseins, qu'étant, son frère & lui, ses premiers sujets, il ne devoit pas douter qu'en son particulier, il n'eût pour tous

ses projets une soumission entière, & qu'il ne feroit désormais consister tout son bonheur que dans l'honneur d'en donner l'exemple, s'il se trouvoit quelqu'un de ses sujets qui ne fût pas porté de lui-même à l'imiter.

A l'imiter, reprit brusquement Smerdis? Non, mon frère, dès qu'un roi auquel nous avons, vous & moi, l'honneur d'appartenir de si près, veut bien nous faire part de ses projets, c'est nous ordonner de lui faire part à notre tour des réflexions que de pareils projets doivent nous inspirer : nous lui devons la vérité; & rien n'est si condamnable dans les ministres d'un grand prince, qu'une aveugle & lâche complaisance pour ses desseins, lorsqu'il s'agit d'affaires aussi importantes & aussi dangereuses pour le bien général de l'état, que l'est celle qui vient de nous être proposée. J'oserai donc représenter à mon frere & à mon roi, que s'il est en effet utile d'attacher à cet état une jeune étrangère, ce ne doit pas être en la plaçant elle-même sur le trône. On doit sentir qu'en la mariant à un prince plus jeune qu'elle, c'est moins l'attacher à ce royaume, que faire passer vos états sous une domination étrangère; l'avantage de l'âge qu'elle aura sur le prince, le soumettra lui-même aux loix que sa femme voudra lui imposer; & c'est exposer le gouvernement de vos provinces

à de dangereux changemens, & peut-être à de plus dangereuſes révolutions. En un mot, plus l'arrivée de Zelinde eſt devenue utile à vos états par les merveilles que ſon beau Perro y opère, plus on doit craindre de lui confier une trop grande autorité, ſurtout lorſqu'il eſt poſſible de vous l'attacher par des liens qui ne peuvent être ſujets à aucun des inconvéniens que votre projet entraîneroit néceſſairement après lui. Oui, ſeigneur, j'aime Zelinde de la plus vive paſſion qui fût jamais; je vous la demande pour moi-même, je ſuis peut-être le ſeul de vos ſujets qui ſoit en état de vous répondre de ſa fidélité; & je ne puis vous cacher que je verrois avec douleur, & peut-être avec dépit, qu'elle paſsât dans les bras d'un autre.

Smerdis, interrompit le roi, lorſque j'ai la bonté de vous informer de mes réſolutions, ce n'eſt point pour vous conſulter ſur le parti que je dois prendre; j'ai fait avant vous toutes les réflexions que votre paſſion vous inſpire, & vous fait croire importantes. Mais apprenez que la crainte d'un péril imaginaire ne doit jamais balancer la juſtice des rois. Vous ſavez quelle eſt ma volonté, je vous défends ſurtout de revoir Zelinde, & de l'entretenir de votre amour. Diſpoſez-vous, au reſte, ajouta le roi, en ſe levant pour ne rien entendre de plus, à partir inceſſamment, pour aller mettre

à la raison quelques peuples rébelles de mes frontières, qui refusent encore de se soumettre à mes ordres, & aux leçons que le divin Perro est chargé de leur donner. Babil, en quittant ses frères, pour rentrer avec Zulma dans son appartement, s'apperçut assez du mécontentement de Smerdis, & recommanda à sa mère de faire ses efforts pour ramener à son devoir cet esprit inquiet & jaloux; & pour le disposer au départ, pour lequel, de son côté, il s'empressa de donner les ordres nécessaires. Pendant le tems que le roi donna à ces préparatifs, Zulma ne négligea point d'entretenir Smerdis, & crut avoir beaucoup gagné sur lui, parce qu'il lui marquoit en effet une grande impatience de partir pour s'éloigner de l'objet de son amour, & tâcher par-là de l'oublier. Ces nouvelles dont elle eut soin d'informer le roi son fils, lui firent tant de plaisir, qu'il laissa à Smerdis le choix de ceux qui devoient l'accompagner dans le voyage qu'il se disposoit de si bonne grace à faire sur les frontières; mais ce jeune homme tout à la fois amoureux, jaloux & ambitieux, ne se disposoit à rien moins qu'à faire à son neveu le sacrifice de Zelinde. Il avoit, au contraire, pris la résolution de l'enlever, & d'aller se mettre à la tête des mécontens, pour venir ensuite porter le trouble & la terreur au sein des états de son frère. Pour

l'exécution d'un projet si criminel, il avoit gagné quatre de ses favoris qui devoient le suivre, & mis dans ses intérêts une des femmes de Zulma qui commençoit à parler, & dans laquelle il avoit trouvé plus que des sentimens d'attachement pour sa personne. Enfin, le jour marqué pour son départ étant arrivé, il imagina mille prétextes spécieux pour le différer jusqu'à la nuit; il avoit en même tems pris la précaution de faire placer ses quatre complices dans un petit bosquet du parc, qui répondoit à une entrée secrète de l'appartement de Zulma; & tandis qu'il lui faisoit ses derniers adieux, celle de ses femmes qu'il avoit séduite, étoit allée par son ordre, en feignant que c'étoit de la part de Zulma, avertir Zelinde que Zulma vouloit l'entretenir en particulier. Cette femme la conduisit mystérieusement jusqu'à cette entrée secrète, dont nous venons de parler; elle la pria de trouver bon qu'avant de l'introduire, elle allât s'assurer du départ de Smerdis: celui-ci, pour qui le retour de cette femme étoit le signal du crime qu'il alloit commettre, ne différa plus de se séparer de sa mère, & sortant par cette même porte secrète qui donnoit dans le parc, & aidé de ses quatre favoris, il se saisit de la malheureuse Zelinde. La frayeur de cette jeune personne fut telle, qu'en s'efforçant de crier au secours,

elle s'évanouit dans les bras de ses ravisseurs ; ils l'entraînèrent inhumainement jusqu'à la sortie du parc, où le char de Smerdis l'attendoit avec le reste de ses équipages. Par un bonheur singulier, celui qui en étoit le conducteur, & qui ignoroit l'infâme projet de Smerdis, étoit secrètement attaché à Patizithés ; & jugeant que la téméraire entreprise de son frère lui causeroit, ainsi qu'à toute la cour, une douleur mortelle, il eut l'adresse d'instruire un de ses gens, & de le faire partir pendant le trouble que causèrent dans l'équipage l'arrivée & les cris de Zelinde, pour aller porter cette triste nouvelle à Patizithés, & même au roi & au prince son fils, s'il en étoit besoin, les faisant assurer qu'il trouveroit le moyen, en écartant Smerdis de sa route, de leur donner le tems de le réjoindre dans le bois, où il se faisoit fort de l'égarer.

Tandis que Smerdis glorieux & enivré de son bonheur, enlevoit sa proie sous la conduite de son infidèle, mais vertueux guide, l'homme qu'il avoit dépêché à la cour, y avoit déjà répandu l'alarme. Le jeune prince qui fut instruit des premiers de la violence avec laquelle sa chère Zelinde venoit d'être enlevée, pendant que le roi son père consultoit avec Zulma & Patizithés sur le parti qu'ils devoient prendre, profita du trouble de la

cour pour s'en échapper feul avec un de fes écuyers, & fe mit indifcrètement à la fuite de celui qui venoit de lui ravir ce qu'il avoit de plus cher au monde. Comme la nuit n'étoit pas fort obfcure, il n'eut pas de peine à fuivre les traces du char de Smerdis, & de fa nombreufe fuite; il pouffa fon cheval avec tant d'ardeur, qu'il les atteignit; & s'étant approché du char, il s'adreffa à Smerdis lui-même, avec un courage au-deffus de fon âge : téméraire, lui dit-il, ou remets à l'inftant Zelinde entre mes mains, ou fonge à défendre ta vie....... Jeune préfomptueux, je crains peu ta menace, lui répondit Smerdis, en fautant en bas de fon char; viens, fi tu peux, me ravir Zelinde, ou crains plutôt que ton fang répandu ne m'affure doublement ma conquête: le prince étoit déjà defcendu de cheval, & fe préparoit à combattre fon oncle; l'écuyer du prince & plufieurs des gens de Smerdis même, excités par Zelinde, voulurent féparer ces deux rivaux; mais les quatre lâches favoris de Smerdis, s'oppofèrent à leurs efforts, & les deux combattans s'apprêtoient à fe porter les plus rudes coups, quand Zelinde, voyant que fes prières reftoient fans effets, s'élança du char, dans le deffein de fe mettre elle-même au milieu de leurs armes. Ce mouvement de la généreufe Zelinde, fit trembler

le prince pour ses jours ; il vola vers elle à travers les coups dont il étoit menacé ; & dans le moment qu'il vouloit l'écarter du champ de bataille, le coupable Smerdis eut la lâcheté de lui plonger son poignard dans le cœur : le malheureux prince tomba dans les bras de Zelinde, il eut à peine le tems de lui dire en expirant, belle Zelinde, je meurs ; mais je meurs pour vous, & c'est dans vos bras que j'expire. Ce spectacle attendrissant pour la triste Zelinde, & pour tous ceux qui en avoient été témoins, ne fit qu'augmenter la fureur & la barbarie de Smerdis ; il commença par faire lier derrière son char le malheureux écuyer du prince, & il se mettoit lui-même en devoir d'arracher Zelinde au cadavre sanglant de son neveu qu'elle tenoit étroitement embrassé, lorsqu'un grand bruit d'hommes & de chevaux lui fit soupçonner qu'il étoit poursuivi. Son premier mouvement fut de joindre Zelinde à la première victime de sa fureur ; mais en étant empêché par ses propres gens, indignés d'une telle barbarie, & ne pouvant douter du péril qui le menaçoit lui-même, il monta promptement sur le cheval du prince, & traversant au hasard les bois avec ses quatre principaux complices, il évita en se sauvant les reproches du roi & de Patizithés, & la juste punition de son crime ; car, c'étoit en

effet Babil & fon frère, accompagnés d'une nombreufe fuite, qui, guidés par celui que le conducteur des équipages de Smerdis leur avoit dépêché, arrivoient fur les traces de leur coupable frère. Quel fpectacle pour l'un & l'autre! le prince fans vie, Zelinde refpirant à peine, & toute couverte de fang, leur fit penfer que Smerdis les avoit immolés tous deux à fa cruelle jaloufie. Patizithés vola le premier au fecours de Zelinde qu'il jugea expirante; elle ne quitta le corps du prince qu'elle tenoit encore dans fes bras, que pour paffer dans ceux de fon cher Patizithés. Le roi pénétré de douleur de la mort de fon fils, ne laiffa pas d'être fenfible au bonheur d'avoir au moins fauvé la vie de Zelinde par fa diligence. Il ordonna fur le champ que fes plus braves officiers fe miffent à la pourfuite de Smerdis & de fes complices: il affura le conducteur d'une protection marquée, & lui promit des récompenfes proportionnées au zèle qu'il avoit fait paroître; il pardonna au refte de ceux de l'équipage, qui n'avoient rien fu du projet de Smerdis, quoiqu'ils euffent eu part à l'exécution; & ce fut en confidération de Zelinde, dont ils avoient confervé la vie, qu'ils obtinrent leur grace.

On fe mit enfuite en marche pour retourner à la cour: comme on fut obligé de fe fervir du

char de Smerdis pour y conduire Zelinde, le roi & Patizithés y montèrent avec elle, & le corps du prince fut laissé à la garde de son fidèle écuyer, & de quelques officiers, qui devoient attendre qu'on vînt l'enlever avec la pompe convenable, pour le transporter dans le tombeau du feu roi. Lorsque le triste cortège, qui reconduisoit Zelinde à la cour, y arriva, la nouvelle de la mort du prince s'y étoit déjà répandue par quelqu'un de la suite du roi, qui s'étoit empressé de venir l'apprendre à la reine, assurant que Zelinde qu'il avoit vue couverte de sang, avoit éprouvé le même sort. Zelindor qui étoit alors dans l'appartement de cette princesse avec Zulma & sa chère Zalmeïde, tous dans une égale consternation, ne reçurent qu'une légère consolation, lorsque Zelinde conduite par le roi, leur fut présentée. La douleur de la mort du prince étoit si universelle & si vive, qu'à l'exception de Zelindor, qui recouvroit une sœur si chère, toute la cour resta aussi consternée, que si cette aimable personne eût encore été la victime de la fureur de Smerdis. On avoit caché toutes ces horreurs à la jeune princesse : elle ne les apprit que le lendemain, lorsqu'elle fut obligée de prendre avec toute la cour un grand deuil, qu'elle porta longtems dans le cœur, par le sincère & tendre attachement qu'elle avoit eu pour son frère.

Les premiers ordres que donna le roi, furent pour régler la pompe funèbre de son fils : un cortège nombreux se transporta en grande cérémonie jusqu'au lieu où le corps du prince étoit gardé; & ce fut avec une magnificense aussi pompeuse que lugubre, qu'on rendit les derniers honneurs à ce prince, en conduisant son corps dans le tombeau du roi Durham, son aïeul.

Quelques jours après les obsèques du prince, ceux que le roi Babil avoit envoyés à la poursuite de Smerdis, revinrent à la cour, & lui apprirent que c'étoit en vain qu'ils avoient mis tous leurs soins à découvrir la route qu'il avoit prise ; que rien n'avoit pu leur donner le moindre indice de la marche qu'il avoit tenue ; & ils ajoutèrent qu'il y avoit toute apparence que, sans avoir suivi aucun chemin réglé, il s'étoit dérobé à leurs poursuites en se cachant de jour, & ne marchant que de nuit, à travers des forêts peu fréquentées, ou par des montagnes impraticables.

Quelque peine que fît au roi le rapport de ses émissaires, on peut juger que dans la nécessité où il se trouvoit de poursuivre & de punir le meurtrier de son fils, il ne fut pas absolument mécontent de n'avoir point à venger lui-même le sang de ce jeune prince dans celui de son propre frère.

Le roi se contenta donc de proscrire la tête

de Smerdis, sans en faire faire de plus exactes perquisitions; il devoit au moins cet acte de justice à sa propre tendresse & aux vœux de tout son peuple.

Tant que dura le deuil du prince, il ne fut question d'aucune fête, ni à la cour, ni à la ville: ainsi le bonheur de Zelindor & celui de Patizithés, à qui Zelinde venoit d'être promise, furent différés de plusieurs mois; mais il y survint bientôt de nouveaux obstacles. Plusieurs courriers apportèrent au roi la nouvelle que Smerdis s'étoit sauvé chez les rebelles, & qu'indigné d'avoir perdu Zelinde, & de savoir qu'il avoit été condamné à perdre la tête, il avoit soulevé ce qui restoit de muets sur les frontières, & qu'il marchoit pour s'approcher de la capitale, à la tête d'une armée qu'il en avoit formée. Le roi avoit appris, peu de jours avant, que le zélé Perrot avoit enfin rempli la mission dont il avoit été chargé, en communiquant l'usage de la parole à toutes les provinces du centre de son royaume; en sorte qu'il ne restoit plus que celles des rébelles à faire revenir de leur ancienne prévention. Mais la joie que lui avoit causée cette nouvelle, fut cruellement altérée par celle de la désertion de Smerdis & de la révolte de la frontière. Il dépêcha un de ses confidens les plus chers vers Perro, pour le ramener à la cour, de crainte que Smer-

dis ne lui dressât quelque embûche; & en même tems il assembla une puissante armée pour aller à la rencontre de celle des rébelles. Patizithés crut devoir s'excuser d'en prendre le commandement; le roi approuva sa prudence, & le confia à Zélindor.

Ce généreux étranger ne différa point de se mettre à la tête des troupes, à la suite desquelles le roi fit marcher une partie de l'artillerie qui avoit servi à Durham pour se rendre maître de la terre des muets. L'armée se mit aussi-tôt en marche; & elle n'avoit point encore joint celle des rebelles, lorsque Perro revint à la cour. Comme la mort du jeune prince rendoit la princesse Sileta héritière du trône de son père, il en conçut les plus heureuses espérances pour l'entière destruction de son enchantement; mais pour y parvenir, il crut qu'il étoit nécessaire que les rébelles, habitans de la frontière, reçussent de lui le don de s'exprimer par des paroles qu'il avoit déjà répandues dans toutes les autres parties de l'état. Ainsi, craignant de se livrer trop au plaisir de recevoir & d'entretenir la charmante Sileta, il profita de quelques entretiens secrets qu'il eut avec le roi & Zulma, pour obtenir d'eux qu'il lui fût permis de voler vers le camp des rébelles. Ce fut avec peine qu'on lui accorda cette permission; & ce fut avec plus de peine encore

que

que Sileta remarqua l'impatience qu'il avoit d'en user pour se rendre à l'armée. La présence de son cher Perro étoit l'unique consolation qu'elle eût eue depuis la mort de son frère ; elle ne put souffrir de s'en voir encore séparée, surtout lorsqu'elle se représenta les dangers qu'il alloit courir. Livrée tout à la fois à un sentiment dont elle ignoroit la nature & les suites, & à la crainte d'en perdre l'objet, elle profita, en présence du roi & de Zulma, du dernier moment qu'on lui accorda, de faire quelques caresses à son cher Perro avant son départ, pour s'en saisir & le serrer dans ses bras, demandant avec larmes à son père & à son aïeule qu'il lui fût permis de le garder, & même de l'enfermer dans une cage pour qu'il ne fût plus maître de lui échapper. Le roi y eût peut-être consenti, craignant lui-même d'en être à jamais privé par les trahisons de Smerdis ; mais Zulma qui observoit les transports de la jeune princesse avec des yeux plus éclairés, fut sans doute inspirée dans ce moment, & dit à la princesse : « ma chère Sileta, je serois la pre-
» mière à conseiller à mon fils ce que vous paroissez desirer avec tant d'ardeur, si je n'étois retenue par vos propres intérêts. Songez qu'il
» y va peut-être pour vous de la couronne ; si
» vous vous obstinez à garder près de vous ce bel
» oiseau, vous ne savez pas à quoi le ciel le des-

» tine..... Non, non, s'écria la jeune princeſſe » avec tranſports, j'aime mieux mon cher Perro » que tous les trônes de l'univers..... » Elle n'eut pas le tems d'en dire davantage; la parole & preſque le ſentiment lui manquèrent à la fois, lorſqu'elle s'apperçut qu'au lieu d'un perroquet, elle tenoit dans ſes bras un jeune prince d'une beauté parfaite : les plumes dont il avoit été couvert pendant ſon enchantement, s'arrangèrent de façon dans ſa nouvelle métamorphoſe, qu'elles lui formèrent une couronne & un habillement des plus galans, à la mode du pays où il étoit né. Dans ſon ſaiſiſſement, Sileta l'avoit abandonné, & s'étoit éloignée de lui; mais Azor, en reprenant ſa forme naturelle, n'ayant rien perdu de ſa paſſion pour la charmante Sileta, après avoir rendu ſes premiers hommages au roi & à Zulma, qu'il regardoit avec raiſon comme ſa libératrice, ſe jeta aux pieds de la jeune princeſſe qui étoit à peine revenue de ſon ſaiſiſſement.

Belle princeſſe! lui dit-il, le prince Azor ne vous paroîtra t-il point téméraire, ſi, craignant de perdre dans votre cœur les ſentimens que vous lui avez prodigués ſous une forme étrangère, il oſe vous ſupplier de décider de ſon ſort? Vous avez daigné m'aimer aſſez ſous le nom & ſous la figure de Perro pour me préférer à une couronne: un prince qui étoit né pour la porter

lui-même, un prince qui vous adore, seroit-il assez malheureux pour vous déplaire? Et pourriez-vous me réduire au point de regretter l'enchantement, qui, en me cachant à vos yeux, m'avoit ouvert le chemin de votre cœur?

Oui, prince, répondit Sileta, qui s'étoit remise de son étonnement, & à qui le prince Azor parut pour le moins aussi aimable que l'oiseau qu'elle venoit de perdre; oui, prince, je ne le cacherai point; j'ai eu pour mon cher perro des sentimens trop tendres pour les oublier jamais; c'est à lui que je dois la liberté d'exprimer ce que je sens; & je ne crois pas qu'il m'eût jamais communiqué l'usage de la parole, s'il eût prévu que je pusse m'en servir pour condamner ou pour méconnoître les sentimens que le prince Azor veut bien avoir pour moi; c'est au roi, c'est à ma chère Zulma à me permettre d'en dire davantage, & je me flatte que leurs ordres s'accorderont avec les vœux de mon cœur.

La vue du prince Azor n'avoit garde de diminuer la reconnoissance qu'on avoit de ses services; ainsi ses vœux & ceux de la princesse furent autorisés du consentement du roi & de celui de Zulma; ils ne voulurent pas même différer d'y joindre celui de la reine, & les applaudissemens de Zelinde, de Zalmeïde & de Patizithés; on les manda dans l'appartement de la reine, avec

tout ce qu'il y avoit de plus grand à la cour. Le prince Azor fut loué & admiré universellement; chacun s'empressa de s'en approcher pour lui rendre graces de ses bienfaits : la reine confirma de son consentement la parole du roi, son mari; & le prince ne lui eut pas plutôt marqué par ses remerciemens, combien il estimoit la récompense qui lui étoit accordée au-dessus des services qu'il avoit pu rendre, qu'il supplia cette princesse de trouver bon qu'il marquât en particulier sa reconnoissance à la belle Zelinde pour tous les soins qu'elle avoit eus de lui. Cette jeune personne s'étoit un peu écartée de la foule, & n'avoit pu s'empêcher de rougir en secret de toutes les caresses qu'elle avoit prodiguées à un prince si aimable sans le connoître. Son abord la déconcerta; mais les applaudissemens de toute la cour, & le souvenir des services d'Azor, lui aidèrent à soutenir avec dignité les complimens du prince, & même les plaisanteries du roi sur sa tendresse pour le beau Perro. Enfin le prince Azor, comblé des bontés du roi & de toute la famille royale, lui demanda une nouvelle grace, comme une occasion favorable de mériter celles qu'il en recevoit; il lui marqua le desir ardent qu'il avoit d'aller partager avec Zelindor la gloire de soumettre ses sujets rebelles. On s'attendoit que la princesse Sileta alloit s'opposer aux desirs du

prince; mais elle fit elle-même entendre au roi que le courage du prince la rassuroit sur les craintes qu'elle avoit eues pour son cher Perro, & qu'elle lui savoit même gré de vouloir remettre l'ordre & la paix dans un état dont il devenoit la plus chère espérance; ainsi tout le monde applaudit au dessein du prince : on lui prépara en peu de jours des équipages magnifiques & convenables à sa naissance; il partit avec des lettres du roi qui instruisoient Zelindor de l'heureuse métamorphose de son beau Perro, & lui ordonnoient de remettre le commandement des troupes au prince Azor à son arrivée au camp.

Le jour même que le prince s'y rendit, Zelindor venoit de remporter un avantage considérable sur l'armée de Smerdis; il l'avoit contrainte d'abandonner un camp avantageux, dont elle avoit eu le tems de s'emparer : ce fut au retour de cette expédition, que Zelindor reçut dans sa tente le prince Azor & la lettre du roi. La surprise que lui causa la vue du prince fut grande; mais la lecture de la lettre du roi, lui en causa une plus grande encore, lorsqu'il se vit obligé de reconnoître dans le prince Azor le cher perroquet, auquel il croyoit devoir la vie de sa sœur & la sienne. Il auroit eu peine à ajouter foi à ce prodige, si le prince, en lui racontant son histoire, ne lui eût rappelé mille circonstances de leur voyage

que lui seul pouvoit savoir; il ne tarda pas à se mettre en devoir d'obéir aux ordres du roi, & voulut sur le champ remettre au prince toutes les marques & toute l'autorité du commandement; mais Azor qui ne savoit rien du contenu de la lettre qu'il avoit apportée, refusa constamment cette distinction. Zelindor eut beau prétexter sa générosité de l'obéissance qu'il devoit à son souverain; le prince lui répondit, que puisque le roi consentoit que toute son autorité fût déposée entre ses mains, il alloit commencer à s'en servir, en écrivant lui-même au roi les succès d'un jour si glorieux, & en lui apprenant qu'il ordonnoit en son nom, à Zelindor déjà victorieux de ses ennemis, de conserver les marques de sa dignité, & le commandement de son armée; qu'il se tiendroit heureux, & même honoré de combattre sous ses ordres. Zelindor persista vainement; & ce ne fut que par obéissance qu'il se soumit enfin à conserver l'autorité du commandement. Alors, Azor & lui s'embrassèrent tendrement; & Zelindor de son côté n'entreprit plus rien sans le conseil du prince. Bientôt on prit le parti de marcher aux ennemis: Azor ambitionna toujours le commandement de l'avant-garde, & se présenta par-tout où il y avoit quelque péril à craindre & quelque gloire à acquérir. Il se passa près d'un mois sans aucune affaire décisive, pendant lequel il n'y eut

de part & d'autre que quelques escarmouches, dans lesquelles les rebelles eurent toujours du désavantage & perdirent beaucoup de monde & de terrein. Smerdis fut bientôt instruit qu'un jeune guerrier arrivé depuis peu dans l'armée de son frère, avoit par-tout contribué par sa valeur à la défaite de ses meilleures troupes. Il employa en vain toutes les ruses de guerre pour l'attirer dans quelques embûches; Azor les prévit toutes, & déconcerta tous ses projets par sa prudence & par sa bonne conduite; en sorte que Smerdis, honteux de n'avoir pu réussir par ses artifices cachés, se résolut enfin à courir les risques d'une action générale; il se flattoit de pouvoir, dans la chaleur de l'action, joindre & combattre ce héros inconnu, après la défaite duquel il espéroit venir aisément à bout de Zelindor & de son armée. Dans cette idée, il se rapprocha par une marche précipitée, de la frontière qu'il avoit abandonnée, & choisit, pour y asseoir son camp, une situation avantageuse, soit pour y attendre & y combattre Zelindor, s'il osoit l'attaquer, soit pour lui procurer & à ses troupes, en cas que le hasard des armes ne lui fût pas favorable, une retraite facile dans le pays, qu'il étoit au moins résolu de défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Zelindor suivit l'armée des rébelles, sans vouloir fatiguer la sienne par des marches forcées; il étoit

persuadé que Smerdis n'osant paroître devant les troupes du roi en bataille rangée, songeoit sérieusement à repasser les montagnes, pour être en état de l'arrêter dans les passages, & de soutenir ensuite le siège de ses places. Mais ses espions lui ayant rapporté au bout de quelques jours, la position de l'armée des rebelles, Zelindor s'arrêta pour consulter avec le prince Azor sur le parti qu'il avoit à prendre; ce jeune héros ayant pris, sur le rapport des espions, une juste connoissance de la situation de l'armée ennemie & des lieux voisins, par lesquels ils s'étoient ménagé leur retraite, dans le cas où la victoire ne se déclareroit pas pour eux; certain d'ailleurs que la valeur & la prudence de Zelindor, le courage & la confiance de ses troupes, étoient plus que suffisans pour jeter la terreur dans le camp ennemi; Azor, dis-je, conçut un projet hardi, mais périlleux; il demanda à Zelindor un détachement composé à la vérité, de l'élite de ses soldats, mais peu nombreux; & lui fit part du dessein qu'il avoit conçu. Ils convinrent ensemble du jour auquel Zelindor offriroit la bataille à Smerdis, & au refus de laquelle il attaqueroit ses retranchemens; après quoi le prince Azor à la tête d'un détachement plus fort qu'il ne l'avoit demandé, s'écarta de la route de l'armée, & déroba si bien sa marche aux émissaires de Smerdis, qu'il occupoit déjà les défilés des

montagnes derrière l'armée des rebelles, lorſque Zelindor arriva, & ſe mit en bataille en leur préſence.

Il envoya d'abord un officier de diſtinction au camp de Smerdis, pour le ſommer de ſe rendre, en lui promettant ſa grace; mais ce jeune guerrier, fier de l'avantage de ſa poſition, & d'une démarche qu'il imputoit à la foibleſſe de ſon adverſaire, répondit avec hauteur à ſon envoyé qu'il alloit ſe diſpoſer à le bien recevoir. En effet, il profita de la nuit pour ſortir de ſes lignes, & pour ſe former ſur le bord d'un ruiſſeau qui le ſéparoit de l'armée du roi, & défendoit tout le front de la ſienne. A la pointe du jour, les troupes de Zelindor ſe mirent en mouvement, & après quelques décharges qui avoient déjà fort incommodé les rebelles, il paſſa le ruiſſeau, les armes à la main, avec tant d'intrépidité, que les troupes de Smerdis en furent ébranlées : celles de Zelindor, animées par ce nouveau ſuccès, les ſuivirent juſques dans leurs retranchemens, & y jetèrent encore plus de trouble & de confuſion. Déjà l'arrière-garde de Smerdis, effrayée par le déſordre qui régnoit dans le corps de bataille, commençoit à ſe débander & à chercher ſon ſalut dans la fuite. Smerdis, outré de douleur & de colère, ſe hâta de gagner les défilés des montagnes, pour tâcher de prévenir & de rallier ſes troupes effrayées; mais quelles

nouvelles alarmes n'éprouva point ce général, lorſqu'il ſe trouva prévenu & arrêté lui-même dans ces défilés, qu'il avoit regardés comme ſa dernière & plus sûre reſſource ! Son courage en parut d'abord abattu ; mais bientôt il reprit toute ſon audace, lorſqu'il vit venir à lui ce héros inconnu qu'il avoit eu un deſir ſi violent de combattre : c'étoit Azor lui-même. Le moment où ces deux guerriers s'apperçurent, fut pour eux le ſignal d'un combat qui ne pouvoit manquer d'être ſanglant. Smerdis avoit ſans doute plus d'expérience aux armes que le prince Azor ; mais celui-ci, avec un courage égal à celui de Smerdis, avoit encore l'avantage du terrein, & celui de combattre pour la juſtice. Ils mirent tous deux leurs lances en arrêt, & ſe précipitèrent l'un ſur l'autre avec tant de violence, que la lance de Smerdis étant ſautée en éclats ſur l'écu du prince, la ſienne porta un ſi furieux coup à Smerdis, qu'elle lui fit perdre les arçons, & l'étendit ſur la pouſſière. Azor deſcendit de ſon cheval, & s'armant de ſon cimeterre, il s'avança vers Smerdis qu'il convia lui-même à ſe remettre de ſon étourdiſſement, pour recommencer un combat plus égal, ne voulant point, lui dit-il, punir ſes crimes & ſon audace par une lâcheté. Smerdis, honteux de ſa chûte, indigné de trouver tant de valeur dans un rival de ſa gloire, qui l'oſoit braver, ſe releva plus fu-

rieux, & fondit ſur le prince les armes à la main. Le combat fut long & opiniâtre : plus d'une fois ils durent tous deux la vie à la bonté de leurs armes ; mais enfin la juſtice triompha de la trahiſon ; & Smerdis tomba ſous les coups du prince Azor, dans le moment que Zelindor, après avoir défait entièrement l'armée des rebelles, voloit au ſecours du prince dont il ſoupçonnoit le danger. Mais ſe trouvant vainqueur, il crut devoir ſes premiets ſoins au ſecours de Smerdis. Ce farouche guerrier, craignant qu'on ne vînt à bout de lui conſerver la vie, pour le conduire en triomphe au roi ſon frère, ſe perça le cœur d'un coup de poignard, & vengea ainſi ſur lui-même la mort du prince ſon neveu, & la criminelle révolte qu'il avoit excitée contre le roi ſon frère. La nouvelle de ſa mort ne fut pas plutôt répandue, que tout ce qui n'avoit pas été défait de ſes troupes ſe ſoumit au vainqueur. Zelindor fit promptement paſſer cette nouvelle à la cour, avec les éloges que méritoient, en cette occaſion, la prudence & la valeur du prince Azor. On fit enſuite embaumer le corps de Smerdis, qui fut porté ſans cérémonie à la capitale, & remis de même dans le tombeau de Patizithés ſon père, ſans que pour cela on interrompît les fêtes qu'on célébroit à la cour, pour les brillans ſuccès du prince & de Zélindor. Cependant ces deux généraux pénétrèrent avec

leur armée victorieuse, & les débris de celle des rebelles, jusques dans le cœur de leur province : leur présence & la clémence dont ils usèrent envers les coupables, vinrent bientôt à bout de les ranger entièrement à leur devoir : non-seulement ils ne craignirent plus d'être instruits, mais ils marquèrent tous le desir qu'ils avoient de l'être; & le prince Azor ne voulut point retourner à la cour, que par lui-même & par quelques-uns des sujets fidèles du roi, il n'eût fait parler tout ce qui restoit de muets dans cette province éloignée. Mais aussi le prince & Zelindor avoient trop d'impatience de se rendre à la cour, pour différer plus long-tems d'en reprendre le chemin. Ainsi dès qu'il n'y eut plus de muets sur la frontière, ils reprirent la route de la capitale; ils reçurent partout sur leur passage les honneurs & les éloges les plus flatteurs; & ce fut enfin au milieu des acclamations publiques, qu'ils rentrèrent dans la ville, & qu'ils furent conduits à la cour.

Je passe sous silence la réception qui fut faite à ces deux héros, & je me garderai bien de m'étendre sur la magnificence des fêtes dont la cour s'occupa pour honorer leur victoire. Sileta & Zulmeïde étoient moins sensibles aux honneurs qu'on rendoit à leurs amans, qu'au plaisir de revoir ce qu'elles aimoient. Ce qu'il y avoit de plus flatteur pour elles, c'étoit leur retour : elles

laiſsèrent donc à la cour & au peuple le ſoin de publier la gloire du prince & celle de Zelindor; & au roi, celui de récompenſer leurs ſervices, ſe contentant l'une & l'autre de former ſecrètement des vœux pour leur commun bonheur.

Il ne fut pas long-tems différé : le roi ne ſuſpendit la cérémonie des trois mariages qu'il avoit arrêtés, qu'autant de tems qu'il en fallut pour en faire les préparatifs; & ce moment étant enfin arrivé, le prince Azor épouſa ſolennellement la princeſſe Sileta : Zélinde fut accordée aux vœux de Patizithés : Zelindor obtint Zulméïde, & la même cérémonie combla les vœux de ces ſix tendres amans, ceux du roi, de la reine, de Zulma, & ceux de tout le peuple. Azor fut proclamé l'héritier du trône, par la déclaration que le roi en fit publiquement dans l'aſſemblée de ſes états, & par l'acclamation générale de tous ceux qui y aſſiſtèrent. Mais ce n'étoit point encore aſſez pour ſatisfaire la reconnoiſſance de ce monarque : il propoſa non-ſeulement qu'un monument public conſervât à jamais la mémoire de l'enchantement du prince, & du favorable changement qu'il avoit apporté dans ſes états; mais que, pour éterniſer encore plus sûrement cette heureuſe métamorphoſe, & pour faire oublier juſqu'au nom des muets, ſon royaume portât déſormais celui de Terre des Perroquets. Cette double propoſition

du roi, fut unanimement approuvée : on travailla aussi-tôt à élever une superbe pyramide, au haut de laquelle étoit un perroquet d'une grandeur fort au-dessus de la nature; & sur le piédestal qui soutenoit cette pyramide, on fit graver cette inscription.

AZOR,

Psittacus olim
Magister artis ingeniique largitor,
Nunc Princeps,
Imperii spes maxuma,
Populum sibi posthac regendum,
Quem mutum invenerat,
Totum Psittacum fecit.
In cujus rei memoriam,
Hoc gratitudinis monumentum
Erexit,
Et Principi dicavit,
Psittacopolis.

Le tems n'a pas seulement épargné ce glorieux monument élevé à la gloire d'Azor. Le nom de la Terre des Perroquets, adopté par le roi Babil & par ses états assemblés, s'est conservé jusqu'à ce jour. Nous en avons un témoignage célèbre d'un fameux géographe nommé Abraham Orte-

lius, qui l'a placée environ à cinquante degrés de latitude auſtrale, & à près de ſoixante de longitude; & nous ne pouvons mieux finir cette chronique, que par ce que le ſavant Ortélius en dit lui-même:

Pſittacorum Regio ſic appellata, ob incredibilem earum avium (1) magnitudinem.

---

(1) Un critique ſavant, & même judicieux du ſiècle paſſé, a prétendu que le texe d'Ortelius avoit été altéré dans l'édition de ſon Atlas, & qu'il faut lire *multitudinem*, & non pas *magnitudinem*.

FIN.

TABLE

DES VOYAGES IMAGINAIRES

Contenus dans ce Volume.

SUITE de LAMÉKIS.

Fin de la Table.



